

CLAUDETTE GAUVREAU



La fenêtre de la liberté

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE



Les Éditions
Belle Feuille

La fenêtre de la liberté

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

CLAUDETTE GAUVREAU



La fenêtre de la liberté

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE



Les Éditions
Belle Feuille

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gauvreau, Claudette, 1949-2010

La fenêtre de la liberté : de l'ombre à la lumière

Récit autobiographique

ISBN imprimé 978-2-923959-55-9

ISBN numérique pdf 978-2-923959-39-9

ISBN numérique ePub 978-2-923959-89-4

1. Gauvreau, Claudette, 1949-2010 - Enfance et jeunesse. 2. Enfants maltraités - Québec (Province) - Biographies. 3. Enfants en famille d'accueil - Québec (Province) - Biographies. I. Titre.

HV6626.54.C3G382 2013 362.76092 C2013-941425-8

Révision et correction : Josyane Doucet, André Piette

Mise en page : Marcel Debel, Yvon Beaudin

Maquette de la couverture et des pages intérieures : Renald Bergeron

Photo de la couverture et recherche des pensées : Frans Van Dun

Infographie des pages couvertures et intérieures : www.yvonbeaudin.com

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette deuxième édition
ISBN de la 1^{re} édition : 978-2-9813144-0-6

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André, Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca Web : www.livresdebel.com

Distribution:

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2013

Bibliothèque et Archives Canada—2013

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2013

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec



.....

*« Il y a au fond de vous de multiples
petites étincelles de potentialités :
elles ne demandent qu'un souffle pour s'enflammer
en magnifiques réussites. »*

WILFRED PETERSON



Claudette Gauvreau

La famille de l'auteure invite
les lecteurs à faire un don
à la **Fondation Rêves d'enfants**
www.childrenswish.ca

Je dédie ce livre

- à tous les enfants de la terre qui subissent de mauvais traitements en silence comme j'en ai subi et qui ne peuvent l'exprimer;
- à ma mère qui a accepté de revivre certains passages douloureux de ma vie pour la cause des femmes et des enfants battus;
- Marie-Soleil, à Lidya, à Thalie, à Sabrina et à Vanessa, mes petites filles.

AVERTISSEMENT

Pour des raisons légales, je n'ai dévoilé aucun nom des personnages mentionnés dans ce récit, pervers ou bienveillants. Je leur ai donné des noms d'emprunt. Si je dénonce des comportements cruels à mon égard, c'est dans l'intention qu'ils ne se reproduisent plus jamais.



.....

*La vie, le malheur, l'isolement, l'abandon, la pauvreté
sont des champs de bataille qui ont leurs héros;
héros obscurs plus grands parfois que les héros illustres.*

VICTOR HUGO, *Les Misérables*

PRÉFACE

Chère Claudette,

À la lecture de ton récit, j'ai eu l'impression de revivre une partie de mon enfance. À l'époque nous habitons rue Knox à Pointe Saint-Charles à quelques portes l'une de l'autre. Je te vois encore courir vers l'école, mordant dans la vie et dans l'avenir.

Tu avais déjà toute mon admiration et ce, pour de multiples raisons. D'abord, pour la détermination dont tu faisais preuve dans la pratique d'activités sportives, pour lesquelles tu as d'ailleurs souvent reçu des médailles de la Ville de Montréal. Ensuite, pour ta force de caractère : tu étais toute menue, délicate, mais tu ne t'en lassais pas imposer. Aussi pour cette aura de bonté qui se dégageait de ta personne. Enfin, c'est réellement aujourd'hui que je prends conscience de tout ce qui a contribué à forger ta personnalité.

Après avoir traversé tant de misère pendant ton enfance, tu aurais bien pu te rebeller contre la vie ! Au contraire, tu lui as souri et tu t'es mise à faire du bénévolat pour aider les gens démunis, les personnes âgées. Ta gentillesse était plus forte que tout et elle a triomphé laissant à d'autres les sentiments de révolte qui s'avèrent trop néfastes pour le corps et l'esprit.

Je t'ai toujours trouvée belle. Tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Tu étais attentionnée, à l'écoute des autres, toujours prête à aider pour une bonne cause.

La dernière fois que nous nous sommes revues, c'était pendant la campagne électorale de 2007. Je faisais du porte-à-porte chez les résidents de la rue de notre enfance. Tu m'as aperçue et tu n'as pas hésité à venir à ma rencontre. Malgré toutes ces années passées, tu étais toujours aussi resplendissante, bien mise, souriante et d'une vitalité déconcertante.

Comment ne pas te dire toute ma reconnaissance ? Le souvenir que je garde et garderai de toi est intemporel et inspirant.

Aux lectrices et lecteurs,

Ce livre relate une enfance éprouvante dont vous découvrirez les multiples facettes cachées. Elles vous aideront à comprendre les

réactions de cette femme d'une rare force face à la douleur accumulée au cours de son enfance.

Je souhaite vous la présenter comme une femme déterminée, canalisant son énergie afin de garder la tête haute en dépit de tant d'obstacles, et d'en avoir encore en réserve pour encourager et accompagner les personnes qu'elle aime.

Mon seul regret est de ne pas avoir eu le bonheur de revoir Claudette avant son décès, le 26 octobre 2010. J'ai su qu'elle a beaucoup souffert avant de partir et ce, tout doucement, comme elle a vécu.

Maintenant place à la lecture. À vous de découvrir cette femme hors du commun. Pour moi, elle est un ange que je salue bien haut !

Marguerite Blais, Ph.D.
Députée de Saint-Henri – Sainte-Anne

AVANT-PROPOS

En janvier 2011, André Piette m'a fait parvenir un manuscrit avec la demande de le réviser comme cela se fait dans le monde de l'édition. J'ai pris le temps de lire ce document unique avec un intérêt grandissant. Les spécialistes de la littérature auront de la difficulté à le classer dans une catégorie précise, car il relève à la fois du récit autobiographique, d'une démarche thérapeutique et du pamphlet accusateur.

Claudette Gauvreau qui en est l'auteure est décédée peu de temps après avoir mis le point final à son texte. Le publier, c'était son rêve. André, son compagnon de vie à l'époque, s'en est chargé à sa place à titre posthume.

En réalité, malgré un réel talent d'écriture, Claudette ne se prenait pas pour une écrivaine professionnelle. C'est pourquoi j'ai eu la tâche délicate et le bonheur de réviser son texte. Il a fallu alléger le style, varier le vocabulaire, éviter les répétitions et ordonner le plan sans altérer en rien le contenu. Mais telles qu'offertes au public, les pages qui suivent portent fidèlement la griffe de l'auteure et sont scrupuleusement conformes aux faits rapportés et aux sentiments exprimés.

Claudette relate cinq longues années de son enfance volée. Se souvenir, trouver les mots pour le dire était pour elle à l'âge adulte une démarche thérapeutique dont elle ressentait un besoin impératif.

Le lecteur averti est aujourd'hui tant soit peu familiarisé avec la notion de résilience, proposée et approfondie par Boris Cyrulnik, le grand spécialiste de l'âme humaine au croisement des disciplines. Or, entre le récit de Claudette et les théories de Cyrulnik, la proximité saute aux yeux. On pourrait même parler d'une éclatante illustration des théories de ce grand spécialiste.

De trois à huit ans, Claudette, appelée dans le livre Rosalie, a été victime de l'indicible cruauté d'une famille d'accueil. N'importe quel enfant aurait été broyé à vie et étouffé définitivement. Or, la petite a résisté et en est sortie en partie grâce à l'amour de sa mère, mais surtout grâce à une rare nature de battante... C'est au lecteur de découvrir et d'interpréter ce parcours exceptionnel qui débouche sur l'espoir.

Malgré tout, je suis resté un peu sur ma faim. J'aurais voulu en savoir plus, lui poser des questions sur la suite de son parcours de jeunesse, mais au moment où j'ai eu son manuscrit entre les mains, elle venait de quitter les siens.

Claudette elle-même avait déjà écrit une introduction à son récit. Le lecteur y trouvera la formulation et l'intention de sa démarche.

FRANS VAN DUN,

L'Assomption, le 2 mars 2012

INTRODUCTION

Aujourd'hui, mercredi 30 juin 1993, première journée d'écriture. C'est une date très importante à mes yeux. Je sais pertinemment que je vais blesser ou bouleverser certaines personnes de mon entourage en écrivant ces lignes, mais c'est un cri du cœur et des tripes, il faut que je le fasse. J'espère qu'elles comprendront. Tant pis pour celles qui n'y verront que du sensationnalisme.

À 43 ans, je me sens plutôt bien dans ma peau et je me sentirai encore mieux quand j'aurai fini par tout jeter sur le papier, ayant trouvé le courage de dévoiler une période traumatisante de ma vie. Peu de personnes sont au courant de ma décision de rédiger ce livre.

Par le passé, c'était pour moi une honte de parler des humiliations que j'ai subies au cours de mon enfance. Et pourtant, ce n'est pas moi qui aurais dû porter ce fardeau durant de longues années, mais bien les gens qui m'ont fait souffrir physiquement et mentalement.

Comme tous les matins, j'ai imploré l'aide du Seigneur. Je sais qu'il va m'aider tout au long de la rédaction de ce livre pour trouver les mots et le courage dont j'aurai grandement besoin.

J'ai enfin pris la décision de me libérer du boulet que je traîne comme une criminelle depuis au moins quarante ans et qui me pèse si lourdement. Pourtant, je n'ai commis aucun crime, si ce n'est d'avoir été une fillette innocente.

Les lignes que je m'apprête à écrire seront dures, je ne les destine pas aux âmes sensibles, que Dieu m'en garde. J'écris pour choquer les bien-pensants, pour livrer un témoignage dans le but de leur ouvrir les yeux.

Le calvaire vécu me pesait trop. Il bouillonnait en dedans de moi, sur le point d'exploser à tout moment. Les années passées en enfer m'ont paru une éternité. La sorcière qui m'a fait endurer des tortures de trois à presque huit ans, je la déteste du fond du cœur même si elle est morte aujourd'hui. Ça me fait du bien de le dire. Jamais je ne l'oublierai.

Des amis à qui j'ai fait des confidences se sont sentis troublés et avaient peine à croire qu'une enfant ait pu être maltraitée à ce point. Ils m'ont conseillé de tout dire afin de faire sortir les émotions de mon

enfance blessée dans l'espoir de panser ainsi les plaies profondes qui ne se sont jamais complètement cicatrisées.

Du même coup, je veux aider les jeunes à comprendre que dans la vie, si l'on veut se sentir mieux dans sa peau, il faut pardonner et accepter les choses du passé que l'on ne peut changer. Je l'ai appris à mes dépens, car je suis restée renfermée trop longtemps.

Depuis longtemps en effet, j'ai caché mon passé dans un coffre fermé à double tour pour éviter d'en souffrir, ce qui ne m'a pas empêchée d'en souffrir quand même en silence. J'ai encore mal aujourd'hui et je ne suis pas la seule dans cette situation.

Dans ma tête, quelquefois, il faut que j'ouvre le coffre pour me rendre compte à quel point je suis chanceuse d'être devenue celle que je suis aujourd'hui. Dieu merci, je ne suis ni une alcoolique ni une narcomane. J'aurais pu le devenir pourtant, mais cette solution m'a paru trop facile.

Alors, en route ! Je vais essayer de creuser au plus profond de moi afin de revivre avec vous mes années d'enfance. Ce ne sera pas une sinécure. Je n'ai même pas encore une idée par où commencer. Tout se bouscule dans ma tête, les souvenirs défilent à une vitesse folle. Tellement de mauvaises images reviennent qui me font mal. Il va falloir les classer avant de commencer. Je demanderai l'aide de ma mère qui est encore vivante. Elle a gardé le souvenir de certaines choses et moi d'autres. Une mise en commun facilitera le travail de mémoire.

Claudette Gauvreau

Note :

Comme vous pourrez le constater, je ne parle pas des sentiments de mon frère qui a partagé mon calvaire dans la même maison. Je ne saurais vous dire ce qu'il ressentait, lui, à cette époque. Tenter d'en parler, ce serait faire une intrusion dans son intimité et sa vie privée, ce que je veux absolument éviter. Je tiens à le respecter à tout prix.

Par ailleurs, les passages en italique représentent des réflexions, des interprétations et des analyses de l'adulte sur les événements de l'enfance relatés.



.....
Quand elle est partie en ville
La trop belle Laure-lou...

GILLES VIGNEAULT, *Gros Pierre*

CHAPITRE 1

AU PIED DU CALVAIRE

De la campagne à la ville

Ma mère s'appelle Marie-Anne Robillard. Elle est issue d'une famille typiquement québécoise de seize enfants qui demeure en région. La Seconde Guerre mondiale vient à peine de se terminer.

Comme c'est dans les mœurs à l'époque, l'entraide au sein des familles nombreuses est une valeur sacrée. Un jour, sa sœur installée à Montréal, Georgette, fait appel à ma mère, âgée de 17 ans. Celle-ci accepte volontiers d'aller donner un coup de main à sa sœur, mère de quatre enfants et enceinte de trois mois. En attendant de la relever après la naissance du bébé, elle s'occupe de la joyeuse marmaille.

Georgette accouche de son cinquième enfant. Elle reprend ses forces et ma mère, au lieu de retourner dans son petit village, a le goût de rester dans la métropole où elle trouvera plus facilement un emploi.

Elle en parle à sa sœur qui accepte de la garder.

Engagée dans une manufacture, dès qu'il lui reste du temps libre, elle continue à s'occuper de ses neveux et nièces. Généreuse de nature, elle ne se plaint jamais de cette situation et, de toute façon, ne connaissant personne en ville et sans amis, elle n'ose pas trop sortir.

Mais Georgette, sa grande sœur, se rend compte de la vie d'ermite de sa sœur, âgée de 17 ans. Un jour, elle aborde le sujet avec elle :

– Tu ne penses pas que c'est le temps pour toi de sortir un peu ? Ce n'est pas bon de rester indéfiniment à la maison. Les soirs ou les fins de semaine, tu pourrais aller voir un film ou assister à un spectacle de cirque.

Ma mère se montre hésitante :

– Tu sais bien que je n'connais personne et pis moi, la ville...

Georgette lui fait alors une suggestion :

– Tiens, tu pourrais aller faire du patin à roulettes. Ça te changerait les idées, et t'aurais p't-être la chance de rencontrer quelqu'un à ton goût.

– P’t-être... mais je ne sais même pas comment trouver la place. C’est grand, Montréal, j’vais m’perdre !

– T’en fais pas ! J’t’indiquerai le chemin pour t’y rendre en tramway.

C’est ainsi que ma mère accepte d’aller voir ce qui se passe à l’endroit où, selon sa sœur, les gens patinent. Elle trouve la patinoire. Les gens y roulent en patins, se parlent et ont du plaisir au son d’une musique entraînante. L’ambiance lui plaît. Du coup, sa décision est prise :

– J’vais revenir ici. Bientôt !

De fait, elle y retourne. Mais cette fois-ci avec une paire de patins à roulettes sur l’épaule. Elle ne sait pas encore ce qui, de fil en aiguille, l’attend. Son destin commence à se dessiner...

Une rencontre prometteuse ?

Ce jour marquera une date tragique dans sa vie. Pour la première fois, Marie-Anne sort seule en ville et chausse des patins à roulettes. Belle, élégante, distinguée, elle ne passe pas inaperçue. Bien vite, un beau jeune homme la remarque et voit bien que la demoiselle en est à ses débuts sur patins. Galant, il lui propose de l’initier. Comment refuser ? Le gentilhomme a belle allure et se montre prévenant et courtois. Il trouve les mots qui ne ratent pas leur cible. Est-ce seulement un chanteur de pomme passager ou le prince charmant rêvé ?

– Vous portez sûrement un très beau nom, mademoiselle ? J’aimerais bien le connaître... Moi, j’m’appelle Henri Leduc.

– Moi, c’est Marie-Anne Robillard.

– Puis-je vous donner la main ? Patiner, c’est pas facile pour la première fois. Il faut éviter les chutes. Mais vous avez l’air douée !

Dès ce premier contact, le séducteur adopte la bonne stratégie. Ma mère est séduite. Avant de se quitter, un nouveau rendez-vous est pris et une longue histoire commune est enclenchée...

Il y a bien des choses qu’elle va apprendre par bribes plus tard. Elle ne se doute pas que le jeune homme, à 18 ans, a déjà une autre femme dans sa vie.

Pire que ça. Un jour, elle saura qu'au moment de se faire courtiser sur la patinoire, ce batailleur de rue a déjà commis plusieurs vols et fait de la prison.

Elle est encore une jeune fille naïve sans expérience de la vie qui se fie aux premières impressions. Comment ne pas faire confiance à ce beau citadin ? Ce n'est que plus tard qu'elle va découvrir qu'un charmeur peut être violent.

Inexorablement, tout va s'enchaîner. Les deux se fréquentent. Après quelques mois, ma mère tient à le présenter à sa famille. Monsieur Leduc cache bien son jeu et fait une excellente impression.

Il gagne sa vie comme mécanicien dans un garage.

Vient le temps d'amorcer leur vie commune. Le futur fait à sa promesse une proposition inattendue et un peu bizarre que Marie-Anne finit par accepter :

– Écoute-moi bien. Si, pendant un certain temps, on pouvait vivre chez mes parents, ça nous permettrait de sauver bien de l'argent. Comme ça, on pourrait aller vivre plus tard dans un bel appartement et avoir des enfants. Qu'est-ce que t'en penses ? C'est pas une bonne idée ?

– Ben pourquoi pas ? Si c'est pour commencer...

Voilà comment Henri Leduc et Anne-Marie Robillard vont vivre chez Roméo Leduc et sa femme Germaine.

La lune de miel sera de courte durée.

Prise au piège

Peu de temps après le début de cette cohabitation, ma mère apprend une bonne nouvelle : elle se trouve enceinte de l'homme qu'elle aime. C'est l'occasion de rêver à une éclaircie, car les premiers nuages assombrissent le ciel.

D'abord, au lieu de se sentir fière, elle a honte de son état, car elle n'est pas mariée. Ensuite, le logement des parents d'Henri ne comporte pas une chambre pour le jeune couple. Ma mère dort avec son homme dans la salle à manger sur un simple lit pliant.

Au cours des premiers mois de leur vie commune, la situation se dégrade. Elle découvre que son compagnon est alcoolique. De plus, il la bat quand il ne découche pas, et la viole souvent la nuit. Elle découvre également avec colère que même Germaine est une alcoolique invétérée, et que Roméo se montre violent envers sa femme. Roméo a toutefois un travail stable.

Triste tableau ! Ma mère s'en veut d'être prise au piège par cet homme, mais elle ose encore entrevoir un changement possible et continue de l'aimer. Elle n'arrête pas de penser :

– Oh, je suis enceinte. Ça peut pas durer comme ça. Henri va sûrement me proposer de déménager. Comme j'attends un enfant, il va réfléchir, arrêter de boire, et cesser de me battre.

Mais le même manège reprend chaque fois que monsieur daigne rentrer à la maison. Malgré cela, elle continue à croire sincèrement qu'elle réussira à le changer. S'imaginer son homme si méchant ne lui rentre pas encore dans la tête. Par ailleurs, dans le contexte de la fin des années 40, une femme ne quitte pas son conjoint parce qu'il lève la main sur elle.

Le moment tant attendu arrive. En l'année 1948, un beau petit garçon voit le jour. Il portera le nom de Louis. Est-ce que cette naissance change le comportement du père ignoble? Pas du tout! Le même triste train-train continue. Seul changement : Roméo installe une couchette près du lit pliant de Marie-Anne.

Le temps passe lentement mais ne s'arrête pas. Marie-Anne se retrouve à nouveau enceinte en 1949. Une deuxième couchette trouvera sa place à côté de la première dans la salle à manger.

J'aurais souhaité ne jamais être née

Marie-Anne vient d'accoucher d'une petite fille. C'est moi ! Elle m'appelle Rosalie.

À la pouponnière, les gardes sont impressionnées par l'abondance de mes cheveux frisés d'un brun très foncé. Elles aiment me les brosser et faire un coq sur la tête ainsi que des boudins tout autour.

Puis, je grandis. Mes souvenirs les plus anciens remontent à l'époque où j'ai deux ans et demi. Certains événements marquants s'inscrivent dans ma mémoire durablement. Ma mère en confirmera la véracité et les complétera.

Un jour, je me traîne sur le plancher à quatre pattes. Ma grand-mère Germaine entre dans la salle à manger et s'approche de moi. Qu'est-ce qu'elle me veut ? Je me retourne sur le dos et qu'est-ce que je vois ? Du poil noir !

Surprise, je me mets à rire et fais un geste du doigt pour attirer l'attention de ma mère. Celle-ci me voit, me prend vite dans ses bras et me dit :

– Regarde pas ça !

Il arrive souvent à ma grand-mère de se soûler. Dans ces circonstances, j'ai peur et ma mère craint qu'elle me piétine et me blesse gravement.

Il arrive même à Germaine d'avoir tellement bu qu'elle tombe tête première dans sa soupe. Aussi, elle peut s'affaisser dans le passage, le portique ou ailleurs. Ou elle est ivre à chambranler. Cet état provoque des scènes dramatiques. Ainsi, très soûle, elle veut me prendre dans ses bras, ce que ma mère refuse pour m'éviter une chute dangereuse. Mais la vieille se met à crier à tue-tête « au secours » ! La voisine l'entend et appelle le poste de police. Les policiers arrivent et frappent à la fenêtre de la salle à manger. Germaine prend peur et recule. Alors, ils voient ma mère à travers la vitre et lui posent la question :

– Ça va, madame ? Ma mère répond :

– Oui, oui ! Pas de problème !

Et mon grand-père dans ce portrait ? Il doit se sentir malheureux pris avec une femme et un fils qui se soûlent constamment et dépensent tout l'argent qu'il gagne à la force des poignets.

Ma mère, elle, se trouve dans un beau pétrin. Jour et nuit, elle reste coincée avec nous deux dans la salle à manger. Elle y couche sur un petit lit pliant qu'elle ouvre tous les soirs. La cuisine lui est accessible uniquement pour y préparer les repas et faire la vaisselle.

Quelle vie de misère !

Nous sommes obligés de vivre et de dormir dans la salle à manger. En voici le décor : une table, quatre chaises, un buffet, un meuble de rangement, un lit pliant, deux couchettes, une chaise berçante et une poussette, cadeau d'une voisine.

Ma grand-mère ne m'aime pas. Elle est jalouse de moi. Le soir, elle amène quelquefois mon frère Louis au salon pour écouter ensemble une émission de télévision, tandis que ma mère et moi, nous ne bougeons pas de la salle à manger.

C'est mon grand-père Roméo qui subvient aux besoins de toute la maison. Henri, mon père, ne donne même pas un sou ni à ses parents ni à ma mère. Et dire que ma mère a laissé son travail pour aller vivre avec cet homme qui perd sans cesse son emploi !

Ayant déjà une autre femme dans sa vie, mon père ne vient que rarement à la maison. Parfois, il amène ma mère marcher avec lui dehors, ce qu'elle déteste. Il est tellement jaloux qu'elle est obligée de regarder par terre. Aussitôt qu'un homme tourne la tête en sa direction, mon père se met dans une colère noire et commence à lui crier des bêtises, la traitant de « guidoune ».

À l'occasion, ma mère nous amène faire une promenade en cachette dans le but de chercher des enveloppes de popsicle. Comme la vieille Germaine est malcommode et souvent ivre, elle aime bien mieux aller dehors avec nous sans l'avoir dans les jambes.

Les gens jettent ces enveloppes sur le trottoir ou dans la rue. Ma mère nous demande de les ramasser. Elle les envoie à la compagnie pour recevoir en retour des petits jouets pour nous amuser. Les anciens doivent s'en souvenir : au dos des enveloppes de popsicle figuraient les dessins des objets à recevoir, à condition d'en collectionner le nombre suffisant. Alors, c'est la course au trésor ! Moi, trop petite encore, j'attrape toutes sortes de traîneries par terre que je donne à ma mère. Bien sûr, ma mère ne fait pas ça pour le plaisir. Elle pense à mon frère et à moi ! Elle veut nous procurer des jouets qui nous occupent, nous empêchant ainsi de trop bouger dans la salle à manger plutôt exigüe.

Peur dans le noir

J'ai atteint l'âge d'environ deux ans et demi. Dans la salle à manger, il fait très noir la nuit. J'entends crier quelquefois, puis j'entends une silhouette dans la lueur venant de la pièce d'à côté. La silhouette chancelle et se heurte au cadre de porte. Elle approche, entre dans la salle à manger en criant, gesticulant et injuriant ma mère, habituellement un objet bizarre à la main.

J'apprendrai plus tard que c'est mon père Henri en état d'ivresse, avec sa maudite bouteille de bière.

Les nuits où mon père vient à la maison sont des nuits d'enfer, car il est soûl. Il veut venir coucher avec ma mère dans la salle à manger où nous dormons tous les trois.

Ma mère ne dort jamais d'un sommeil profond. Dès qu'elle entend la clef glisser dans la serrure de la porte, elle panique et s'empresse de venir me chercher dans ma couchette pour me prendre dans ses bras. En faisant cela, elle me réveille, me couche à plat ventre sur elle, et fait semblant de dormir. Moi, j'ai trop peur pour m'endormir. Aujourd'hui encore, j'ai cette même peur gravée dans la mémoire... Ma mère croit qu'il ne s'attaquera pas à elle quand il se rend compte que je suis couchée sur elle. Illusion !

Moi, je suis effrayée, car mon père crie, gesticule, et de surcroît, il pue.

Il bouscule ma mère d'un bord à l'autre dans le lit tandis qu'elle me serre dans ses bras. Elle fait ce qu'elle peut pour éviter les coups et nous protéger toutes les deux. Elle est en pleurs, réussit parfois à se relever, essaie de se sauver en sortant de la salle à manger, mais ça ne fonctionne pas. Elle essaie de me remettre dans ma couchette. Impossible ! Il est plus fort qu'elle, la rattrape et, même soûl, la projette à plusieurs reprises sur son petit lit pliant... Et c'est nul autre que mon père qui fait ça, une vraie loque humaine. J'en ai honte.

Bien des années plus tard, ma mère me confiera que ces nuits d'horreur vécues ensemble n'avaient d'autres raisons pour mon père que de la prendre de force pour l'abuser sexuellement.

Quand il commence à se comporter de manière trop violente et que l'astuce du bébé sur le ventre ne l'empêche pas de la battre, ma mère me projette sur le sol juste à côté de son lit pliant.

Comment faire autrement ? Elle veut me protéger et m'éviter des coups. D'ailleurs, avant de me lâcher sur le plancher, elle attend le moment d'être couchée sur le dos. De cette façon, je tombe de moins haut et je risque moins de me faire mal.

À certaines périodes, le bourreau disparaît pour plusieurs jours. C'est qu'il est marié à une autre femme. Les nuits où il arrive à la maison, c'est pour avoir du sexe avec ma mère qui, de son côté, a tellement peur de lui que je ressens cette peur à sa place.

Certaines nuits, elle me cache dans ses bras et, accroupie en petit bonhomme, elle va se réfugier dans le garde-robe, la porte close. Pendant ce temps, je suis terrifiée. Je ressens la noirceur comme si

j'étais jetée dans le vide, alors que ma mère espère me rassurer en me serrant sur elle. Sans doute trop angoissée, je ne pleure pas et ne lâche même pas un cri.... Je suis complètement figée.

Est-ce une vie pour un bébé ? C'est pourtant la mienne à ses débuts. Et le pire n'est pas encore arrivé. Heureusement que je ne m'en doute pas encore...

Quand mon père n'est pas ivre mort, il nous trouve dans le garde-robe. Il ouvre la porte et nous sort de là. Puis le même manège de violence recommence. Très souvent.

Comment ma mère ne souhaiterait-elle pas qu'il soit ivre au point de tomber endormi sur le lit dès son entrée dans la maison ? Seule situation pour échapper à la violence et au viol.

Les règlements de la maison

En plus de ne pas subvenir aux besoins de sa famille, mon père ne donne pas un sou de pension à ses parents. Il leur emprunte même de l'argent.

Ma mère, elle, tellement mal à l'aise dans ces conditions, se sent obligée de donner ses allocations familiales à mes grands-parents pour participer un peu aux frais de notre nourriture. Mais dès que ma grand-mère a le chèque en main, elle appelle le dépanneur et commande sa bière. Sans tarder, elle se met à boire, se soûle, et fait des chutes n'importe où dans la maison.

Dans cette maison, parlons plutôt de prison, il existe un règlement qui stipule entre autres que ma mère n'a pas le droit de répondre au téléphone ni quand ça sonne à la porte. Elle n'a même pas le droit de mettre les pieds dans la cuisine pour prendre une petite bouchée ou boire quelque chose entre les repas. C'est également le cas pour nous deux, Louis et moi.

Faut-il s'étonner alors que nous soyons maigres tous les trois malgré l'allaitement ? Une chance que ma mère nous ait allaités jusqu'à l'âge de six mois !

Dans la salle à manger où nous vivons et dormons, il y a deux fenêtres qui donnent sur une ruelle. Elles procurent de la lumière le jour.

Ma mère, quand elle se lève le matin, est toute courbaturée. Son petit lit ne lui offre aucun confort.

Dès le lever du jour commencent ses corvées pour Marie-Anne : repasser le linge de tout le monde, préparer à manger, car Germaine est souvent soûle, nous confectionner des vêtements à la main en cachette et dans la pénombre. Il faut bien que nous ayons quelque chose à nous mettre sur le dos ! Elle-même ne dispose de presque rien, car elle utilise son propre linge pour nous en coudre à nous.

Quand quelqu'un sonne ou frappe à la porte, vite, il faut se cacher, car les créanciers et les agents d'assurances doivent repartir avec l'impression qu'il ne demeure personne dans cette maison. Chaque fois que cela se présente, je prends peur, car accroupis au sol, nous devons baisser la tête. Les visiteurs, eux, n'ayant pas de réponse, font le tour de la maison et essaient de regarder par les fenêtres. Ils se doutent bien de quelque chose évidemment... Puis, dès qu'ils sont partis, ma mère ou la vieille Germaine nous dit :

– OK ! Ils sont partis. Vous pouvez vous relever !

Plus tard, j'apprendrai que ma couchette n'est même pas payée. À cet effet, un homme se présente à la maison pour la récupérer. Quand il se rend compte que moi, petite, suis couchée dedans, il a pitié, ne dit pas un mot et repart. On n'entendra plus jamais parler de cette dette que mon père doit au magasin.

Ma mère Marie-Anne, une femme honnête, est très gênée de cette situation et regrette amèrement de s'être fait prendre au piège par son beau manipulateur. Elle voit sa vie gâchée. À cette époque, une femme qui vit avec un homme hors mariage est très mal vue et encore moins protégée. Elle n'a aucun recours.

La voilà enceinte pour la troisième fois

Un jour, Marie-Anne découvre qu'elle est enceinte pour la troisième fois. Non, elle ne peut pas mettre au monde un troisième enfant dans les conditions morbides qui sont les siennes. Elle a donc une grave décision à prendre en se disant :

– Y a déjà assez de malheureux dans cette maison. Il m'est impossible de garder cet enfant. Mais comment faire ?

Le moment arrive où Germaine, une fois de plus, est ivre morte. Elle n'a connaissance de rien. Ma mère en profite pour se mettre à quatre pattes sous la lourde table de la salle à manger. Elle essaie de toutes ses

forces de la lever avec son dos. Ces anciennes tables de salle à manger sont fabriquées en bois massif. Elle se convainc :

– En forçant assez, je pourrais provoquer un avortement. Ce serait mieux, et pour nous, et pour l'enfant que je porte. Avec deux enfants dans la misère, c'est ben assez !

Elle s'y reprend à plusieurs reprises et réussit finalement. Une joie, mêlée de peine, non sans mal... En effet, elle ressent une douleur intense dans ses entrailles, fait quelques pas et se jette sur son lit pliant. Elle a provoqué une hémorragie.

En attendant que Roméo revienne de son travail, elle cherche quoi inventer pour qu'il l'amène à l'urgence de l'hôpital.

À son arrivée, elle lui dit :

– J'file pas. J'ai levé quelque chose de trop lourd pour moi. Et là, j'ai très, très mal. Et je saigne.

Roméo la croit et l'amène à l'urgence.

Son stratagème réussit. Soulagée, elle se console :

– C'est fait et tant mieux ! Un enfant de moins dans la misère !



Aujourd'hui, à l'âge adulte, je lui dis :

– T'as eu parfaitement raison, maman. Je t'approuve à cent pour cent. Qu'est-ce que tu aurais pu faire d'autre pour éviter toutes nos souffrances à un autre petit enfant ? Qu'aurait été l'avenir de ce bébé ? Le même que le nôtre ! T'as pris la bonne décision.



.....
*Blessée par un père tellement sec
Que le désert a l'air mouillé...*

LYNDA LEMAY, *Blessée*

CHAPITRE 2

COMMENT SE SAUVER ?

Ma mère cherche désespérément un moyen pour nous sortir de cette prison. Mais comment faire ? Sans arrêt, elle vit sous surveillance et dans un climat de peur.

Puis, surprise! Un événement imprévu va changer le cours des choses.

Mon père Henri a un frère marié, Léandre. Cet oncle a deux enfants, un garçon et une fille, à peu près du même âge que Louis et moi. Il vient de temps en temps à la maison avec sa femme, Béatrice, accompagnés de leurs enfants.

Au cours de ces visites, ma tante Béatrice a eu la puce à l'oreille. Il ne lui échappe pas que mon père est alcoolique et qu'il a l'habitude de battre ma mère. À plusieurs reprises, elle est même témoin de sa méchanceté. Or, cette situation la révolte. Elle ne supporte plus de voir sa belle-sœur, malheureuse, subir la violence de son mari. De plus, Béatrice se rend bien compte que Marie-Anne est une bonne personne, une victime sans défense. Elle remarque également l'encombrement de la salle à manger. Comment peut-on y vivre confinés à trois, jour et nuit ? Alors, ma tante se fait un devoir de venir à notre secours.

À l'occasion d'une de ses visites, elle prend ma mère à part et lui chuchote à l'oreille :

– J'ai eu vent de l'existence d'un organisme gouvernemental qui s'occupe des filles-mères. J'veis essayer de trouver leur numéro de téléphone et leur adresse. Si rien ne s'arrange ici ou en cas d'urgence, tu pourras les contacter.

Quelques semaines passent et ma tante Béatrice revient nous voir. Tel que promis, elle passe en cachette un bout de papier à ma mère. Celle-ci n'a qu'à téléphoner à l'organisme ou s'y rendre en personne pour demander de l'aide.

Un jour où, une fois de plus, Germaine est ivre morte, ma mère prend la décision de mettre son amour-propre de côté et d'aller en cachette rencontrer le personnel de l'organisme en question. Il lui est désormais impossible d'accepter que Louis et moi croupissions dans ces conditions. À tout prix, elle veut y mettre fin.

Marie-Anne rencontre un agent prêt à l'écouter. Elle lui explique la situation :

– Le père de mes enfants, Henri Leduc, un beau parleur, est en fait un être ignoble. Il n'a pas le moindre respect à mon égard. Avec mes deux enfants, nous restons jour et nuit parqués dans une seule pièce de la maison de ses parents.

De plus, il me bat, m'abuse sexuellement et ne fournit même pas le nécessaire pour nous nourrir convenablement.

Pire encore, j'ai appris que monsieur a une autre femme dans sa vie avec laquelle il est marié. Alors, mettez-vous à notre place ! Nous sommes à bout, mes enfants et moi... Mais comment m'y prendre pour me sortir de là ? Henri risque de nous retrouver. À plusieurs reprises, il m'a fait des menaces au cas où je me sauverais.

L'agent répond à ma mère :

– Justement, ça tombe bien. Mon frère médecin, le Dr Jean-Marc Janson, est à la recherche d'une bonne à tout faire. La sienne vient de laisser son travail.

– J'accepte ! Si vous me donnez son numéro de téléphone, je l'appellerai. J'ai besoin de travailler. Il faut absolument que je quitte cette maison.

L'agent donne le numéro en disant :

– Vous verrez, chez mon frère, vous serez bien traitée et vous vous trouverez en sécurité, c'est le principal. Personne ne parlera.

Par ailleurs, avec un emploi rémunéré, ce sera moins inquiétant de vous sauver et plus facile de survivre. Et nous ici, nous pourrions placer vos enfants.

Que d'embûches ! Ma pauvre mère n'a même pas un sou pour prendre le tramway. Toute seule, elle aurait pu se sauver plus facilement, mais avec deux enfants de trois et quatre ans, c'est autrement compliqué. Il faut les loger, les habiller et les nourrir, alors que mon père n'assume aucune responsabilité. Au lieu de faire vivre les siens, il accumule les dettes. Ne se doutant de rien, ma mère lui avait fait naïvement confiance.



Rien qu'à penser à mon père aujourd'hui, il faut que je me défoule, ça me soulage. Cet Henri Leduc est une brute, un repris de justice, un humanoïde pervers !

L'agent continue à conseiller la façon de s'y prendre :

– Votre prochain chèque d'allocation familiale, cachez-le d'abord dans un endroit sûr. Faites semblant de ne pas l'avoir reçu. Achetez un peu de nourriture. Puis, trouvez le moyen de vous sauver en vitesse et présentez-vous ici.

Mais avant cette évasion, il reste une autre étape à franchir. Avant toute chose, je suis tenu d'enquêter sur votre cas, à savoir si vous et vos enfants, vous êtes réellement en danger. À cet effet, je téléphonerai à votre domicile pour prendre rendez-vous. Dans quelques jours, une inspectrice de notre équipe se rendra chez vous, discutera de la situation sur place et fera rapport.

L'agent veut évidemment vérifier la véracité de la plainte de ma mère. Mais celle-ci réagit sur le coup :

– Non, monsieur, c'est trop risqué de venir à la maison. Ils vont se rendre compte que je cherche un moyen pour me sauver.

En effet, Germaine sait très bien que sa belle-fille est malheureuse, mais elle refuse son départ. Elle a trop peur de perdre son chèque d'allocation lui permettant d'acheter sa bière. À ses yeux, personne n'est censé savoir ce qui se passe dans cette maison, ni même d'être au courant que nous demeurons là.

Ma mère répond :

– S'il faut passer par là, tant pis ! Téléphonnez comme vous l'entendez. Je vais essayer de répondre moi-même, mais c'est loin d'être garanti, car je suis tout le temps surveillée. La vieille se doute de quelque chose, elle ne veut donc pas que je réponde, moi... Et, je vous en prie, ne soufflez pas un mot de ce que je viens de vous révéler.

L'organisme gouvernemental a des procédures à suivre. Une inspectrice ira vérifier.

Avant le départ de ma mère, l'agent pose une dernière question :

– Supposons que vous réussissiez à vous sauver, comment faire pour sortir vos enfants de là par la suite ? Je suppose qu'ils ne peuvent pas rester là eux non plus.

Ma mère a déjà longuement réfléchi à cette question. Elle explique :

– Le jour où je me sauverai, je ferai tout mon possible pour les amener avec moi. Je ne les laisserai jamais dans cette famille d'alcooliques !

La rencontre se termine. Tous les trois, nous retournons sans tarder à la maison. Ma mère entrevoit enfin une lueur d'espoir au bout du tunnel. Avant son départ toutefois, la trouvant nerveuse et tourmentée, l'agent lui laisse un numéro de téléphone en cas d'urgence.

Puis, les événements vont s'enchaîner. D'abord, ma mère réussit à téléphoner au Dr Janson qui a effectivement besoin d'une femme de ménage. Elle prend rendez-vous et s'arrange pour le rencontrer. Le docteur est prêt à l'engager :

– Comme femme de ménage, nourrie, logée, vous auriez une demi-journée de congé par semaine, et un dimanche complet aux quinze jours. Le salaire est de 15 \$ par semaine. Nous sommes une famille avec quatre enfants. Vous comprendrez qu'il nous est impossible de prendre deux enfants en plus...

Ma mère accepte la proposition avec soulagement. Voilà une première chose réglée. Il reste maintenant une solution à trouver pour les enfants. Pourra-t-elle vraiment compter sur l'organisme gouvernemental ? Mais le premier défi, c'est de se sauver avec Louis et moi, sans créer de soupçons.

Robillard ? connais pas

Ma mère le sait : se sauver ne sera pas facile. Mais a-t-elle le choix ? L'agent gouvernemental l'a bien précisé : tant que nous demeurons chez les grands-parents, il ne peut rien faire.

Les jours se suivent et se ressemblent. Dès que la sonnerie du téléphone ou de la porte se fait entendre, ma mère sursaute. Cette alerte la met dans tous ses états.

Puis, un nouveau chèque d'allocation familiale tombe dans la boîte aux lettres. Sera-ce notre chance ? Elle intercepte le chèque et le cache avec précaution dans sa robe en attendant anxieusement le moment idéal pour agir.

Arrive enfin la visite annoncée. Par la fenêtre, ma mère aperçoit une dame qui s'approche de la maison. Elle devine qui c'est. Du coup, la voilà angoissée et en même temps confiante. Se pourrait-il que ce soit vraiment sa porte de sortie ?

Ça sonne effectivement à la porte ! Pas de doute, c'est l'inspectrice de l'organisme.

Ma grand-mère se précipite pour ouvrir, mais lance en même temps un ordre à voix basse :

– Reste cachée avec les enfants dans la salle à manger. Pis toé, pas un mot... Fais les taire eux aussi. Sans ça, j'vas le dire à mon gars, pis tu vas y goûter à soir.

Ma mère a tellement peur d'être battue par mon père qu'elle reste cachée avec Louis et moi, comme Germaine le lui ordonne. Celle-ci ouvre la porte. Une dame distinguée se présente :

– Bonjour, madame. Je suis Hélène Cloutier de l'Assistance sociale. J'aimerais rencontrer mademoiselle Marie-Anne Robillard et en même temps voir ses enfants.

La vieille, à moitié ivre, laisse la dame sur le pas de la porte et répond sèchement :

– Robillard ? Connais pas. Y a personne de ce nom icitte. Je vis seule avec mon mari.

Quelle menteuse effrontée !

Ma mère, nerveuse et inquiète, entend la brève conversation qui s'engage. Puis la dame, enquêteuse de l'organisme, repart, convaincue que mademoiselle Robillard a monté un bateau à l'agent rencontré. Ma mère est perplexe, mais elle sait qu'elle se doit de réagir le plus rapidement possible et rencontrer cette dame pour lui expliquer qu'elle était bel et bien présente dans la maison au moment de sa visite. Mais par quel moyen ? Ce n'est pas évident... En attendant, la triste vie routinière reprend.

Une brûlure qui tombe à pic

Et voici qu'il arrive un incident.

Un jour, mon frère m'agace. Je suis choquée et par dépit je tire sur le cordon du fer à repasser malgré les mises en garde de ma mère. Le fer dégringole sur le plancher et m'accroche le genou. Je me brûle, ça fait mal et je me mets à pleurer. J'en garderai d'ailleurs pour toujours une cicatrice en souvenir.

Ma mère se dit :

– C'est aujourd'hui ou jamais. J'ai mon chèque mensuel en main. La brûlure de ma fille m'offre une opportunité inattendue de sortir. Et de toute façon, qui n'essaie rien n'a rien !

Depuis l'intervention de ma tante Béatrice, ma mère vit dans l'espoir. Elle a le sentiment que son séjour auprès de Germaine et Roméo s'achève.

Première chose, elle parle à Germaine :

– Il faut que j'aille à la pharmacie, c'est urgent. – Comment ça ?

– Regardez Rosalie. Elle s'est fait une brûlure au genou.

La vieille a l'air de laisser faire. Après quoi, ma mère dit très fort :

– Venez, les enfants ! On s'en va à la pharmacie ! À ce moment-là, Germaine change d'idée :

– Tu peux laisser les enfants avec moi icitte !

Mais pour ma mère, il n'est absolument pas question de laisser ses enfants avec cette femme ivrogne.

Germaine lance un dernier avertissement :

– En tout cas, t'es mieux de faire ça vite !

Je veux amener un toutou avec moi, mais ma mère refuse :

– Pas le temps ! Tu t'es brûlée, il faut se rendre vite à la pharmacie. Mais on va revenir tout de suite !

C'est ainsi que nous quittons la maison, rien que notre linge sur le dos. Il faut faire croire à ma grand-mère que nous allons juste à la pharmacie et que nous reviendrons sans tarder.

De toute manière, ma mère est prête à tout abandonner pour nous sortir de cette vie misérable. Et elle ne laisse pas grand-chose derrière

elle. Au lieu d'avoir fait de nouvelles acquisitions, elle en a perdu beaucoup à cause de son homme, même sa dignité.

Après notre départ, ma grand-mère s'endort sans doute. Elle est pas mal mêlée. Mais ce qu'elle sait par contre, c'est que le chèque d'allocation est sur le point d'arriver. Le chèque, c'est pour elle synonyme de bière. Heureusement qu'elle ne sait pas que ma mère l'a déjà reçu.

Nous voici dans la rue. Le jour de notre fuite est ensoleillé ! Je porte une petite blouse. Elle est blanche, à manches courtes, avec une petite tache rouge-orangé sur le côté droit en haut près d'un bouton. C'est de la sauce à spaghetti. Comme je suis coquette, j'aimerais que ma mère me mette une autre blouse avant de sortir. Même si j'ai mal au genou, je veux être belle. Les fois où je sors sont tellement rares. Mais elle me fait comprendre :

– Non, ma fille, il faut partir tout de suite. Vite, dépêchez-vous tous les deux, on se rend à la pharmacie !

Et maintenant, tout va se dérouler trop vite pour moi : banque, pharmacie, cabine téléphonique. On fait tout au pas de course.

Ma mère appelle le Dr Janson. Aucun problème, au contraire ! Il s'amène sans tarder au lieu de rendez-vous, accompagné de sa femme Yolande. Ils nous font monter, direction de l'organisme. Là, c'est plus long et compliqué. La dame qui s'était présentée pour l'enquête accueille ma mère plutôt froidement. D'emblée, elle lui dit :

– Tout ce que vous avez raconté ici à mon collègue au sujet de votre mari est pure invention. Je n'y crois pas.

Ma mère de répondre :

– Ce que j'ai dit à votre collègue est tout à fait vrai. Il a tout noté. Je suis réellement en danger, ainsi que mes deux enfants. Et il s'est engagé à m'aider si je me sauvais de là. Voilà pourquoi je suis ici.

La dame reste catégorique :

– Je me suis rendue à votre supposé domicile. Pour rien. Il n'y a qu'un couple de personnes âgées à cette adresse. Et c'est ce qui est marqué dans mon rapport à votre sujet.

Ma mère essaie d'expliquer :

– Mais, madame, ça va faire bientôt trois ans que je demeure dans cette maison.

La dame reste convaincue du contraire :

– La femme âgée qui m’a répondu à la porte m’a affirmé qu’elle y vit avec son mari et que leur fils marié ne reste plus avec eux depuis longtemps. Il n’y a personne d’autre.

Ma mère insiste :

– Et si je vous disais que la conversation que vous avez eue avec ma belle-mère près de la porte, je l’ai bel et bien entendue.

– Ah, bon ! Comment se fait-il alors que je ne vous aie pas vue ? Vous étiez où ?

– Dès que ça a sonné à la porte, la vieille m’a obligée à m’enfermer avec les enfants dans la salle à manger, bouche cousue. C’est là d’ailleurs que nous sommes confinés jour et nuit.

– Vous êtes bien sûre de ce que vous avancez ?

– Écoutez, madame. Je n’ai pas pu dire un mot à ce moment-là. La vieille m’aurait dénoncée à son fils qui m’aurait battue le soir même. D’ailleurs, ils m’empêchent toujours de répondre à la porte.

Puis, ma mère, au bord des larmes, répète presque mot à mot la conversation entendue, et décrit la situation dans le détail : sa rencontre avec mon père, le changement radical dans le comportement de celui-ci, son alcoolisme, la naissance des enfants, l’enfermement chez les grands-parents, la vieille qui boit, la violence lors des visites de mon père et le rendez-vous avec un collègue qui lui conseille de se sauver. Ça déboule...

La dame est témoin de la nervosité et du trop-plein d’émotions de ma mère. Elle se rend compte également combien elle a peur de devoir retourner chez sa belle-mère. Elle finit par consulter le rapport de son collègue et en vient à admettre que ma mère dit la vérité. Alors, elle conclut :

– D’accord, vous avez réussi à me convaincre, madame. Je crois à présent ce que vous dites. Comme vous êtes réellement en danger, il n’est pas question que vous retourniez d’où vous venez. Nous allons faire le nécessaire.

Dieu merci ! Quel immense soulagement pour ma mère et pour nous... Mais tout n'est pas réglé. La dame lui fait comprendre d'abord qu'elle n'est pas la seule dans cette situation. D'autres femmes battues sont obligées d'aller travailler. Dans ce cas, l'organisme place les enfants.

Terrible dilemme pour ma mère ! Elle voudrait tant nous élever elle-même, mais elle n'en a pas les moyens. Ignorante de ses droits, elle est désarmée devant l'attitude plutôt froide du personnel de l'organisme gouvernemental.

– Écoutez, madame, vous avez voulu faire des enfants. Mais comme vous êtes incapable de vous en occuper, nous allons les placer, votre fils dans un orphelinat de garçons, et votre fille dans un orphelinat de filles. Cette solution vous permettra d'aller sur le marché du travail.

En entendant cette proposition, ma mère se révolte. Elle refuse catégoriquement que nous soyons séparés, mon frère et moi. Elle tient à nous voir grandir ensemble, en se disant : une fois séparés, ce sera pour toujours. D'ailleurs, elle a un rêve secret en tête, c'est de nous reprendre dès que les circonstances le lui permettront.

Ma mère pose donc la question :

– Est-ce qu'il n'y a vraiment pas moyen de les placer ensemble ? La réponse est claire :

– Pour le moment, nous allons les placer séparément dans un orphelinat, mais dès que nous trouverons une famille qui voudra les prendre, nous ferons le transfert. Et le jour où vous aurez les moyens, vous les reprendrez si c'est ça votre souhait.

Ma mère s'obstine :

– Non, je n'accepterai jamais de les séparer. Même pas provisoirement.

– Vous avez dit que vous avez trouvé un emploi. Vous devez aller travailler.

Ma mère commence à s'impatienter :

– En effet, j'ai trouvé un emploi comme femme de ménage chez un médecin. C'est d'ailleurs grâce à un membre de votre personnel. Vous n'avez qu'à lui téléphoner pour vérifier. Mais il faut trouver une maison pour mes enfants.

On risque une impasse. Dans le contexte toutefois, ma mère n'a pas le choix. Les fonctionnaires décident à sa place. Elle en ressent une immense peine et ne peut qu'espérer qu'ils nous trouveront une bonne famille, le plus vite possible.

Puis, au dernier moment, heureuse surprise ! Le personnel de l'organisme vient de trouver une famille prête à nous prendre en pension. Après quoi, les événements se précipitent. La femme du Dr Janson, Yolande, accepte de nous y conduire. C'est quelque part à la campagne, dans un village lanauois, appelé Sainte-Émilie-du-Lac.

Un rapport de police

Un agent du personnel conseille à ma mère de faire établir un rapport de police et de signer une plainte contre mon père au cas où il essaierait de nous retracer dans l'immédiat ou à l'avenir.

Ma mère y donne suite. Comme elle a été tellement souvent malmenée, elle décide de se défendre contre ce batteur de femmes. Elle a très peur de lui et veut à tout prix éviter qu'il nous retrouve un jour ou l'autre. Le connaissant trop, elle est convaincue qu'il essaiera à la première occasion de nous rejoindre et de se venger. Par contre, maintenant qu'elle en est débarrassée, ce qui est le principal, elle ne l'actionne pas en cour. D'abord, parce qu'elle ne veut plus jamais le revoir. Une autre raison pour ne pas l'accuser, c'est qu'elle veut éviter à mon frère et à moi un traumatisme suite à un affrontement avec notre père au tribunal. C'est déjà assez grave comme ça. Puis, si jeunes devant un juge, comprendrions-nous seulement de quoi il serait question ? Et qu'aurions-nous répondu aux questions ?

Quant au rapport de police, il stipule que mon père, Henri Leduc, n'a pas le droit d'approcher ma mère, Marie-Anne Robillard, ni mon frère Louis, ni moi, Rosalie, et ce à cinq milles à la ronde.

Il reste toutefois un point qui échappe à ma mère, et c'est le médecin et sa femme qui l'en informent et lui conseillent d'aller consulter un avocat. Pour quelle raison ?

Depuis notre naissance, Louis et moi portons le nom de famille Leduc de notre père. Ce serait donc son droit d'entreprendre des démarches pour nous reprendre, car nous portons son nom. Pour ma mère, il ne peut en être question évidemment. Elle suit donc les conseils de ses nouveaux employeurs et va consulter un avocat dans le but de changer notre nom de famille. À l'avenir, nous porterons celui de ma mère,

soit Robillard. À partir de ce changement de nom, mon père n'aura plus aucun droit sur nous. Du coup, ce sera plus facile de tourner la page définitivement.

Bien entendu, cette consultation n'est pas gratuite. Les honoraires de l'avocat s'élèvent à 25 \$.

Si maintenant mon père s'approche de nous par hasard ou à dessein, ou nous harcèle, la plainte auprès de la police reste en vigueur. Il pourrait être arrêté en tout temps, sans prescription, même dans un avenir lointain.

Ce jour-là, c'est une date charnière dans ma vie. Je comprends vaguement qu'on s'en va vivre à la campagne.

Ma mère m'explique la situation dans le détail. Mais moi, les seuls mots avec lesquels je jongle dans ma petite tête de fillette de 3 ans et demi, c'est que je pars à la campagne en présence de ma mère et de mon frère. Je vais y rencontrer d'autres enfants, et je pourrai jouer avec eux.

Il y a une page à tourner. Mais je ne comprends pas trop ce qui se passe autour de moi ni où l'on me conduit. Je suis plutôt pensive, perdue, je m'isole dans mes pensées, sans le goût de parler ni de répondre aux questions.

J'ai l'impression de me trouver sur une voie sans issue, que les gens autour de moi font ce qu'ils veulent avec moi, et m'emmènent où et quand ça leur plaît. Un peu comme une marionnette entre leurs mains...



Quant à mon père... Au cours de sa vie, il a fait tellement de séjours en prison que les gardiens le reconnaissaient tout de suite à son arrivée. Une seule sentence lui a valu déjà vingt ans d'incarcération.

Imaginez ! Si ma mère ne s'était pas sauvée avec nous, comment aurais-je grandi ? Que serais-je devenue ? Quelle sorte de vie m'aurait réservé mon père, ce bandit ?

Aujourd'hui, à l'âge de 70 ans, il est malade et se déplace en chaise roulante. La peur a cédé la place à l'indifférence.



.....

*On est au commencement du monde
Mais y a du sang dans les lilas
Déjà les hommes et les colombes
Ne s'embrassent plus comme autrefois...*

DAVID PORTELANCE, chanté par FRED PELLERIN, *Silence*

CHAPITRE 3

LE CAUCHEMAR DE LA NOUVELLE MAISON

La femme du Dr Janson, Yolande, vient nous chercher au bureau de l'organisme. Elle est au volant d'une belle décapotable rouge et blanche. La destination, une maison de pension à Ste-Émilie-du-Lac.

Ma mère nous explique en essayant de nous rassurer :

– La salle à manger chez votre grand-mère, c'est fini pour toujours. On a trouvé une famille pour vous accueillir. C'est à la campagne. Tous les deux ensemble, vous y serez bien.

J'écoute, et j'essaie de comprendre. Ça ressemble à une belle histoire : la campagne, une famille avec des enfants. Ils seront nos amis et nous pourrons jouer avec eux. Puis, nous ne serons jamais séparés.

Tellement petite encore, je ne comprends pas tout, mais au fond de moi je me demande :

– Pourquoi partir si vite une nouvelle fois ?

Je me sens perdue dans l'enchaînement des événements. Mais nous voici déjà embarqués. Ma mère et Yolande nous répètent pour ne pas nous effrayer :

– Écoutez, les enfants. Les gens qui vous attendent ont trois enfants, une fille de ton âge, Rosalie, et deux garçons plus vieux.

Le parcours me semble interminable, même si la promenade en décapotable est plaisante. Je regarde le paysage, les champs, le ciel, les maisons qui défilent. Je regarde aussi ma mère qui me semble inquiète, et mon frère qui est très excité de faire un beau tour en auto. Tout au long du trajet, il n'arrête pas de me casser les oreilles :

– R'garde ça... r'garde là !

Ma mère jase un peu, tantôt avec madame Yolande, tantôt avec nous. Elle nous apprend entre autres qu'elle va travailler en ville, chez le Dr Janson, le mari de Yolande. Cette ville, c'est Montréal.

À la longue, notre conductrice nous signale que nous nous approchons du lieu de notre destination. Et plus nous nous approchons, moins il y a de maisons. L'auto roule au milieu d'immenses champs. Notre nouvelle demeure s'avère un coin perdu. N'étant jamais sortie de la ville, je ne connais pas les grands espaces de la campagne québécoise.

À l'arrivée, je me sens nerveuse. La peur me ronge. Malgré mon jeune âge, je capte tout de suite les ondes négatives autour de cette nouvelle demeure. Des sensations étranges me passent sur le corps au point que j'en frissonne, même si je ne me doute pas encore vraiment du genre de vie qui m'attend.

Je regarde autour de moi sans un mot.

Madame Janson nous fait remarquer :

– Regardez bien, c'est dans cette maison où vous allez vivre à partir d'aujourd'hui.

C'est une grosse maison avec un grand terrain. Sur les murs extérieurs, je vois du papier brique brun avec des petits points noirs et jaunes. Deux côtés de la bâtisse sont dotés d'une galerie.

Madame Janson reprend :

– Vous voyez le garage près de la maison ? C'est aussi à eux. Monsieur fait de la mécanique. Il répare des autos et possède même une pompe à gaz.

Un garage, ça ne me dit rien, même si ma mère ajoute qu'il y a des lapins à côté.

C'est cette maison si impressionnante qui sera donc la mienne, de longues années durant. Maison... ou plutôt seconde prison.

À cet instant précis, je voudrais ne rien entendre. Ne rien voir. Juste ne pas être là. Je ne suis qu'une fille, petite encore, mais qui commence à ressentir un sérieux dégoût de la vie.

À trois ans, j'en ai la certitude, un enfant est déjà lucide. Il est loin d'être fou, il réfléchit bien plus que les adultes ne se l'imaginent. Même si certaines choses lui échappent encore, il observe et analyse à sa manière. Surtout une enfant comme moi, traumatisée depuis la naissance par la peur et l'insécurité. La conséquence est une intuition faible.

Ce premier choc se produit alors que nous sommes encore à l'intérieur de la voiture que madame Janson vient de stationner dans la cour. Elle nous prie de débarquer maintenant alors que moi, j'aurais tant aimé rester à l'intérieur dans l'espoir de me faire oublier. Mais c'est rêver en couleurs.

Je me résigne, j'obéis et je descends tout en regardant partout : maison, garage, terrain. Puis je vois la maîtresse de maison, son mari et leurs trois enfants sortir sur la galerie pour nous accueillir. Comme ce dernier mot est inadéquat !

Ils descendent de la galerie et nous font visiter les lieux, nous montrant d'abord les lapins dans leur cage près du garage. J'ai la chance d'en flatter un pour la première fois. Ce sera aussi la dernière, même si je vais demeurer ici pendant cinq longues années.

Mine de rien, j'examine le couple et les enfants. La femme a un air autoritaire, mauvais et impatient. Le monsieur reste en retrait sans dire un mot, pas plus que les enfants. Déjà, j'ai le sentiment que je ne serai pas heureuse en leur compagnie.

Maintenant, ils nous font rentrer dans la maison par la porte de la cuisine donnant sur le côté. C'est dans cette pièce que le conciliabule se déroule. Madame Gertrude Lapierre montre sans tarder ses couleurs. Elle a le front de nous laisser tous debout, en voulant dire :

– Vous pouvez disposer, et nous allons nous occuper de ces p'tits morveux.

Ah, cette cuisine ! Comment l'oublier un jour ? À part la petite chambre à coucher sous le toit en pente (est-ce bien une chambre ?), la cuisine est la pièce où nous allons tuer le temps à longueur de journées. C'est là aussi que nous recevrons nos raclées presque quotidiennes.

Nous voilà séparés

Mon frère pleure très, très fort. C'est qu'il comprend que nous ne reverrons pas ma mère avant longtemps. Moi, je ne saisis pas encore toute la portée des événements.

Ma mère s'entretient avec les gens de la maison. Je sais qu'elle a de la peine. Puis, tout le monde se met à parler en même temps, ce qui me fait l'effet d'un vrai tourbillon dans la maison et dans ma tête. J'ai

les yeux grand ouverts, mon regard se promène partout, et je vois du monde, beaucoup de monde. Ce sont presque des ombres.

Et je me pose la question :

– Qu'est-ce qui m'arrive au juste ?

Je me retrouve dans une ambiance irréelle, mais ma mère et madame Janson me ramènent sur terre en répétant à plusieurs reprises :

– Soyez gentils avec madame et monsieur Lapierre. Écoutez-les, car si vous ne vous conduisez pas comme il faut, on sera obligé de vous trouver une autre maison.

En entendant ces mots, je prends peur. Mais je reste sans réaction apparente. La seule chose que je continue à faire, c'est de promener mon regard sur tout ce monde debout dans la cuisine. Sans un mot. Sans bouger. Figée sur place...

Cette scène quasi fantomatique restera pourtant gravée dans ma mémoire comme si c'était arrivé hier.

Je finis par fixer ma mère.

C'est fou. Je ne comprends pas grand-chose à ce qui se passe. Je suis perdue. Mes oreilles bourdonnent et je n'entends plus rien. De certaines choses, j'ai une intuition sûre. D'autres m'échappent. Après tout, je n'ai que trois ans et quelques mois.

Je continue à fixer ma mère, avec des yeux grands comme des trente sous. Mon frère, lui, continue à pleurer, incapable de s'arrêter. Il se pend à la robe de ma mère. Ce geste dramatique me traumatise. N'est-il pas plus vieux que moi ?

Maintenant, mon regard se tourne vers la femme qui va nous garder. Elle semble pressée de voir ma mère partir. Son mari à ses côtés est muet. Sa fille et ses deux garçons nous épient comme si nous étions des singes en cage. Ils se regardent en catimini, chuchotent quelques mots en se moquant de nous.

Je ne pleure pas, ne verse même pas une larme. Je m'enferme dans une bulle et ne sens plus mon corps ni ma tête. Comme si je n'étais pas là, ou plutôt comme si je ne voulais pas être là. Tout se déroule comme dans un mauvais rêve.

Et ma mère pendant ce temps ? Comme elle ne peut pas nous garder, elle veut croire que nous serons entre bonnes mains. C'est ce qu'elle me confiera plus tard. Elle y croit du fait que c'est un organisme officiel qui nous a trouvé cette pension de famille.

Le principal à ses yeux, c'est que nous soyons placés ensemble, mon frère et moi. C'est une condition à laquelle elle tenait à tout prix. De plus, nous sommes à la campagne. Elle est convaincue que nous pourrons courir dans les champs, jouer dehors, et avoir du plaisir. Elle part donc la tête tranquille, malgré la peine de la séparation.

Plus tard, je me suis demandé pourquoi je n'ai pas pleuré. Je suis sans doute trop jeune pour me rendre compte où j'ai atterri. J'ose penser encore que ma mère va rester avec nous au lieu de nous quitter bientôt.

Comment je pourrais me rendre compte ? Nous nous sommes sauvés à toute vitesse de chez mes grands-parents avec seulement notre « linge » sur le dos. Ensuite, ce fut la course en direction des bureaux de l'organisme. Et me voici dans une maison isolée en pleine campagne auprès de personnes complètement étrangères.

Même si je me mets à pleurer, ma mère partira quand même. Pourquoi cette absence de réaction ? Je l'ignore... Peut-être parce que je l'entends dire à mon frère d'arrêter de pleurer et qu'elle reviendra bientôt.

Mon frère, plus âgé que moi, je ne le comprends pas. Il monte sur la table de la cuisine et se met à crier à tue-tête, incapable d'arrêter. Ma mère a beau essayer de le calmer, rien n'y fait. Finalement, la pauvre n'a pas le choix, elle doit nous quitter. Elle nous embrasse et se dirige vers l'auto dans la cour en compagnie de la dame du docteur.

Quelle journée éprouvante pour elle !

Quant à moi, à partir de ce jour, deux choses me permettront de ne pas flancher. La première, c'est le ferme espoir de revoir ma mère un jour. La deuxième, c'est la présence à mes côtés de mon grand frère, empêchant un sentiment d'abandon.

Malgré ces béquilles, je suis incapable d'exprimer mes sentiments. Je pense être plus marquée que mon frère, c'est ce que ma mère a remarqué. Elle me le dira un jour. Est-ce parce que j'ai un an de moins que lui ? Peut-être. Lui en tout cas, en pleurant et en criant, exprime sa peine et sa révolte.



Le sort de ma mère était peut-être encore pire que le nôtre. Où allait-elle chercher la force et le courage de supporter la séparation au cours de toutes ces années ? Si elle nous a laissés dans cette pension, loin d'elle, c'est qu'elle n'avait pas d'autre choix. Elle se retrouvait sans ressources, elle devait travailler. Sans ça, elle nous aurait gardés sans aucun doute avec empressement et bonheur.

La situation des filles-mères a bien changé aujourd'hui au Québec. Même les mots ne sont plus les mêmes. Heureusement. Il était plus que temps.



Mille après mille je suis triste
Mille après mille je m'ennuie...

WILLIE LAMOTHE, *Mille après mille*

CHAPITRE 4

L'ENFERMEMENT

Dès le départ, madame Lapierre, qui porte bien son nom, émet ses règlements à l'intention de ma mère. Les voici en gros :

- Madame Robillard a droit de visite, mais la fréquence maximum est fixée aux quinze jours.
- La durée d'une visite est limitée et calculée.
- Si madame veut prendre un repas, il lui en coûtera cinquante sous.
- Pour sortir ses enfants, elle doit obtenir l'autorisation de madame.

Les visites de ma mère sont donc strictement encadrées.

La chaise : supplice permanent

Quant à nous deux, Louis et moi, dès notre arrivée, nous sommes coupés du monde extérieur sans la moindre chance de communication. Et, bien pire, je n'ai même pas le droit de m'adresser à mon frère. Je ne peux que lui glisser un mot à l'oreille en cachette, mais les circonstances ne me le permettront que très rarement au cours des cinq années d'enfer qui s'amorcent.

Isolés de notre entourage, nous n'avons pas le droit non plus de bouger.

D'abord, nous restons en pyjama du matin au soir. Les jours où nous aurons le droit de nous habiller, on peut les compter sur les doigts de la main.

Nous sommes assis sur notre chaise en bois. À la longue, les barreaux nous rentrent dans la peau. Assis, oui, mais pas n'importe comment. Les jambes pendantes, collées ensemble, sans les branler. Même les pieds ne bougent pas. Le haut du corps reste droit à l'image d'un soldat qui monte la garde. Les mains sont jointes comme pour une prière. Nous avons l'air de statues inanimées.

S'y ajoute une autre terrible consigne de la gardienne :

- Attention ! La tête reste bien droite. Le regard est également dirigé droit devant. Vous n'avez pas d'affaire à voir qui que ce soit.

À la longue, cette immobilité devient un vrai supplice. Et c'est ainsi que nous passons les heures de la journée, mon frère et moi, saison après saison, année après année, comme si nous étions des étrangers l'un pour l'autre.

Même épuisés, nous devons nous tenir droits, sans manifester le moindre signe de fatigue.

Est-ce que cette nouvelle demeure, au lieu d'être un foyer d'accueil, ne ressemble pas étrangement à un camp de concentration ?

Si, installée sur ma chaise, il m'arrive involontairement de décoller un peu les jambes et que la bonne femme s'en aperçoit, elle me traite de tous les noms : « chienne », « bâtarde », « salope » ou même « vache » comme ma « tabarnaque » de mère. Ces injures, je les entends comme des litanies à répétition. Aussi, il n'y a pas grand-chose qui lui échappe. C'est une vraie espionne qui guette nos moindres gestes et jusqu'à nos regards.

Les fessées à répétition

Si, par malheur, nous jetons un coup d'œil sur un de ses enfants qui passe par la cuisine, ou sur son mari, ou sur elle-même, ou si nous bougeons seulement les yeux en direction d'une fenêtre, c'est aussitôt une sanction sous forme de fessée. Dans ce cas, elle cherche son mari, lui jette un regard entendu ou lui souffle un mot à l'oreille. Il comprend tout de suite, et moi aussi, je sais à quoi m'attendre.

Ce qu'elle lui signifie à voix basse, et parfois nous interceptons son ordre, c'est toujours la même consigne :

– Marcel, amène-moi le bâton. Je vais leur montrer qui est la boss icitte.

Un bâton, et parfois une strappe.

La strappe est en fait une ceinture de cuir qui sert à aiguiser le rasoir de monsieur. Quant au bâton, il se brisera plus d'une fois tant les coups sont violents. Et chaque fois que cela arrive, la bonne femme demande à son homme d'en trouver un autre, ce qui ne pose jamais problème.

En exécutant l'ordre de sa femme, il nous regarde parfois d'un air désolé, mais il obéit quand même.

Je me console un peu en pensant à son air désolé. Il lui reste un rien de compassion, mais il se sent obligé de faire ce qu'elle ordonne. Et je me dis :

– Un jour peut-être, qui sait, il va prendre notre parti, la convaincra de ne plus nous battre, ou il refusera sa collaboration.

Malheureusement, je rêve en couleurs, et je ne comprends toujours pas pourquoi cet homme à la charpente solide, bon travailleur, exécute à la lettre ce que sa femme lui demande, ou plutôt lui impose d'un air qui n'admet aucune contradiction. Il est soumis. N'a-t-il pas de colonne vertébrale ? C'est elle, Gertrude Lapierre, qui règne sur cette maison sans partage. Ce n'est plus de l'autorité. C'est de la dictature.

Je dois avouer toutefois qu'au début de mon séjour, j'osais un petit sourire moqueur. C'est sans doute pour cette raison que la maîtresse de maison s'est mise à me détester dès mon arrivée.

De plus, dans les premiers mois de mon enfermement dans cette prison, il m'est arrivé de résister et de me débattre. Mais dans ces cas-là, elle appelait son mari pour me tenir. Je me suis donc vite rendu compte qu'il vaut mieux me laisser faire. De cette manière, elle assouvit sa soif de cruauté physique et mentale. Après quoi, elle cesse de crier et retrouve un certain calme pour quelques heures.

Plus tard, il m'est arrivé une autre fois d'être incapable de me retenir. La bonne femme s'apprête à me frapper, sans raison apparente et moi, je me montre effrontée. Je la vois chuchoter quelques mots à son mari, et je sais ce qui m'attend. Soudain, les paroles sortent toutes seules de ma bouche :

– Je le sais ! Vous voulez qu'il aille chercher le bâton ou la strappe pour me fesser !

Comme de raison, j'y ai goûté plus fort que d'habitude, et mon frère après moi. Que Louis se fasse battre à cause de moi, ça me chagrine.

Ah ! ces fessées ! Chaque fois que j'en reçois une, mon frère subit le même sort que moi. Et chaque fois que c'est d'abord mon frère, mon tour suit inmanquablement. La bonne femme peut nous battre pour des riens. Est-elle enragée, peu importe la raison ? C'est sur nous qu'elle se défoule. Le résultat ? Tous les jours, je vis dans la peur, la soumission, la misère intérieure.

Ne doit-elle pas être complètement désaxée, cette créature monstrueuse, pour se défouler ainsi sur de jeunes enfants sans défense ? Ce n'est que plus tard que je comprendrai que cette femme aurait dû être enfermée.

Elle traite ses lapins mieux que nous. Et dire qu'elle a le culot de se faire appeler « ma tante » !

Séance de décrassage

J'ai honte de certaines choses. En voici un exemple.

Difficile à croire, mais durant mes cinq années de pension-prison, la bonne femme ne m'aura lavée que deux fois. Ces deux fois-là, comment les oublier ? Et pourquoi seulement deux fois ? Et pourquoi tels jours et pas d'autres ? Mystère.

Mais c'est avec une rancœur ineffaçable contre ma tortionnaire que je relate le déroulement de ce cérémonial. Cette réalité fait partie de mon histoire d'enfant. La dire me libère.

Ce n'est pas à l'intérieur de la maison que ça se passe, mais à l'extérieur sur la galerie arrière.

Elle commence par nous jeter à la figure :

– Vous êtes trop crasseux et trop cochons pour que j'vous lave dans mon bain à moi. Vous risquez de tout salir.

Je me sens comme à l'échafaud, sur le point d'être guillotiné.

Notre marâtre a installé sur cette galerie une cuve carrée de couleur grise.

Ah ! Cette cuve ! Je sais bien que dans certaines familles, on lave les enfants dans une cuve quand il n'y a pas de bain. On peut même s'en servir pour laver du linge. Mais la cuve de la pension Lapière ne sert pas seulement pour nous laver deux fois dehors, elle deviendra également un instrument de supplice en dedans de la maison, soir après soir. J'en parlerai par la suite.

Le bonhomme au service de sa femme apporte une chaudière d'eau froide pour remplir la cuve pendant que la chipie continue à nous insulter de salauds et de bâtards. Son vocabulaire en ce domaine est illimité.

Puis, elle ordonne de me déshabiller. La gêne doit se lire sur mon visage. Elle me laisse poireauter toute nue devant mon frère, en attendant que la cuve se remplisse. Je dois me tenir debout, sans bouger, les mains collées contre mes cuisses.

Quelle humiliation de m'exposer ainsi devant Louis, et pire encore, devant cette maudite tortionnaire !

C'est moi qui y passe la première. Avec un malin plaisir, elle me dit d'embarquer dans la cuve. Brr... l'eau est glacée.

Tout en me décrassant, elle ne cesse de crier à tue-tête. Elle commence à se répéter. Veut-elle vraiment que les voisins au loin l'entendent ? Mais c'est impossible, leurs maisons sont trop éloignées.

– Tabarnaque de crasseux, de galeux, de câlices de cochons ! Jamais j'vous laverai dans mon bain à moi, vous êtes ben trop sales !

Et moi, qui entends ces insultes, je ne suis même pas au courant qu'il y a un bain dans sa maison...

Au cours de cette opération, j'ai honte. Je me sens comme une brebis galeuse, à part de tout le monde. Et c'est justement ce sentiment qu'elle veut me rentrer dans la tête. Elle y réussit d'ailleurs parfaitement. Quel tyran !

En me lavant, en me décrassant plutôt, la brute me bouscule, m'égratigne et me fait mal. J'en perds l'équilibre et me blesse sur le bord de la cuve. De peine et de misère je me redresse, ou c'est peut-être elle qui me remet debout avec rudesse, toute contente de me voir souffrir.

Elle déteste nous laver et l'avoue sans détour :

– Mes maudits baveux et bâtards, faut que j'sois obligée d'vous laver, sans ça, vous resteriez sales !

Quelle brute au regard maniaque de sorcière, tellement contente de me plonger dans de l'eau froide et de me frotter avec une brosse et une vieille guenille. Pas avec une brosse douce, bien sûr que non. Il lui en faut une qui nous fasse bien mal. D'ailleurs, ne veut-elle pas toujours nous faire mal ? Elle y va fort, sachant très bien que la peau d'un enfant est sensible. Quand elle arrive aux fesses, elle passe la guenille entre les jambes si durement qu'elle m'écorche.

Et quand mes yeux rencontrent les siens, elle se fait encore plus cruelle et me lance :

– R'garde-moé pas avec des yeux méchants comme ça, ma p'tite crisse, m'a t'en faire toé !

Comment me comporter ? J'ai cette sorcière en pleine face. J'ai beau essayer de ne pas la regarder, c'est inévitable. De plus, elle me fait tellement mal que, forcément, j'en grimace.

Quand mon supplice se termine, je rentre dans la maison, mets mon pyjama et me rassois sur ma chaise. C'est au tour de Louis de se faire dégraisser dans la même eau que moi. Elle lui lance à la tête :

– R'garde-moé ben ! Après ta sœur, c'est toé qui vas y passer. Pis tu vas y goûter toé aussi !

À la voir aller, on dirait qu'elle cherche à nous détruire par tous les moyens, physiquement et mentalement.

Elle aurait sans doute aimé qu'on se plaigne ou qu'on pleure. Beau prétexte pour s'enrager davantage et nous administrer une fessée carabinée pour mettre fin à la scène.

Mais nous nous serrons les lèvres sans dire un mot. Nous connaissons trop la consigne : pas un mot, pas une plainte, pas une larme. Sinon...

Deux fois en cinq ans... Comment ne pas être sales, vraiment ? Nos genoux portent des gales, la peau est craquelée.

Un jour, je ressentirai de la rage en évoquant cette situation, car je serai extrêmement soucieuse de propreté.

Ma mère me révélera bien des choses plus tard qui jettent un éclairage sur mon histoire dont l'incident suivant.

À l'occasion d'une de ses visites, elle remarque que nous avons l'air malheureux. Elle s'adresse donc aux responsables de l'organisme qui nous a placés chez les Lapierre pour leur faire part de ses appréhensions dans l'espoir qu'ils nous trouvent une autre famille.

Quelle est leur réaction ? Un refus catégorique :

– Vos enfants sont très bien. Si vous n’êtes pas contente, d’accord, on va leur trouver une autre pension, mais ils seront séparés.

On connaît déjà le rejet de ma mère quant à l’idée de notre séparation. Elle se résigne donc, et doit nous laisser chez les Lapierre au fond d’un rang perdu.



Petite, j’ai encaissé tellement de coups, j’ai entendu tellement d’insultes qu’aujourd’hui, devenue adulte, je ne tolère plus les chicanes, je me détourne d’une personne méchante ou brusque. Les gens qui se battent m’effraient. Et les coléreux ou gueulards me perturbent et me font de la peine au point que j’en pleurerais.

Et, assez curieusement, quand on me donne un coup ou que je me cogne, ça prend un choc très fort pour me faire un bleu. On dirait que j’ai appris à endurer la douleur et que je suis immunisée à vie.

De plus, je suis sensible à l’excès, et souvent les personnes de mon entourage ne sont pas au courant de mon histoire. Il m’arrive à ce propos de ressentir de la honte, mais c’est l’enfant blessée en moi qui réagit parfois de manière démesurée.

Depuis longtemps, je fais des efforts pour m’améliorer à cet égard, car ce défaut dans ma cuirasse ne m’a pas aidée dans mon mariage ni dans mes relations.

Quand aujourd’hui je me trouve devant un problème, je me parle :

– Si j’ai été capable de passer à travers mon enfance, je passerai sûrement à travers cette nouvelle épreuve. J’arrive même à en rire parfois.

De plus, j’ai une foi très ancrée. Le Seigneur est avec moi.

Quand dans mes contacts il m’arrive de rencontrer des gens négatifs qui, malgré une enfance heureuse, se découragent suite à un problème mineur, je leur dis :

– Regardez tout ce que vous possédez et tout ce que vous avez accompli jusqu’à présent. Vous ne pouvez pas vous permettre de vous laisser aller. Est-ce que chaque jour n’apporte pas au moins une joie, si minime soit-elle ? Il faut la voir, et dire merci.

Cette femme est-elle possédée ?

Gertrude Lapierre, la maudite, est-elle possédée du diable ? Je serais portée à le croire.

Elle n'a pas de cœur, embarque mari et enfants dans son manège et réussit à les convaincre que nous sommes des moins que rien qui ont besoin d'être dressés comme des animaux.

Même quand nous sommes couchés le soir sous le toit, la bonne femme désigne un de ses garçons pour dormir dans notre cellule pour nous avoir à l'œil, nous épier et tout rapporter à sa mère. Les deux détestent cette corvée, mais ne peuvent y échapper à tour de rôle.

Ce qu'ils rapportent sur notre comportement de nuit et de jour est souvent faux. C'est pour nous faire battre. Ils inventent, c'est sûr. Car que peuvent faire de mal dans une maison deux enfants, des statues plaquées sur une chaise, silencieux et immobiles ?

Quand la bonne femme doit s'absenter pour une raison ou une autre, elle confie une surveillance stricte à ses enfants.

Je jongle dans ma tête... Est-ce que cette femme si cruelle aime ses propres enfants ? Comment le savoir ? Chaque jour, elle leur prépare un bon repas sous nos yeux. Elle ne les chicane pas, ne les bat pas non plus. Ce n'est que sur nous, mon frère et moi, qu'elle se défoule. À notre égard, on dirait le diable en personne.

Les allumettes

Aujourd'hui, Gertrude sort faire des courses. Dès son départ, ses trois enfants se concertent en cachette non loin de nous. Ils rigolent d'un air malin et complice. Je le devine, ils mijotent quelque chose.

Tiens ! Ils vont dénicher une boîte d'allumettes et en font brûler aussitôt quelques-unes sous nos yeux, en avançant et en reculant, tantôt devant mon frère, tantôt devant moi. Et ils prennent un plaisir fou à nous apeurer.

J'ai peur de me faire brûler. Ils ne se rendent pas compte du danger. Un des garçons échappe une allumette en feu sur le plancher juste devant moi. Il l'éteint du pied.

Les trois nous alertent déjà :

– Vous allez voir ! À son arrivée, notre mère va savoir que c'est vous qui avez joué avec le feu.

Et ils continuent de plus belle leur petit jeu dangereux, savourant à l'avance ce qui va nous tomber dessus. Au contact quotidien de leur mère, ils sont devenus méchants comme elle. Elle leur dit d'ailleurs de bien observer la scène quand elle s'acharne sur nous.

Gertrude est de retour. Dès qu'elle met les pieds dans la cuisine, elle sent l'odeur des allumettes brûlées et enquête :

– Qui a joué avec le feu icitte ?

D'une seule voix, les trois répondent :

– Ces deux-là évidemment ! Ils se sont levés de leurs chaises pour aller attraper des allumettes dans le haut de l'armoire. Ils les ont allumées, et se sont bien amusés en riant très fort.

Du coup, la bonne femme sort sur la galerie pour appeler son bonhomme. Elle crie fort, car il est occupé au garage.

Sans tarder, Lapierre arrive. Sa femme lui parle dans l'oreille et il s'en retourne sur-le-champ chercher le bâton. Ou est-ce la strappe ? Peu importe. Je sais que je vais y goûter.

C'est l'enfer. Une raclée de plus. La chipie frappe fort. Elle aime nous frapper. Et pendant que pleuvent les coups, elle crie, ricane et nous traite de tous les noms.

C'est ainsi que les jours se suivent et se ressemblent au point que j'en perds la notion du temps.

Puis, un beau jour, je m'aperçois que les coups reçus à répétition ne me font presque plus mal. Parfois même pas du tout. On dirait que quand elle s'acharne sur moi, quelqu'un de mystérieux m'enveloppe dans une coquille résistante impossible à briser. Ou que je suis habillée d'une armure capable de parer les coups.

Sensation bizarre, mais bien réelle : la méchante bonne femme m'administre une fessée, et moi, je me sens ailleurs. Ou encore, elle frappe sur un corps qui est celui d'un autre.

Je peux même ressentir un certain calme intérieur sous la violence des coups encaissés. Ce calme se mue parfois en joie que je n'arrive pas à expliquer.

Pourtant, je sais que je ne suis pas folle. Est-ce que d'autres enfants auraient vécu la même expérience ? J'aimerais bien le savoir, mais c'est impossible. Je suis isolée.



Il se peut que vous ayez ressenti comme moi une drôle de sensation à l'approche de la mort. On entend alors des voix très basses tandis que le sentiment du corps a disparu. C'est le calme et la paix totale, malgré des cris dans l'entourage. Il s'agit d'une sensation similaire qui m'habitait souvent au cours de mes cinq années de pension.

À trois reprises, je me suis retrouvée au seuil de la mort. Et chaque fois, cette paix m'a envahie.

D'abord à 9 ans, suite à une grippe asiatique. Ensuite à 10 ans, lors d'une quasi-noyade. Finalement à 16 ans, à cause d'une hémorragie dentaire.

Ces expériences peuvent sans doute expliquer un peu les sensations étranges vécues au cours de mes années de pension. Malgré cette étrangeté, je n'étais pas folle.

Sans être plus catholique que le pape, je crois sincèrement que chacun d'entre nous peut compter sur Quelqu'un qui le protège en cas de besoin.

La faim qui nous tenaille

Un des supplices les plus terribles, c'est que nous crevons presque de faim. Je dis bien presque, car la bonne femme nous donne un bol de gruau chaud ou un bol de soupe par jour. Et il nous arrive à l'occasion de manger les restes brûlés d'un repas de la famille Lapierre.

Personnellement, j'aime mieux le gruau, car le bol de soupe contient comme des grains de sable dans le fond, et les nouilles, il faut les chercher. Le gruau, plus consistant, laisse l'impression d'avoir moins faim après l'avoir avalé. Il reste que c'est à peine suffisant pour survivre.

Dans la tête de Gertrude, tout est calculé. Elle nous fournit ces deux bols, gruau ou soupe, parce qu'ils contiennent du liquide. Par conséquent, pas besoin de nous donner à boire, ce qui fait son affaire. Du lait, je ne me souviens pas d'en avoir bu un seul verre en cinq ans.

En petit bonhomme sur la galerie

C'est rare, mais il arrive à cette dame d'être de bonne humeur. Dans ce cas-là, elle nous envoie dehors sur la galerie. Mais sa bonne humeur ne va pas jusqu'à nous faire plaisir, au contraire. C'est l'occasion d'inventer de nouveaux traitements atroces pour nous casser. Trouver une nouvelle torture, c'est son plus grand plaisir !

Elle nous ordonne donc d'aller dehors et de nous installer sur la galerie sur le côté de la maison, non loin de la porte d'entrée de la cuisine. Elle prétend :

– Y faut que vous preniez l'air, c'est bon pour la santé !

Et il est vrai que nous respirons l'air de dehors, mais dans quelles conditions ? Accroupis en petit bonhomme l'un à côté de l'autre, sans bouger, obligés de fixer le sol sans arrêt et sans le droit de tourner la tête. Et bientôt, les jambes engourdies.

Quand donc la bonne femme nous dit d'aller dehors sur la galerie, nous comprenons tout de suite ce qui nous attend et comment nous installer.

La journée est interminable. Sur le point de perdre l'équilibre, j'ai très mal. Mes jambes sont de plus en plus engourdies. Je voudrais appuyer mon dos contre le mur de la maison, mais c'est défendu.

Mon frère, comme moi, trouve cette position exténuante. Lui, comme tous les petits garçons, aimerait tant voir passer les autos. Mais il n'a pas le droit de bouger la tête. Toutefois, quand il arrive qu'il y en ait une qui passe, c'est plus fort que lui. Il s'étire alors la tête en cachette pour bien la voir. J'ai peur pour lui, et je surveille pour vérifier si la bonne femme ne le voit pas par la fenêtre de la cuisine.

Je ne veux pas qu'il se fasse surprendre, car la conséquence serait inévitablement une fessée. Et j'aurai aussi la mienne ! Malgré cette menace, à la vue de Louis qui regarde émerveillé une belle voiture passer dans le rang, je partage son plaisir. Pour une fois, il ressent un brin de bonheur.

À la fin de la journée qui tarde à passer, la bonne femme nous crie :

– Entrez, vous deux, pis grouillez-vous !

Il faut se grouiller tout le temps, ou au contraire ne pas bouger du tout. Nous rentrons, et ils sont tous assis autour de la table en train de souper. Épuisés, nous peinons à nous lever. Alors, elle nous bouscule en criant :

– Venez icitte ! Déshabillez-vous et mettez votre culotte !

Même après ces heures de supplice, comme les autres soirs, nous devons nous mettre tous nus devant les membres de la famille avant d'enfiler notre bermuda bleu aux pois blancs, tandis que les enfants ne manquent pas de nous faire saliver :

– Hum, que c'est bon... mais vous n'en aurez pas !

Comment ne pas détester celle qui mène ici, cette écœurante sorcière, cette chose inhumaine, cette marâtre, cette vieille folle. Je pense vraiment que cet être sans scrupules a une pierre à la place du cœur.

Il n'y a pas assez de mots durs pour décrire ce que je ressens dans mes tripes, suite à tout ce qu'elle nous fait endurer.



Aujourd'hui, à l'âge adulte, je n'en reviens toujours pas d'avoir traversé vivante ces années-là. Et je ne trouve pas encore les mots assez justes pour décrire les tortures de la bonne femme Lapierre ni pour exprimer à quel point je la déteste. Des jurons tombent spontanément sur la feuille blanche. Je m'en excuse, car je n'ai pas l'habitude de blasphémer. Mais la tortionnaire, elle, sacrerait tout le temps après nous. Méchamment. Avec vulgarité.



.....

*Cruauté – Le goût ou la volonté de faire souffrir.
Proche en cela du sadisme, en plus coupable.
Le sadisme est une perversion.
La cruauté, un vice.
C'est à mes yeux l'un des péchés capitaux, et le pire de tous.*

ANDRÉ COMPTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*

CHAPITRE 5

LE SUPPLICE DE L'EAU GLACÉE

Un après-midi parmi d'autres, madame Lapierre décide du menu de son souper : pommes de terre et saucisses comme plat principal.

Pour Louis et moi, la journée est routinière. Nous sommes assis sur nos chaises respectives des deux côtés du poêle, sans nous voir.

Ça sent bon ! Mais nous devons nous contenter de l'odeur. Ça aussi fait partie de notre routine.

Les cuves

Comme tous les soirs, deux cuves nous attendent dans le coin droit de la cuisine, sur le comptoir. Aujourd'hui, plus tôt que d'habitude, la bonne femme nous donne l'ordre de nous déshabiller, de mettre un short bleu royal qui nous donne un air ridicule. Occasion pour la famille de nous ridiculiser.

C'est toujours le même scénario : nous nous déshabillons pour mettre le bermuda, puis j'embarque dans ma cuve et mon frère dans la sienne. Seuls les jours de la visite de ma mère, les cuves disparaissent et réapparaissent comme par enchantement après son départ. Faut surtout pas qu'elle se doute de quelque chose !

La famille est rassemblée autour de la table, tandis que nous nous tenons debout dans la cuve, le dos tourné, les jambes droites, les pieds dans l'eau glacée, la tête penchée vers le bas. Pas question de relever la tête ni de débarquer tant que la boss ne signale pas que l'exercice prend fin.

Elle nous remet une vieille débarbouillette, sans savon, et nous sommes tenus de passer la soirée en nous frottant l'arrière des genoux, les « jarrets ». Quand un de nous deux a le malheur d'arrêter ou simplement de ralentir le mouvement, elle le relance aussitôt :

– Gauche, droite, gauche, droite, envoie, frotte !

Quand son ordre ne fait pas assez d'effet à son goût, une bonne fessée peut l'accompagner. Et ce scénario se prolonge jusqu'à ce que la boss nous dise de débarquer pour aller nous coucher.

Les fesses dans l'eau glacée

Le jour des patates et des saucisses, la maîtresse brise la routine et annonce du neuf, tout en nous traitant de maudits salauds, pour changer :

– J'ai trouvé un nouveau traitement spécial qui va vous faire du bien !

Qu'est-ce qu'elle va nous servir encore ?

La chipie sort deux bassins de granit blanc, aux rebords minces, avec une rainure de couleur. C'est la première fois que je les vois. Les gens s'en servent souvent pour se laver les mains ou le visage. Ils sont ronds en dessous et peu profonds, et basculent facilement. Elle les place côte à côte à une distance d'environ dix pouces près du bord du comptoir.

Elle nous oblige à regarder ses préparatifs, sans arrêter le frottage de nos jarrets. C'est la seule fois où nous avons le droit de la regarder. Je me dis :

– Qu'est-ce que j'ai pu faire de travers encore aujourd'hui pour mériter une nouvelle punition ? Je n'ai pas fait pipi dans ma culotte, et elle, la chipie, je ne l'ai pas regardée.

J'ai peur. Elle a dû penser à quelque chose d'épouvantable. Il n'y a rien à son épreuve. À la regarder, ma position est fatigante : la tête à la fois penchée vers le bas et tournée à gauche, sans arrêter de frotter mes jarrets.

Elle s'affaire à deux choses en même temps : la préparation de son souper, et l'installation des bassins.

Elle appelle son mari et l'envoie chercher des glaçons pour les mettre dans les bassins. Elle-même y ajoute de l'eau froide. La glace commence à fondre. L'eau devient de plus en plus froide. Elle prend bien soin de nous expliquer toute la manœuvre dans l'intention de nous faire peur :

– Regardez bien, mes p'tits crisses. Les bassins sont placés juste au bord du comptoir. Et le comptoir est haut. Vous aurez les fesses dans les bassins. Si vous bougez le moindre centimètre, vous risquez de tomber en bas.

C'est le soir. Je suis fatiguée et je sens déjà l'eau froide. Non, je ne veux pas. Mais si je me débats, j'y passerai pareil. Faut que je me résigne comme toujours.

Exceptionnellement, elle nous permet de garder le haut de notre pyjama.

La tortionnaire nous installe, l'un après l'autre : les fesses dans l'eau glacée du bassin, les mains sur le comptoir sans bouger. Elle procède lentement pour mieux savourer ce moment de torture. Une vraie maniaque. Pendant l'opération, elle épie l'expression de notre visage pour jouir du mal qu'elle nous inflige, mais j'essaie de ne pas faire la moindre grimace. Ce n'est pas un cadeau à lui faire.

Mais pour elle, ce n'est pas encore assez. Elle sacre après nous et nous donne des claques dans l'espoir de nous voir tomber.

Évidemment, nous n'avons toujours pas le droit de bouger. Elle prépare son souper tout en nous ayant à l'œil sans la moindre distraction. Et elle n'est pas la seule. À côté de la metteuse en scène, toute la famille assiste attentivement au spectacle, surveille et est prête à applaudir une chute. Quelle famille de sadiques !

L'eau est glacée, je sens le froid me pénétrer. Au bout d'un moment, le bas du corps est engourdi. Et quand je bouge légèrement les fesses en catimini, l'eau autour de moi bouge également. Je sens alors le froid monter vers les hanches, le ventre et le bas du dos.

Au début, le haut de mon pyjama a trempé un peu dans l'eau. En bougeant le moins possible, il se mouille et s'imbibe de plus en plus d'eau glacée. Je gèle. Difficile de ne pas grimacer.

Pourtant, après un bout de temps, la tortionnaire juge que l'eau est devenue trop chaude. Alors, elle nous débarque rudement, ajoute des glaçons et de l'eau froide, et nous replonge dans le bassin.

Il lui arrive même à l'improviste de me sortir du bassin. Pour quelle raison ? Aurais-je bougé le moins possible ou à peine changé de position ? Elle me frappe, ajoute de l'eau froide et me rejette dans le bassin. Une fessée sur la peau moite, ça pince. Et l'eau glacée finit par donner la sensation d'une brûlure.

Il m'arrive de tomber en bas du comptoir. Ça ne peut être que de ma faute. En effet, j'ai très mal, car les rebords du bassin m'arrivent en arrière des genoux et me pincant. Au moment où elle m'a installée,

je n'ai pas eu la chance de trouver une position le moins confortablement. Je bouge à peine et malgré cette précaution, je dégingole. Aïe !

D'autres fois, ma chute est de la faute de ma tortionnaire. Dès que ses enfants lui font signe que j'ai bougé tant soit peu, elle me fesse au point que j'en perds l'équilibre.

À chaque séance, j'ai tellement hâte que cette torture prenne fin ! Et je me mets à songer. Toutes sortes d'idées tournent dans ma tête :

– Un jour, quelqu'un va apprendre ce qu'elle me fait subir. Et cette personne se fera messagère et parlera à ma mère. Ah ! que j'aimerais ça !

Gertrude Lapierre est payée pour nous garder, pour nous donner un toit et un foyer. Mais au lieu de remplir ses obligations, la seule chose qui compte pour elle est la pension mensuelle du gouvernement et les allocations familiales.

Grâce aux chèques encaissés, elle aurait fait rénover sa salle de bain. Je n'en ai rien su.

En fait, aux yeux de madame Lapierre, je suis toujours restée une étrangère et une intruse dans sa maison. Les seuls appartements d'ailleurs que j'en connaisse se limitent à la cuisine, l'escalier qui mène à notre chambre sous le toit, et la galerie dehors.

Et voilà toute la famille réunie autour de la table. La cuisinière pousse les autres à dire à haute voix que le souper est délicieux. Juste pour nous donner envie et intensifier notre mal-être.

À la fin du souper, ils se lèvent et débarrassent la table.

C'est le moment où la tortionnaire met fin à la torture des bassins. Elle lance donc l'ordre :

– Vous deux-là, c'est fini ! Tordez vos guenilles, mettez-les sur le bord du bassin, pis débarquez !

Les saucisses brûlées

Que fait-elle maintenant ? Elle ramasse quelques restants de saucisses dans les assiettes, sans les pommes de terre. Elle explique :

– Habituellement, on donne les restes aux chiens. Ben ce soir, les chiens, c'est vous. Mais attendez, tels quels, les bouts de saucisse sont encore trop bons.

Puis elle ajoute un commentaire à l'adresse des assistants :

– C'est des chiens, et y vont manger comme des chiens, su l'plancher.

Imaginez ! Elle met les bouts de saucisse dans une poêle pour les calciner. Est-ce possible d'être cruelle à ce point pour une femme qui a mis au monde elle-même des enfants ?

Ensuite, elle dépose les soucoupes sur le plancher. C'est alors que son mari, qui reste toujours bouche bée, se décide d'intervenir en notre faveur, pour une fois, une seule fois :

– Gertrude, tu ne trouves pas que t'exagères un peu ?

Elle se résigne à contrecœur à mettre les soucoupes sur un coin de la table en disant :

– Assoyez-vous, pis mangez avec les mains, mes maudits chiens sales. C'est juste ça que vous méritez, des saucisses brûlées.

À ses yeux, nous méritons ce qu'elle nous fait subir.

Pendant que nous mangeons, elle en rajoute :

– Mangez, mes chiens, parce que c'est la seule fois que vous mangez quelque chose d'aussi bon.

Je me fous bien qu'elle me donne des restes de saucisses, même noires comme du charbon. Au moins, je mange un peu ce soir. J'ai tellement faim que j'absorberais n'importe quoi. Mais n'empêche, c'est dur à avaler. Je ne suis habituée qu'à la soupe et au gruaau.

La chipie me regarde en se moquant :

– R'gardez ça, a s'permet de faire sa p'tite gueule fine, c'tte crisse-là. T'es ben mieux de tout manger, ma tabarnaque.

J'avale par toutes petites bouchées, incapable de manger vite, tandis que mon frère réussit à tout terminer. Alors, elle se tanne de me voir manger si lentement, et coupe court à ce souper d'exception :

– Tu veux pas manger, ben tant pis pour toé.

Elle m'enlève prestement la soucoupe. Adieu les bouts de saucisses brûlées ! C'est déjà le temps de monter nous coucher, tandis que je rumine tant de pensées...

Personne ne m'aime ici. Je ne perçois que de la haine et du mépris à mon égard. Je voudrais tellement pouvoir parler à mon frère de temps en temps, ça me consolerait. Mais je ne peux pas. C'est sans doute le supplice le plus troublant ici... C'est quoi être une enfant ?



Devenue adulte, comment ne pas repenser souvent à ces années d'enfer ? À cette époque, et encore aujourd'hui, j'aurais aimé savoir ce que mon frère Louis pouvait penser pendant toutes ces années, ce qu'il a ressenti et si ça lui a fait aussi mal qu'à moi. Mais Louis est un taciturne. Il préfère garder les choses pour lui encore aujourd'hui.

Ma mère m'a dit un jour :

– Cette femme-là ne mérite pas de vivre après avoir infligé tant d'atrocités à des enfants. Ça dépasse toutes les limites. Jamais je ne pourrai oublier et encore moins pardonner à cette folle.

Je sais par ailleurs que mon histoire est à peine crédible aux yeux de gens que la vie a choyés. Leur enfance a baigné dans un climat d'affection. Ils avaient le droit de regarder autour d'eux, de parler, de rire, de pleurer, de danser et de chanter. Ils étaient heureux sans le savoir. Pour eux, c'était ça, la vie, simplement.

Comment peuvent-ils imaginer des adultes qui se comportent comme des bourreaux envers des enfants fragiles ? Comment croire qu'une maison puisse être pire qu'une prison ?

Moi, je sais que ça existe. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour effacer le souvenir de ces années noires ? Ah ! pourquoi ne pas avoir connu une tendre enfance auprès de parents aimants ? Pourquoi ne jamais avoir été bercée, caressée, bordée ? Pourquoi ne pas avoir mangé à ma faim cinq longues années durant ?

Je regarde parfois des enfants jouer autour de moi. Je vois dans leurs yeux un reflet du bonheur. Tant de regrets m'assaillent alors. Mais je dois avancer dans la vie sans me laisser paralyser par le passé. En y pensant, en me défoulant par écrit, un processus de libération se poursuit.

Et quand j'apprends que des enfants sont maltraités, ça me répugne et me révolte.

Ce que nous avons vécu, mon frère et moi, je ne le souhaite à personne, même pas à des animaux.



.....
*T'as brassé la terre jusqu'à salir le ciel
À démolir mon soleil
Me briser les ailes
Et mon cœur
D'alouette...*

FRED PELLERIN, *Silence*

CHAPITRE 6

COMMENT S'HABITUER À UN JEÛNE PERMANENT ?

Il y a des jours où ça sent bon dans la cuisine. Mais nous n'avons pas le droit de manifester notre intérêt. Je laisse donc croire que je ne sens rien malgré un odorat raffiné. Je me contente de petites respirations qui flattent les narines pour que la maîtresse de maison ne s'aperçoive de rien. N'empêche, l'odeur aiguise l'appétit.

À certaines occasions, l'odeur est même un pur délice ! Quand la bonne femme par exemple prépare une recette de gâteau, l'arôme du mélange qu'elle bat m'atteint, même si dans cette grande cuisine je suis assise loin d'elle. Je la vois à l'œuvre, là, directement dans mon champ de vision.

Le supplice du regard

Comment regarder ailleurs ? Habituellement, je fixe la fenêtre de la porte d'entrée, mais aujourd'hui la cuisinière m'en cache la vue, et je n'ai pas le droit de la regarder. J'ai hâte qu'elle termine sa recette de gâteau pour avoir la paix.

Rien que garder les yeux ouverts est un problème. Tous les jours, je suis condamnée à avoir quelqu'un devant moi, sans avoir le droit de le regarder. La consigne est stricte : fixer un mur ou un objet, toujours. C'est le supplice du regard.

À certains moments, je trouve une solution de rechange : quand je détourne un peu les yeux vers la droite, je peux regarder dehors par la fenêtre. La vue du ciel m'inspire des rêveries. Je me projette dans l'avenir en disant : le jour où je serai une grande personne, je n'agirai jamais comme cette maudite sorcière. Jamais je ne battrai mes enfants.

J'ai trouvé encore une autre astuce : je suis capable de fixer mes idées ailleurs. Dans ce cas-là, les yeux ne bougent pas. Et quand ça fonctionne, je m'épargne une fessée.

Ce que je voudrais surtout, c'est me fermer les yeux, ne fût-ce que quelques instants. Ça me reposerait au lieu de toujours être sur le qui-vive. Mais ce répit irait directement à l'encontre des ordres de ma geôlière.

Un vœu jamais exaucé

Revenons au mélange de gâteau. J'aimerais tant le goûter ou seulement le regarder de près! La faim me tenaille du matin au soir. Comment m'habituer à un jeûne permanent ? Comment me contenter des odeurs de nourriture qui viennent agacer mes narines ?

Il y a des jours où je sais ce que la maîtresse de maison, bonne cuisinière, prépare pour les siens. Je l'observe secrètement de loin. Elle nous dit et montre même ce qu'elle est en train de cuisiner, juste pour nous écœurer, car elle ne nous en donne jamais. Je voudrais tant qu'elle m'en offre juste une bouchée pour pouvoir y goûter. Mais ce vœu n'est jamais exaucé. Il finit par faire place à de la résignation, encore et toujours. Et pourtant, je connais parfaitement le menu des repas. Je sais quand il y a des pommes de terre, des légumes, de la viande, des fruits et du gâteau.



Après ces années de jeûne, voire de famine, au cours de mon enfance, pas étonnant qu'aujourd'hui encore j'adore un bon repas. Je prends le temps de le déguster... sans devenir obèse, heureusement.

Comme on m'a constamment épiée jusqu'au contrôle de mon regard, j'ai été sur mes gardes durant des années, et il m'en est resté une nervosité excessive qui peut déplaire à certaines personnes. Il a fallu que j'apprenne à vivre avec ce défaut en essayant de m'en débarrasser. Mais c'est un effort de longue durée.

Mon frère et compagnon de pension est aussi très nerveux, ainsi que ma mère.

Malgré tout, j'ai réussi à rebondir. Je suis sortie vivante de mes années de réclusion sous la férule de ma geôlière.

Mon moral est plutôt bon. Chaque jour qui se lève, même un jour morose, m'apporte au moins une joie. Pourquoi ne pas pleinement apprécier cet instant, quoique furtif ?

Je peux dire aujourd'hui qu'à tout moment, j'apprécie la vie. Qu'il fasse soleil, qu'il pleuve ou qu'il neige, ce n'est pas la température qui changera mon humeur.

Ah ! L'arôme des fraises des champs

J'aimerais mieux ne pas avoir de narines tant que je souffrirai d'incessantes privations. En voici une autre illustration.

L'été, Gertrude nous amène cueillir des fraises des champs près d'une ligne de chemin de fer. Elle nous amène avec elle contre son gré et nous le fait savoir sans retenue.

Comme je suis toujours très fatiguée, il m'arrive de trébucher sur les rails. J'échappe alors mon pot de fraises qui se vide complètement sur le sol. Aussitôt, je reçois l'ordre de les ramasser une à une pour les remettre dans le pot sans les écraser et sans les goûter surtout. Loin de là ! Je ne peux même pas me lécher les doigts.

Quand je me relève, elle me donne une poussée pour me faire retomber en m'insultant :

– Maudite paresseuse, ramasse-les toutes, sinon tu le paieras à soir !

Comme je suis moins habile que les autres pour ramasser les fraises, je me fais traiter de niaiseuse, de câlce de folle comme ma mère, de pas d'allure !

Et pour comble de méchanceté, elle dit à ses enfants qu'elle a hâte de rentrer pour faire de la crème fouettée aux fraises, en y ajoutant avec insistance que moi, je n'en aurai pas parce que je n'en ramasse pas assez.

Durant toute la durée de la cueillette, je ne sens plus mes jambes et j'ai chaud. Mais la bonne femme se fout royalement de ma faiblesse, de ma faim et de ma soif. Pour elle, je ne suis qu'un fardeau qu'elle est obligée de traîner.

C'est vrai que je tombe tout le temps. Comment ne pas être fragile quand on ne mange pas et ne boit pas ?

J'ai tellement peur de sa surveillance que je vois mal où je marche. Elle ne fait que m'engueuler, car c'est moi qui ramasse le moins de fraises. J'ai hâte de retourner à la maison pour me laisser tomber sur ma chaise.

Je suis quand même contente pour mon frère et presque jalouse de lui. Pendant que je suis tout le temps surveillée, il réussit à manger quelques fraises en cachette. Je le trouve chanceux. Moi, je n'ai même pas le

droit de porter le pot à mon nez pour le sentir. Je capte néanmoins la bonne odeur des petits fruits, car je tiens le pot à hauteur de ma taille, assez proche du nez.

Une fois de retour à la maison, la bonne femme nous renvoie d'un mot dans notre coin de la cuisine, chacun sur sa chaise, de part et d'autre du poêle. Mais pas question de sommeiller. C'est interdit en tout temps. Sans bouger le moindre centimètre, épuisés, écrasés, nous attendons le moment d'aller nous frotter les jarrets dans notre cuve selon le rite routinier.

Comment est-ce possible d'endurer cette vie d'immense misère ?

Et pendant ce temps, parents et enfants de la famille Lapierre se préparent à un abondant souper. La mère arrange les petits fruits délicieux, et en met dans la crème à fouetter, en ajoutant un commentaire blessant à notre égard :

– Comme ça va être bon ! Mais pour vous deux, il n'en restera pas !

Elle bat sa crème et l'odeur m'en parvient. J'observe la bonne femme. Je sais qu'elle fait bien la cuisine. Quand elle penche un peu le plat, j'en vois la couleur rose. Trop préoccupée par sa besogne, elle ne s'aperçoit pas que je la regarde aller.

Un jour même, elle a penché le plat à dessein pour me narguer. La cruelle !

J'ai terriblement hâte de sortir d'ici pour goûter à mon aise à de la crème fouettée rose aux fraises des champs sucrées !

Et ce jour viendra. Quand ? Je l'ignore. Mais j'en suis sûre. Quelque chose ou quelqu'un me souffle en dedans de moi :

– Patiente, Rosalie, tu vas en sortir.

En attendant, je me demande souvent ce qu'une fillette comme moi a pu faire au Bon Dieu pour avoir mérité de vivre une enfance si affreuse et d'être victime de traitements si crapuleux.

Mais j'espère en me disant :

– Quelqu'un va peut-être voir ce qui se passe ici. Et cette personne remarquera les bleus sur notre corps et notre dégoûtante saleté...

Un jour d'ailleurs, je vais me permettre moi-même de divulguer ces atrocités. Je ne pourrai pas garder le silence éternellement.

Une seule consolation me reste en attendant. C'est la présence de mon grand frère à mes côtés. Il a un an de plus que moi. Grâce à Louis, je ne suis pas tout à fait seule. De plus, ma mère vient nous visiter de temps à autre.

Les visites de ma mère

Ignorante de ses droits, ma mère ne connaît pas bien l'organisme gouvernemental qui nous a placés ici. Elle aurait peut-être pu nous garder.

Les traitements que nous subissons dans cette maison, personne ne s'en doute. Ni ma mère ni le personnel de l'organisme de placement. Celui-ci fait confiance les yeux fermés. Aucun fonctionnaire ne vient vérifier sur place.

Selon le règlement initial de madame Lapierre, ma mère a le droit de venir nous rendre visite aux quinze jours. Mais madame a changé cette disposition bien vite. À l'avenir, ce sera une fois par mois, et elle fait comprendre qu'aux deux ou trois mois ce serait préférable. La raison en est simple : ma mère ne doit rien savoir de ce qui se passe ici.

Et moi, je passe des journées entières sur ma chaise à m'imaginer que ma mère s'en vient nous voir, ce qui me permet de rêver un peu, au lieu de penser à la prochaine fessée. Quand la bonne femme me surprend à regarder dehors, elle devine à quoi je pense et me lance :

– Elle ne viendra pas ta vache de mère, ça ne donne rien de l'attendre. T'es juste une vache comme elle !

Heureusement, quand je contemple le ciel bleu au risque d'en manger une, ne fût-ce que quelques secondes, cette vue me procure un sentiment de joie.

Quant à ma mère, elle réside et travaille à Montréal. C'est loin. Il lui est impossible de venir nous voir aussi souvent qu'elle le voudrait. Sans auto, une journée de visite commence par un trajet en tramway en ville, ensuite elle doit prendre un autobus jusqu'au village lanadois de Ste-Émilie-du-Lac où se trouve la pension. Là, il lui reste une marche à pied avant d'arriver dans ce coin perdu au fond d'un rang.

Un jour de tempête l'hiver, l'autobus est resté bloqué à une bonne distance du village et ma mère a dû faire une longue marche à pied. Elle arrive à la pension Lapierre les jambes tellement gelées qu'elles sont presque bleues. La maîtresse de maison a le culot d'en rire en regardant ses jambes et incite les siens à en faire autant. Ma mère n'a même pas le temps de se réchauffer les jambes qu'elle doit déjà repartir pour ne pas rater son autobus. À son départ, ses jambes sont encore bleues de froid.

Ses visites se déroulent toujours selon le même scénario. C'est seulement une heure avant son arrivée que la bonne femme nous met au courant. Dès que je l'apprends, je brûle d'excitation sur ma chaise, en me disant :

– De la visite, j'ai hâte !

L'attente me paraît interminable.

Toutefois, je ne laisse rien paraître de peur d'encaisser une fessée. Je sais d'avance que j'aurai quelques moments de liberté, je pourrai me lever de ma chaise et rester debout tant que ma mère sera là. J'espère même qu'elle nous amènera dehors comme c'est arrivé quelques rares fois. Pas longtemps évidemment.

D'avance, la bonne femme nous met en garde :

– Vous êtes ben mieux de ne pas souffler un mot à votre mère. J'vous défends de parler de ce qui s'passé icitte, mes écœurants, sinon, quand a va partir, j'vais vous battre, mes petits crisses !

Le jour de la visite, elle nous fait mettre le même vieux linge.

La voilà qui arrive !

Nous ne réagissons pas. Ni bonjour, ni sourire.

Parfois, ma mère arrive avec des vêtements qu'elle a confectionnés de ses mains pour moi et mon frère. Ce peut être une belle petite robe avec du ric-rac sur le devant. C'est un genre de broderie. Je la mets et la garde tant qu'elle est présente. C'est les seules fois où je me sens belle.

Elle nous apporte toujours des jouets et des choses à manger, comme des fruits, achetés à 5 \$. Elle les remet à madame Lapierre. Celle-ci les

dépose sur le réfrigérateur, bien en vue. Ça paraît bien. Et elle rassure ma mère :

– Ils vont les manger plus tard. Ce n'est pas le temps maintenant. Les jouets aussi, ils pourront s'amuser avec.

La vérité, c'est que les fruits sont confisqués par la famille Lapierre, comme les jouets. Et dire que ma mère dépense toutes ses économies pour nous acheter et apporter ces cadeaux ! Il lui arrive même de laisser un peu d'argent à madame Lapierre pour que celle-ci nous achète une gâterie à l'occasion, mais nous n'en voyons jamais la couleur.

Il arrive exceptionnellement que nous puissions aller ensemble dehors. Ma mère nous regarde alors jouer avec un sourire. Mais nos jeux sont bien tranquilles. Nous ne sommes pas habitués à nous amuser.

Même dehors, quelqu'un de la famille écoute et rapporte tout ce que nous dit ma mère et tout ce que nous répondons. Jamais ma mère n'a la chance de rester seule avec nous.

Le temps de la visite passe vite. Trop vite. C'est déjà l'heure du départ.

Ma mère a à peine quitté les lieux que la bonne femme nous crie :

– Ôtez-moé ce linge-là, mes écœurants. Vous n'avez pas d'affaire à porter du beau linge comme ça ! Vous êtes trop laids, pis trop crasseux. Vous méritez pas ça. Pis mettez votre pyjama, et vite sur votre chaise !

La même routine reprend ses droits. L'heure de la cuve approche.



Qu'elle est brave ma mère, une femme en or, et que j'aime de tout mon cœur.

C'est un ange descendu du ciel. Tout le monde l'aime, encore aujourd'hui. Je suis certaine que personne ne peut haïr une personne aussi merveilleuse.

Je réalise aujourd'hui ce qu'elle a dû endurer pour nous.

Depuis au moins vingt ans, elle trouve le temps de faire du bénévolat à l'église de son quartier comme dans une résidence pour personnes âgées.



.....
*Sur les plumes frileuses d'un biver qui s'étend
Tu m'as volé mon printemps
Et mon bec
D'alouette...*

FRED PELLERIN, *Silence*

CHAPITRE 7

LA BÉCOSSE

De la maison, je n'ai jamais vu ni salon, ni toilette, ni aucune autre chambre que la nôtre. Même pas un arbre de Noël au temps des Fêtes.

Chaque jour nous semble atrocement long.

Quant à la bécosse, voici ce que la bonne femme nous fait comprendre :

– Vous êtes des câlices de crasseux. Votre toilette, c'est la bécosse dehors. Elle est à vous tout seuls.

La bécosse en question ne se trouve pas près de la maison, mais loin derrière le garage. Elle est sale et vieille. Ma mère ne peut pas s'imaginer que c'est là que nous faisons nos besoins, hiver comme été. Elle pense que nous avons accès à la toilette dans la maison même, comme toute la famille.

La bonne femme insiste lourdement à l'occasion :

– La bécosse dehors, c'est la vôtre! Vous chierez pas dans ma maison, c'est certain.

Il ne faut pas essayer de lui faire sentir que nous avons besoin d'aller à la toilette. Oh non ! C'est elle qui fixe les moments de nos besoins. Simplement quand ça lui tente. Et nous n'y allons jamais seuls.

Méchante, elle prend un malin plaisir à nous faire attendre. Et quand son moment est venu, elle nous y amène, que nous ayons envie ou non. Alors, nous devons faire nos besoins sur commande et sur le champ, sinon il faut se retenir jusqu'au moment où elle prend la décision d'y retourner.

Pas étonnant que j'aie souvent mal au ventre. Mon frère doit ressentir le même malaise.

Le jour où j'ai essayé de lui glisser un mot à ce sujet, elle a fait semblant de ne pas m'entendre. J'ai compris que je ne dois pas lui dire que j'ai

envie, car elle serait trop contente d'avoir l'occasion de retarder le moment pour m'y amener.

Alors, à quoi ça servirait de lui en parler ? De toute manière, je n'ai pas le droit d'ouvrir la bouche. Je lui donnerais juste une autre bonne raison de me frapper.

Les premières fois où elle m'a amenée à la bécosse, à mon arrivée chez elle, je n'avais que trois ans et quelques mois. J'ai trouvé que ça puait à faire lever le cœur. Cette senteur était dégueulasse. Impossible de l'oublier.

À la longue, je m'y suis un peu habituée, je n'avais pas le choix. Ce que j'ai trouvé très difficile les premières semaines, c'est que je devais grimper pour m'asseoir toute seule sur le trou de la bécosse. Elle ne voulait pas m'aider, et c'était très haut.

D'abord, il fallait monter à quatre pattes sur le bord, pour m'asseoir ensuite au-dessus du trou. J'ai peur de tomber dedans chaque fois que j'y vais, car il n'y a pas beaucoup d'espace à côté du trou et c'est tellement sale. De plus, chaque fois que je monte, je vois ce qu'il y a dans le trou, et ça me lève le cœur. Je suis toute petite et le trou de cette bécosse me paraît très grand et profond.

Au début, ça me prenait bien du temps à embarquer au-dessus de ce trou. Et une fois installée, mon temps était déjà écoulé pour faire mes besoins. Il fallait que je débarque. Vite, vite, j'essayais d'en faire sortir un peu avant de remettre ma culotte. À la longue, je me suis habituée à la manœuvre et maintenant, je m'installe dessus le plus vite possible afin d'avoir assez de temps pour me soulager. Pour m'essuyer les fesses, je me sers de papier journal. Mais ça se fait ailleurs aussi.

J'essaie parfois de m'imaginer la couleur de mes fesses. Une chance que je ne les vois pas. Elles ont été lavées deux fois seulement. Leur traitement à l'eau glacée peut suppléer un peu, même si on n'a pas de savon dans les bassins. Au moins, nos fesses trempent dans l'eau pendant des heures... même si c'est un supplice.

Voici le temps qui nous est alloué dans cette bécosse :

- une minute pour faire pipi;
- trois minutes pour faire caca.

Chaque fois, elle nous le rappelle. À l'entrée de la bécosse, elle regarde sa montre. Quand elle est de mauvais poil, il faut faire plus vite.

Elle est tout le temps présente pour nous surveiller. Et pas question de barrer la porte. Une fois que le temps alloué est écoulé, une ou trois minutes selon les besoins, elle décide que c'est fini, ouvre la porte et tranche :

– T'as fini. Lève tes culottes, pis sors !

L'hiver surtout, c'est dur. Elle nous fait mettre seulement un imperméable par-dessus notre pyjama et les pieds nus dans des bottes de pluie. Certaines fois, je grelotte tellement de froid que je suis incapable de faire mes besoins.

Il arrive même qu'elle nous amène la nuit, sans doute quand elle souffre d'insomnie. Dans ces cas-là, elle nous réveille en disant :

– Levez-vous, on va à la bécosse !

C'est la nuit. La température est glaciale et il peut faire tempête. Elle ne nous laisse même pas le temps d'attacher nos bottes de pluie. Je sens que la marâtre a le goût de nous torturer. J'aurais couru cette nuit, car ça presse, mais il est même défendu de marcher vite. Comme de raison, madame a un beau gros manteau sur le dos et des bottes chaudes aux pieds... J'aurais tellement aimé avoir chaud comme elle. Je m'imagine déjà habillée de la même manière !

Elle remarque que je suis pressée. C'est quoi, sa réaction ? Elle ordonne à mon frère d'y aller avant moi pour que j'aie encore plus mal au ventre. Puis elle ajoute :

– T'as mal au ventre ? T'es pressée ? Tant pis pour toé ! Pis t'es ben mieux de ne pas faire dans tes culottes, ma p'tite crisse. Bouge pas, pis gèle, ça va te faire du bien !



Sentiment refoulé

Je trouve très bouleversant de revenir sur ces années. Je m'aperçois qu'aujourd'hui encore, j'ai de la difficulté à exprimer mes émotions. Je n'aime pas passer en revue cette période de ma vie qui m'habite pourtant pendant que j'écris ce livre. Et je me rends compte que ma blessure est plus profonde que j'aurais cru.

Quand je sens que mes émotions remontent trop à la surface, je délaisse l'écriture pour quelques jours, et quand ça va mieux, je recommence. Sinon, je ne serais pas capable de continuer.

Somme toute, la rédaction de ce livre peut devenir une bonne cure pour moi. L'écriture est en train d'extirper tout ce qui faisait mal à l'enfant intérieur.

Quand je pense à ma mère et à tout ce qu'elle a enduré pour nous pendant toutes ces années, ça me fait mal, surtout depuis que je suis devenue mère à mon tour.

Dire que ma mère a été obligée par la force des choses de nous laisser placer, mon frère et moi, alors qu'elle aurait tant aimé nous élever elle-même... pour un cœur de mère, quoi de plus terrible ?

On n'aurait pas eu à vivre ce cauchemar si ma mère avait rencontré un homme, un vrai, et pas un manipulateur violent; si l'organisme ne lui avait pas dit : vous avez voulu faire des enfants, on les place, et vous, vous allez travailler !

Les employés de cet organisme gouvernemental n'ont pas aidé ma mère. Ils l'ont plutôt coulée. Pourquoi ne se sont-ils pas rendus sur place pour vérifier ce que la bonne femme faisait avec nous ?

De mon côté, sans m'en rendre compte, j'en ai voulu à ma mère pendant mes années de pension. Je ressentais de la rancune envers elle. Trop jeune, je n'avais pas compris ce qui se passait au cours de cette période. Je croyais que ma mère ne m'avait jamais aimée, qu'elle voulait se débarrasser de moi et de mon frère pour ne plus jamais nous reprendre.

J'ai même longtemps cru que j'avais été méchante envers elle le jour où je me suis brûlée avec le fer à repasser. Je n'avais pas pleuré non plus quand elle nous avait laissés chez la maudite sorcière. Je me sentais coupable et j'étais sûre que cette prison était pour moi une punition.

Ma mère croyait que je ne l'aimais plus. C'était ça ma conviction pendant des années. Alors qu'en réalité, je sais aujourd'hui qu'elle a ressenti beaucoup de chagrin d'avoir dû nous laisser placer.

Durant mes cinq années de pension-prison, je n'ai pas vu ma mère souvent. Malheureusement. L'amour et l'affection dont un petit enfant a besoin, personne ne me les a donnés. À cause des circonstances, ma mère ne pouvait pas m'en donner, mais moi, je n'en comprenais pas bien la raison. C'est ce qui explique sans doute qu'il y ait toujours eu un froid entre elle et moi. J'en suis peut-être fautive sans l'avoir voulu.

Depuis que j'ai entrepris de me remémorer toutes les atrocités que j'ai subies, tout veut sortir en même temps. Mais je n'arrive pas à exprimer les émotions qui se bousculent en moi. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été marquée dans mon

corps et dans mon âme. Profondément. Je n'avais jamais compris auparavant à quel point je suis traumatisée.

J'ai été blessée au plus profond de mon être.

Quand je relis attentivement et à haute voix certains passages de mes écrits, mon estomac se noue. Les émotions remontent et ça me bouleverse encore.

À un moment ou un autre, ça sortira, je le sais. Mais comment ? Le jour venu, j'espère qu'un proche pourra m'aider à passer à travers. Car je l'entrevois comme une explosion.

Je ne me suis jamais révoltée comme beaucoup de gens l'auraient fait à ma place. Il fallait bien que je vive avec mon passé, que je m'en serve positivement pour ne pas sombrer dans le désespoir.

Il m'était défendu d'en parler, c'est du moins ce que je croyais. J'essayais donc de tout garder pour moi, même s'il m'arrivait quelquefois de m'exprimer devant des amis. Au moment où je commençais à parler, je me raisonnais pour m'arrêter. Beaucoup de personnes ne croient simplement pas que ces choses puissent arriver. Ça leur fait peur, on dirait.

Il me reste de l'amertume et de la honte tant d'années après avoir vécu tous ces événements.

Aujourd'hui, en écrivant ce livre, je me replonge dans mon passé. Comme à l'époque, je me sens encore diminuée.

Une chance que des gens proches m'encouragent à tout mettre sur papier. Sinon, je n'aurais jamais été capable d'aller chercher cette peine et cette rage enfouies en moi et qui me rongent à petit feu sans que je m'en rende compte.

Je pense sincèrement maintenant que j'aurai besoin de rencontrer un psychologue pour faire une thérapie ou de me joindre à un groupe, quand j'aurai fini mon travail de rédaction. Eux pourront peut-être m'aider à me libérer définitivement de ce fardeau. Le fait d'en parler avec des gens qui ont vécu les mêmes expériences et de les partager avec eux, pourrait sans doute me profiter grandement.

Le chocolat

De longues semaines passent avant que ma mère revienne nous voir. Entre ses visites, le temps s'étire à ne plus finir.

J'ai environ cinq ans et demi. Ma mère vient nous rencontrer, mais cette fois-ci, elle nous apporte quelque chose de bon à manger. C'est

du chocolat ! Elle nous le met directement dans les mains. Nous commençons à le manger. Aussitôt, madame Lapierre dit à ma mère :

– Y ont pas arrêté de manger de la journée, y vont être malades s’y mangent tout ça.

Or, c’est complètement faux. Bien au contraire, nous sommes affamés.

Elle nous l’enlève et le dépose sur le réfrigérateur. Jamais, nous ne le reverrons, ce chocolat si délicieux. Quand ma mère nous apporte des gâteries, c’est ça que la bonne femme fait. C’est dans ses habitudes.

Après le départ de ma mère, j’ai très envie de faire caca, j’attends que la chipie nous amène à la bécosse. Mais non, ce n’est pas son heure.

Alors, comme les autres soirs, nous embarquons dans notre cuve respective pendant qu’eux, les gens de la maison, soupent devant nous. Moi dans la cuve de gauche et mon frère dans celle de droite, jusqu’à l’instant où elle nous donne l’ordre de débarquer pour aller nous coucher. J’espère encore qu’elle nous amènera à la bécosse, mais ce n’est pas le cas.

Nous montons avec elle l’escalier. Elle nous place chacun dans notre couchette de bébé. C’est dans cette même couchette que nous dormons tout au long de nos années de pension, moi de trois ans et demi à environ huit ans.

Il m’arrive de rêver la nuit, je parle alors à haute voix sans m’en rendre compte. Je réveille probablement la chipie, ce qui la révolte, la fait crier et sacrer. Et moi, je ne sais même pas que je rêve.

Elle finit de me donner une volée, puis c’est le tour à mon frère. Elle prétend que c’est de sa faute si j’ai fait un cauchemar, que c’est parce qu’il m’a raconté des histoires épeurantes avant de nous endormir. Ce qui est absolument invraisemblable, car nous n’avons pas le droit de nous parler, mon frère et moi, même pas la nuit.

Si c’est mon frère qui fait un cauchemar, c’est moi qui reçois une volée après lui.



.....

À peine eut-elle (Cosette) fait cent pas qu'elle s'arrêta encore, et se remit à se gratter la tête. Maintenant, c'était la Thénardier qui lui apparaissait; la Thénardier bideuse avec sa bouche d'hyène et la colère flamboyante dans les yeux.

VICTOR HUGO, *Les Misérables*

CHAPITRE 8

COMMENT OUBLIER CETTE NUIT ATROCE ?

Les cœurs sensibles feront mieux d'ignorer ce chapitre.

C'est la nuit après la journée du chocolat. Je dois avoir environ cinq ans et demi.

Mal au ventre. Depuis le départ de ma mère, je me retiens. Est-ce à cause du chocolat ? Je ne suis pas habituée d'en manger.

J'essaie d'appeler :

– Ma tante, ma tante ! J'ai envie !

Je recommence, mais pas trop fort. Je veux qu'elle m'entende, mais en même temps, j'ai peur de la réveiller. Car je risque une maudite fessée, comme lors d'un cauchemar. Et est-ce que les coups ne feraient pas sortir le caca ?

Sa chambre est assez loin, je crois. Mais un de ses deux garçons est toujours de garde dans notre chambre pour éviter qu'on se lève. C'est une corvée que les deux détestent d'ailleurs et la désignation de leur tour provoque souvent une engueulade.

Quant à notre chambre, c'est en fait un petit appartement avec une lucarne, au fond d'un couloir sombre. Elle est située au-dessus de la cuisine. En y montant, je n'ai pas le droit de regarder ni à droite, ni à gauche.

Est-ce que le fils de garde n'entend pas mon appel ? Ou fait-il plutôt semblant de dormir ?

La nuit se prolonge et mon malaise s'aggrave. J'appelle encore, mais à voix basse :

– Ma tante, ça presse. Je dois aller à la bécosse pour faire caca.

Aucune réaction.

Les heures passent et mon état devient intenable. Même si je réussis à alerter quelqu'un, j'arriverai trop tard à la bécosse.

Découragée, j'arrête d'appeler. Mais ça pousse, ça pousse. De toutes mes forces, j'essaie de me retenir, mais j'ai de plus en plus mal au ventre. Est-ce que quelqu'un va se lever finalement ? Serai-je capable de tenir jusqu'au matin ? La nuit me paraît interminable. Je me serre les fesses avec les mains pour empêcher le caca de sortir.

Enfin, une petite lueur passe par la lucarne. Mais il est trop tard. En dedans de moi, les sentiments s'entrechoquent :

– Mon caca commence à sortir ! Non, j'veux pas, mais ça soulage pareil... La chipie va me tuer...

Je finis par tout lâcher. Une petite trace ou tout le caca dans mon pyjama, ça méritera la même punition. De toute façon, je n'en pouvais plus. Et en même temps, je m'en veux atrocement.

Désolée, c'était plus fort que moi.

Une punition est inévitable... mais laquelle ?

Comment cacher l'accident ?

Je me creuse la tête et ne trouve pas de solution. Il m'est interdit d'aller à la bécosse, et je me sens très mal avec ce gros caca dur dans ma culotte de pyjama. De plus, ça pue.

Malgré le soulagement que je ressens, je trouve que la lumière du jour arrive trop vite. Si seulement je pouvais retarder la fessée de quelques heures. J'ai tellement honte d'avoir fait caca dans ma couchette. Mais n'est-ce pas la faute de cette folle-là ?

Tiens, en m'étirant, je réussis à attraper l'autre culotte de pyjama. Je l'enfile et cache la culotte sale sous mon oreiller, puis je me couche sur le dos, la tête sur l'oreiller sans trop l'appuyer. Vraiment, ça ne sent pas bon !

Je n'ai pas le choix de me recoucher. Pour me lever, il faut le signal de la bonne femme. Je n'ai même pas le droit de m'asseoir et encore moins de me tenir debout dans ma couchette, sauf si j'en reçois la permission.

Malgré tout, je ressens une petite satisfaction à la pensée que j'ai retardé la fessée.

Maintenant, les Lapierre se lèvent comme les autres jours. Ils ne se doutent de rien. Même la mauvaise odeur n'atteint personne.

Quand je reçois le signal de me lever, je ne perds pas une seconde. J'ai hâte de ne plus avoir la puanteur dans les narines.

Est-ce qu'elle va s'approcher de ma couchette ? Je le crains. Heureusement, elle nous fait descendre sans tarder et nous installe sur nos maudites chaises sans déjeuner. Pas une bouchée de pain. Pas une goutte de lait. Rares sont les fois où j'ai bu quelque chose de bon dans cette maison du diable. Je n'ai même pas le souvenir d'une seule fois.

Personne n'a senti le caca. J'en suis toute contente ! La bonne femme ne se rend même pas compte que j'ai changé de culotte de pyjama. Et dire que j'ai eu tellement peur !

Une question me trotte dans la tête tout de même : à quel moment va-t-elle s'en apercevoir ? Je sais que ça va se produire au cours de la journée.

Cet accident me fait réfléchir. Avec ma mère, on s'est sauvés de chez mon vrai père. Ça allait mal, c'est vrai. Mais je me rends compte qu'aujourd'hui, c'est pire.

Je n'ai aucune chance de m'adresser à mon frère, il m'est même interdit de le regarder. C'est ce qui me fait le plus de peine. Si au moins je pouvais le regarder dans les yeux, il comprendrait que j'ai quelque chose d'important à lui dire. Je voudrais tant lui signifier qu'il peut s'attendre à une fessée à cause de moi. Ça me brûle de lui dire :

– J'ai fait caca dans mon pyjama. Mais vraiment, je ne l'ai pas fait exprès.

En fait, même si j'avais réussi à me retenir quelques heures de plus, ça aurait changé quoi ? Ce matin, elle ne nous a pas amenés à la bécosse. Alors, un peu plus tôt ou un peu plus tard...

Tourner en rond, une partie de la journée

On descend l'escalier. La tortionnaire annonce :

– Aujourd'hui, vous allez dehors tourner autour du poteau.

Le poteau, c'est notre carrousel à nous ! Une « activité » qui est souvent au programme. Je me dis :

– Ça tombe bien ! Elle se montre un peu moins méchante aujourd’hui. J’aurai peut-être l’occasion d’informer mon frère.

Quand elle nous envoie ainsi dehors, c’est à la fois une joie et une torture. On respire le grand air, on peut bouger, mais on n’arrête pas de tourner autour d’un poteau. Après la nuit que je viens de passer, et malgré la menace d’une punition imminente, je me sens soulagée.

Ce fameux poteau est installé sur le côté de la maison. Une invention de la tortionnaire pour nous faire souffrir.

La durée de la torture varie. C’est souvent toute un après-midi. Elle nous donne l’ordre soit de courir, soit de marcher. Souvent en alternance, jusqu’au moment où l’employé du bonhomme termine sa journée de travail et descend au sous-sol où se situe son appartement.

Quand, épuisés, nous arrêtons pendant quelques moments notre manège, ou que nous faisons une chute l’hiver, elle frappe sur la fenêtre de la cuisine et nous fait signe de nous remettre en mouvement.

Ce n’est surtout pas drôle l’hiver, car en plus de marcher, il nous faut tirer une traîne sauvage. À force de tourner, la neige devient glissante ou le parcours glacé.

Heureusement, ma mère nous a apporté un habit d’hiver, sans quoi, nous serions gelés et peut-être morts de froid.

Toute une journée dehors l’hiver, quel supplice ! C’est seulement quand la lumière de dehors s’allume que nous pouvons rentrer. J’ai alors tellement hâte d’entendre son ordre crié à la tombée de la nuit :

– Assez ! Rentrez !

À cause de ce tournoisement interminable, j’ai souvent envie de faire pipi ou caca, ce qui me donne mal au ventre. Et je pense dans ma petite tête :

– Une chance encore que nous n’ayons pas grand-chose à manger. J’aurais bien plus souvent envie d’aller à la bécosse.

L’hiver, quand elle nous envoie dehors, ça me prend un temps fou avant de réussir à « zipper » mes bottes et elle me le fait savoir, mais sans donner un coup de pouce pour autant. Il m’arrive même de sortir avec des bottes pas fermées. Dans ce cas, je passe la journée les

pieds mouillés et gelés. Enfin, au moins nous sommes dehors et nous pouvons bouger. C'est un petit côté positif.

Après ce détour, revenons à mon accident.

Nous sommes un bel après-midi ensoleillé d'été. Nous tournons autour du poteau et à plusieurs reprises je suis sur le point d'annoncer à mon frère en deux, trois mots ce qui m'est arrivé. Mais au moment même où je m'apprête à ouvrir la bouche, voilà que la surveillante en chef se manifeste derrière la fenêtre de la cuisine. Elle surveille sans cesse le moindre geste de ma part et le moindre clin d'œil. Résultat : je ne dis pas un mot.

Plus tôt que prévu, elle appelle ses garçons pour le souper. Je me dis :

– C'est maintenant ou jamais. Chaque fois que j'aurai le dos tourné, je dis quelques mots pour alerter mon frère.

Mais à l'instant même où j'ouvre la bouche, je fige : j'entends la tortionnaire à tue-tête crier dans la maison :

– Les câlices de cochons ! Y en a un des deux qui a chié dans ses culottes ! Ça doit être lui, le gars. Regardez ça, une culotte pleine de merde !

J'ai le cœur serré... et me fais des reproches :

– Oh non ! Louis va manger toute une fessée ! Pauvre de lui, alors que c'est de ma faute. Il faut qu'il sache que c'est moi.

La chipie est déchaînée. Elle crie après mon frère :

– Rentre à la maison, et vite à part ça !

J'en déduis que le moment tant redouté est arrivé. Elle a fini par trouver ma culotte de pyjama dans mon lit. C'était inévitable, même si j'ai pu retarder la minute fatidique.

Ma course et ma marche autour du poteau continuent. Je tends l'oreille. Enragée, la femme gueule. J'entends mon frère tomber avec fracas près de la table ou sur les chaises. Il ne cesse de crier :

– C'est pas moi ! Non, c'est pas moi !

J'ai peur. Qu'est-ce qu'elle lui fait au juste ? Bientôt, ce sera mon tour. Elle va savoir que c'est moi la coupable. C'est une vraie sorcière et elle est folle. Elle a trouvé le caca dans mon lit, caché sous mon oreiller. Pourquoi dès lors s'acharner sur mon frère ?

Se rendant compte finalement que ce n'est pas lui, elle le projette loin d'elle en vociférant :

– Écrase-toi dans le coin sur ta chaise, pis ferme ta gueule !

Ça va être mon tour. Et ce sera pire que mon frère. Je la sais méchante, mais jusqu'où peut-elle aller ?

Elle hurle à casser les oreilles :

– Viens-t'en vite, cours, ma petite chienne, ma câlice de cochonne ! Tu vas en manger une maudite !

Je rentre dans la cuisine. Les chaises sont à l'envers. Facile de m'imaginer la raclée qu'a reçue mon frère. Celui-ci me regarde avec des yeux qui signifient :

– Pourquoi t'as fait ça ?

Je me sens mal.

La sadique se tient devant moi. Qu'est-ce qu'elle a dans les mains ? C'est bien ça : ma culotte de pyjama avec le gros caca dedans. Elle est bien plus enragée que d'habitude. Je panique. Elle m'interroge comme si elle ne savait rien :

– C'est-tu toé, ma cochonne, qui as chié dans ton pyjama ?

Normalement, je n'ai pas le droit d'ouvrir la bouche. Alors, pendant un bon moment, je reste silencieuse. Finalement, j'avoue :

– Oui, c'est moi.

Du coup, elle m'agrippe par les cheveux, me secoue, me jette par terre, et appelle mari et enfants. Puis, me tirant près d'elle, elle m'ordonne :

– Viens icitte ma tabarnaque de cochonne !

En sacrant après moi, elle ajoute brusquement :

– T’as voulu chier dans ta culotte, ben, tu vas la manger ta marde, ma cochonne !

Je n’en crois pas mes oreilles. Mais elle insiste :

– Ouvre ta bouche, ma tabarnaque. Je t’ai dit que tu vas la manger ta marde, bèn, tu vas la manger !

Quant à moi, il n’est absolument pas question de manger ça. Je sais. Je n’ai pas le droit de parler ? Je ne parle pas. Je n’ai pas le droit de pleurer ? Je ne pleure pas. Je n’ai pas le droit d’esquiver les coups ? J’encaisse. Mais là, c’est un non radical. Je me débats de toutes mes forces en serrant les lèvres.

Elle n’arrive pas à me tenir assez solidement ni à me faire ouvrir la bouche. Je ne veux pas. Je ne peux pas. Ça pue trop. Je ne m’imagine pas mangeant mon caca.

La voilà qui échappe un gros morceau de caca sur le plancher. Ça l’enrage encore plus. Elle le ramasse avec ma culotte de pyjama et s’en sert pour essuyer le plancher.

Maintenant, elle appelle le bonhomme pour l’aider à me tenir. Comme de raison, il lui obéit, tandis que les enfants sont témoins.

Arrive ce que je redoute le plus : ils m’empoignent à deux. Le bonhomme me serre les bras et les jambes. La tortionnaire me pince le nez, m’obligeant ainsi à ouvrir la bouche pour respirer. Elle en profite pour rentrer un gros morceau de caca et me le fait couper avec les dents pour que ça rentre d’aplomb. Puis, elle me tient la bouche fermée pour m’empêcher de le cracher, tout en me beurrant le visage.

Incapable de résister, je ressens un profond dégoût de moi-même. Comment est-ce possible qu’une femme, mère de deux enfants, puisse être cruelle à ce point ? Qui traiterait un animal de cette manière ?

Il n’y a pas de mots pour décrire le comportement de cette sorcière ni de son mari qui obéit bêtement à ses ordres.

Quand mon tour est fini, c’est à mon frère d’y passer.

Pendant tout ce temps, les cinq nous surveillent sans une seconde de distraction, elle, le bonhomme, les deux fils et la fille. Ils veulent s’assurer que nous ne crachons rien. De plus, elle nous met sévèrement en garde :

– J’veus avertis, vous êtes ben mieux de l’avalér. Et que je vous voie pas le cracher, mes tabarnagues.

L’avalér ? Impossible. Rien que d’y penser me soulève le cœur.

La journée achève. C’est l’heure de la cuve. Nous avons encore le caca dans la bouche. J’essaie d’avalér un peu de salive, sans le caca, tandis que nos surveillants, avec un sourire narquois, ne nous quittent pas des yeux une seconde. La tortionnaire surtout ne nous lâche pas :

– Vous allez l’avalér, mes câlices de cochons !

Mon visage est impassible. Rien ne bouge, ni lèvres ni mâchoire. Je veux donner l’impression que je l’ai avalé.

Elle nous commande de nous déshabiller selon le rituel habituel. Nous ne gardons que nos petites culottes bleu royal avec de gros pois blancs et embarquons dans les cuves.

Mais ce n’est pas comme les autres jours. J’ai trop mal au cœur d’avoir cette chose puante dans la bouche. Celle-ci est pleine de salive. Il faut que j’en avale un peu, en me disant :

– En avalant de la salive, il passera sûrement un peu de caca. Mais c’est encore mieux que d’avalér le gros morceau.

Quel supplice !

À plusieurs reprises, le cœur me lève, j’ai envie de vomir ce qui provoque des petits soubresauts. La sadique est là, à mes côtés, elle me pousse et me brusque à chacun de mes mouvements. Elle tient absolument à ce que j’avale le caca. Comme elle s’acharne surtout sur moi, mon frère en profite pour le cracher dans l’eau et mettre le pied dessus. J’ai pu le remarquer et je le trouve chanceux. Je suis même un peu jalouse de lui, car moi, elle ne me lâche pas tant que je ne l’avale pas.

Pas moyen d’y échapper : il me faut faire un effort surhumain pour obtempérer. Mais comment ? C’est trop répugnant.

Pour finir, la tortionnaire a le dessus. Je l’avoue et j’ai honte, affreusement honte : je viens de l’avalér. Je n’avais pas d’autre choix.

À la pensée que j'ai cette cochonnerie dans la gorge et peut-être déjà dans le ventre, je me sens diminuée. J'ai un dédain de moi-même. Je veux à la fois pleurer de peine et crier de rage. Tout est mêlé.

De plus, j'ai le sentiment qu'à partir de maintenant, les gens autour de moi vont me mépriser, et la bonne femme aura une raison supplémentaire pour me détester. Je me sens puante et répugnante.

De plus, une culpabilité envers mon frère me ronge. Il vient de subir le même sort que moi. Et qu'a-t-il fait pour manger ma « marde » à moi ?

Plein de questions m'assaillent. Qu'ai-je pu faire pour être traitée de la sorte ? Pourquoi ce rejet haineux d'une petite fille ? Quel comportement de ma part pourrait mériter cet acharnement et des punitions sans arrêt ? Est-ce que d'autres enfants ailleurs sont tourmentés par des traitements semblables ? Non, ce n'est pas possible qu'il y ait sur terre des personnes aussi impitoyables que la folle de cette maison.



Divulguer les événements de ma tendre enfance m'est un exercice éprouvant. Durant toute ma vie, j'ai caché mon passé comme un lourd secret. Aujourd'hui, je n'en peux plus. Il faut que je m'en libère une fois pour toutes. C'est une question de santé mentale.

Ces histoires sont dures à croire ? J'en suis consciente. C'est pourtant la stricte vérité.

Mettre des mots sur mes souvenirs est la seule manière de chasser mes angoisses, mes peines et mes rages. C'est la seule manière aussi de guérir mes blessures intérieures. Les sentiments enfouis m'ont enchaînée depuis des dizaines d'années.

Marquée à vie, je me sens encore honteuse aujourd'hui. Rancune et agressivité envers la bonne femme n'ont pas disparu. Je pense et je redis encore et toujours : cette femme est une destructrice. C'est elle, le déchet, le rebut de la société.

Jacques 4 ans
et Claudette 3 ans
devant la galerie
de M. Coutru



Claudette 3 ans
se balance



Claudette 3 ans
jouant dans le sable



Jacques 4 ans
et Claudette 3 ans
avec une poupée



Claudette 4 ans
avec une grosse
poupée



Claudette 6 ans
première communion

*La robe avait été
raccourcie par maman
puisqu'elle avait été
donnée par une tante.*



Claudette 1967



Marc 5 ans, Claudette et François 3 ans
François est né en 1971.



Hiver 2000



Noël 2000



Noël 2002



2008, lors d'un encan à Hudson, Québec, organisé par *Le Nichoir*, organisme qui vient en aide aux oiseaux sauvages en difficulté.

LE TIGRE
Huile sur toile, 38 x 43 cm



LE CAPITAINE
Huile sur toile,
48 x 58 cm



LES CARIBOUS EN LIBERTÉ
Huile sur toile, 41 x 55 cm



Mme Claire Jetté, mère de Claudette, L'honorable Pierre Duchesne, Lieutenant-gouverneur du Québec, François Lecompte fils de Claudette et André Piette, ami de cœur de Claudette.

Cérémonie de la remise de la médaille Gouverneur de la santé à l'attention de Claudette Gauvreau en reconnaissance pour le don de sa cornée à son décès le 26 octobre 2010.

La cérémonie a eu lieu à la Cathédrale de Sherbrooke à l'automne 2012.



.....
*Je ne sais pas bien
Si je dois le dire
Mais parfois je sors
De ce corps si gourde
Et je vais très loin
Voir si le vent vire
Au bout de mes jours*

GILLES VIGNEAULT, *Dans la nuit des mots*

CHAPITRE 9

HALLUCINATIONS NOCTURNES, PETITES JOIES ET RÊVERIES

Notre petite chambre a un plafond en pente. Elle est située au-dessus de la cuisine. On y accède seulement par un escalier.

La couchette de mon frère est installée en plein milieu. La mienne se trouve dans un coin. Quand un des fils de la pension est de garde, il dort dans un lit placé au pied du mur qui a une lucarne.

Il arrive à Louis d'avoir un mauvais rêve. Une nuit, il a rêvé que le plafond lui tombait sur la tête. Réveillé en sursaut, il a crié, ce qui a réveillé la chipie qui est montée en furie. Elle lui est tombée dessus tandis que moi, réveillée, je n'avais qu'un choix : rester allongée, en faisant la morte, sinon j'aurais reçu le double de coups à mon tour.

Comme à mon frère, il m'arrive souvent d'être incapable de dormir la nuit et de faire des cauchemars.

La première fois que j'en ai fait un à quatre ans, j'ai hurlé, tellement j'étais effrayée. Ça a réveillé la bonne femme qui s'est amenée à toute vitesse et nous a servi une bonne fessée, à moi et à mon frère.

Habituellement, elle s'y prend de la même manière avec moi. D'abord, elle me tire par les cheveux hors de la couchette et pousse un hurlement bien plus fort que mes cris d'enfant. C'est elle alors qui réveille toute la maison. Elle me lance :

– T'as encore fait exprès pour crier et réveiller tout le monde !

Puis elle s'acharne sur moi en me donnant des coups de poing, car le bâton et la strappe restent en bas.

Le même cauchemar

Aujourd'hui, le même cauchemar que le premier se produit encore régulièrement, mais, malgré ma frayeur, je me retiens de crier.

Le scénario se déroule habituellement comme suit.

Couchée sur le dos, j'entends tout à coup un petit bruit aigu. Je tends l'oreille, retiens mon souffle et lève légèrement ma tête. Oh ! Qu'est-ce que j'aperçois au pied de ma couchette dans le coin droit ? Une petite souris ! Elle me fait peur. Pour ne plus la voir, je laisse retomber ma tête sur l'oreiller. Mais elle m'affole... Est-elle partie ? Je jette un coup d'œil. Non, elle est toujours là, bouge un peu, s'en vient vers moi, a l'air de m'agacer, tourne en rond et recule vers son point de départ. Est-ce qu'elle se moque de moi ? Je suis sûre que oui.

J'ai très peur. Si je ne bouge pas, elle ne me verra peut-être plus et elle partira.

Le temps s'arrête ou presque. Je me redresse un peu pour voir... Aïe ! Elles sont trois ou quatre maintenant.

Tout en restant allongée sur le dos, je me replie doucement les jambes. Si je bouge trop vite, elles me sauteront peut-être dessus et me mordront... Faire appel à mon frère ? Il est là, je le vois à travers les barreaux de ma couchette, mais il dort à poings fermés. Il ne m'est d'aucun secours.

Impossible de me sauver, je n'ai pas le droit de quitter ma couchette.

Le nombre de souris grossit. Je recule et m'assois contre la tête de ma couchette, les jambes serrées et repliées. Je me retiens de crier. Mais je suis paniquée.

Les souris sont de plus en plus nombreuses. Ça grouille. Elles prennent plaisir à me terroriser.

Je me recroqueville le plus possible. Vont-elles se mettre à me mordre ?

Je recule encore en petit bonhomme dans le coin gauche, m'agrippant aux barreaux.

Plus la nuit avance, et plus ça grouille de souris.

Que faire ? À force de les observer, j'ai l'impression de les reconnaître. Et si j'essayais de m'en faire des petites amies ? Si elles m'aimaient, elles ne me feraient pas de mal... Mais comment m'y prendre ?

Tandis que la nuit s'étire, les souris se multiplient. Elles occupent toute la place. Chaque minute, chaque heure en amène d'autres jusqu'au

lever du jour. En fait, elles ne font que s'approcher, de plus en plus près, me menacent, sans me toucher vraiment.

Jusqu'aux petites heures du matin, je reste cramponnée à la tête de ma couchette comme un petit paquet.

Quand le jour finit par se lever paresseusement, les petites bêtes finissent elles aussi par disparaître, deux ou trois à la fois. Au bout de la nuit horrible, la dernière s'évanouit. Fin du cauchemar. Incroyable soulagement... provisoire. Car je sais que la même tourmente va se répéter encore et encore.

Ah ! comme j'aimerais m'endormir maintenant après cette interminable nuit d'insomnie ! Mais la bonne femme vient me sortir de ma couchette sans ménagement.

Une fillette aux longs cheveux frisés

À mon arrivée dans la pension, j'avais de beaux cheveux frisés, en forme de boudins. Or, lors de ses visites, ma mère se rend compte que depuis sa venue précédente, madame Lapierre ne me les a pas peignés. Ils sont plutôt mêlés, sales et en broussaille.

Elle prend alors l'initiative de me faire deux tresses. Je suis très contente, car en me regardant, elle me fait un compliment :

– Avec tes tresses, tu es belle comme un cœur, ma fille !

C'est seulement la deuxième fois de ma vie que je me sens vraiment belle. Pour quelques instants tout au moins.

Ma mère à peine partie, la bonne femme me lance en pleine face :

– Belle ? Toi ? Pas du tout ! Et elle ajoute haut et fort :

– Jamais tu ne seras aussi belle que ma petite Diane !

Elle doit bien savoir à quel point ses paroles me blessent.

Le plus fort, c'est que je la crois. À côté de sa fille, je me trouve laide. Diane est propre, bien habillée et soigneusement peignée.

Quand bien plus tard, ma mère revient nous voir, elle se rend compte que j'ai encore les mêmes tresses. Elle décide alors de me couper les cheveux très courts, avec un toupet carré sur le front.

Au cours de ses visites, il arrive qu'elle prenne quelques photos avec son petit kodak. Un jour, celles-ci me rappelleront mes années d'enfer : la fenêtre qui donne sur la cuisine, pour nous une vraie cellule de prison, et notre fameuse bécosse privée...

Quelques rares joies et un biscuit

Un beau jour, les Lapierre reçoivent de la visite. Les invités sont sûrement des proches de la famille, car ils ont l'air de bien se connaître.

C'est l'été. Tout le monde a du plaisir, sauf nous deux. La bonne femme nous a avertis à l'avance qu'il nous est défendu de bouger. Sous peine d'une fessée.

Nous voici donc plantés debout comme des zombies à côté de l'escalier qui mène à la galerie.

Au cours de la veillée, madame Lapierre demande à sa fille d'aller chercher la boîte à biscuits dans la maison et d'en offrir à tout le monde, sauf à mon frère et à moi.

Diane sort de la maison avec une belle boîte métallique que je n'ai jamais vue. Elle fait le tour des invités qui se servent, mais, arrivée devant nous, elle passe tout droit en me faisant un petit sourire narquois et hypocrite qui en dit long.

Tout à coup, quelqu'un dans le groupe se permet une remarque à Gertrude :

– Pourquoi t'en donnes pas aux enfants que tu gardes, ils ont droit d'avoir un biscuit eux aussi.

Et Gertrude de répondre :

– Ah, eux, y aiment pas les biscuits, pis y ont pas faim. Mais la personne insiste :

– Ils ont l'air d'en vouloir, regarde-leur les yeux.

Mais Gertrude tranche :

– Non, c'est non, y en auront pas !

D'autres visiteurs s'en mêlent et nous demandent :

– Dites-nous, les enfants, est-ce que vous en voulez ?

Nous n’osons dire ni oui ni non, car la bonne femme n’arrête pas de nous regarder avec des yeux menaçants et leur dit :

– Y sont trop tannants ces p’tits maudits-là, pis y ont pas faim.

Mais, pas dupes, ces gens en déduisent qu’elle ne veut pas nous en donner. C’est alors qu’une dame arrache la boîte de biscuits des mains de Diane et nous dit :

– Vous avez le droit vous aussi d’en avoir. Laissez-la faire, votre gardienne, et prenez le temps de choisir.

La dame nous présente la belle boîte ronde en métal. Imaginez la face de la bonne femme, furieuse contre l’invitée.

À la vue de tous ces beaux biscuits, je n’en crois pas mes yeux. Jamais je n’en ai vu ni goûté d’aussi beaux. Je ne sais pas lequel choisir. Gertrude ne peut s’empêcher d’intervenir :

– Envoyez, dépêchez-vous de choisir, prenez-en un, pis juste un, pas deux !

Les gens tout autour n’arrêtent pas de lui dire :

– Veux-tu bien les laisser tranquilles ? Ils ont le droit de choisir eux aussi... Allez-y, les enfants !

J’ai compris. Je n’ai droit qu’à un seul biscuit. Alors, je ne veux pas rater mon coup... Ah ! Il y en a un qui me tombe dans l’œil. Il est de forme longue, dentelée, décorée de glaçage blanc avec des lignes de chocolat par-dessus. Je le prends délicatement et n’en reviens pas : un biscuit dans mes mains à moi que je peux manger ! La bonne femme va sûrement trouver un prétexte pour me l’arracher des mains. Finalement, ce n’est pas le cas, facile de deviner pourquoi...

Le biscuit commence à fondre dans les mains. Je n’arrête pas de le regarder, le mangeant d’abord des yeux. Pourquoi ces bonnes choses ne peuvent-elles pas durer plus longtemps ?

Je savoure le délicieux biscuit à petites bouchées en me disant :

– Quand je serai grande, je m’achèterai toute une boîte ! Ce seront sûrement mes gâteries préférées.

Fascinée par mon biscuit à moi, je n’ai même pas remarqué lequel mon frère a choisi.

La fête du village et le suçon

Qu’est-ce qu’on fête dans une grande salle du village, toute décorée ? Je n’en sais rien, mais je suis impressionnée. Jamais je n’ai vu autant de monde rassemblé dans un seul lieu. Même Louis et moi, nous sommes présents, ce qui est du jamais vu.

Il s’agit bien d’une vraie fête: musique, chants, danse, plaisir et jasettes.

Mais, car pour nous il y a toujours un « mais », la méchante Gertrude nous a pris à part avant d’entrer dans la salle :

– Vous restez icitte à l’entrée, j’veux pas vous voir bouger, et j’veux défendre de parler à qui que ce soit. D’ailleurs, Diane va vous surveiller !

Malgré cette mise en garde, quel enchantement que cette détente surprise ! Je me sens heureuse d’être là, même sans le droit de bouger ni de regarder le monde. Bien sûr, dès que la bonne femme ou sa fille détournent la tête, je jette un coup d’œil autour de moi. Il y a plein d’enfants, petits et grands, des adultes et des gens âgés.

Dans les moments d’inattention de mes surveillantes, je bouge légèrement les pieds pour marquer le rythme de la musique. Impossible de rester là comme des statues ! J’ai le goût de danser comme tout le monde.

Puis, j’entends de loin la voix d’un monsieur :

– Va distribuer des suçons à tous les enfants dans la salle !

Et qu’est-ce que je vois ? C’est à Diane que l’on confie une boîte en métal, plus belle encore que celle des biscuits de l’autre jour.

Alors, Diane commence à faire le tour, tandis que moi, je me pose forcément des questions :

– J’ai hâte qu’elle arrive jusqu’ici et que j’en prenne un à mon tour. Mais est-ce que la mère de Diane ne m’aura pas à l’œil ? Va-t-elle m’arracher le suçon des mains ? Ou même, en restera-t-il, des suçons ?

En fait, Gertrude Lapierre a bien averti sa fille de ne pas nous en donner. Mais ça m’a échappé. Elle a dû lui dire :

– Surtout pas à eux, ils ont été trop tannants !

En attendant que Diane approche, j’observe secrètement ce qui se passe autour de moi. J’entends des enfants qui se permettent de critiquer les couleurs des suçons dans la boîte. Comment est-ce possible alors que moi, je me contenterais de n’importe lequel, pourvu que j’en reçoive un. J’ai hâte de le goûter pour la première fois de ma vie.

Diane en offre gentiment à tous les enfants, les uns après les autres. Arrivée devant Louis et moi, elle passe tout droit sans même nous regarder. Elle suit l’ordre de sa mère.

Mais tout près, des gens ont vu la scène et ne se gênent pas pour intervenir auprès de madame Lapierre :

– Aujourd’hui, Gertrude, c’est la fête à tout le monde ! Chaque enfant a droit à sa petite gâterie ! Ceux que tu gardes aussi bien que tous les autres.

Pour une fois, madame Lapierre ne réplique pas et nous avons notre tour. Je prends le premier suçon sur le dessus. Il est d’un beau rouge, une des couleurs que je connais.

Je le lèche tout doucement pour faire durer le plaisir. La bonne femme qui ne nous lâche jamais s’impose encore :

– Dépêchez-vous de le manger, et qu’on n’en parle plus !

Mais, pas fous, nous savons que nous profitons ce soir de la protection des gens dans la salle qui nous entourent. En leur présence, madame Lapierre ne se risquera pas de nous administrer une fessée.

Après ces heures joyeuses et le plaisir du suçon rouge, la fête tire à sa fin et nous retournons à la maison.

En arrivant, la bonne femme nous fait coucher sans fessée. Est-ce qu’elle a bu un coup de trop ? Est-ce qu’elle est trop fatiguée ? Toujours est-il que nous venons de passer une journée exceptionnelle

! Pas de station assise sur la chaise de la cuisine, pas de frottage des jarrets dans la cuve, et au lit sans fessée ! Comme si la fête n'était pas tout à fait finie...

La poupée noire

La gardienne vient d'acheter une grande et superbe poupée à sa fille Diane. Elle me la dépose devant le nez ou presque pour me rendre jalouse.

Quelques jours plus tard, ma mère vient nous rendre visite. Elle remarque la poupée de Diane et me pose la question :

– Rosalie, aimerais-tu avoir toi aussi une grande poupée comme la fille de madame Lapierre ?

Je me sens mal à l'aise et ne dis pas un mot.

Ma mère me repose la question et je lui réponds :

– Non, merci.

Elle est tout étonnée de ma réaction et me demande alors :

– En veux-tu une plus petite peut-être ? Cette fois-ci, je dis :

– Ça, oui, maman.

Quelques semaines après, elle revient, les bras chargés. À Louis, elle apporte un gros ourson avec un bouton en forme de petite boule sur le dessus de la tête. En tournant ce bouton, l'ourson fait entendre une jolie mélodie.

À moi, elle a acheté une belle poupée noire. Mais je réagis bizarrement. En effet, je suis déçue, parce que je crois que la poupée noire est en chocolat et ne va pas durer longtemps.

Malgré ma déception, je demande à ma mère :

– Est-ce que je peux la manger, maman ?

Ma question fait rire tout le monde. Je rougis. Comme je me sens innocente !

La patate sous la galerie

Comme il arrive souvent, nous sommes dehors en train de tourner autour du fameux poteau, au pas de course. Puis, une voix nous ordonne, sans crier cette fois-ci :

– Arrêtez de courir, marchez !

Évidemment, c'est la voix de notre gardienne. Curieusement, le ton diffère un peu des autres jours. Pas de voix criarde cette fois-ci. Il faut dire que nous venons d'entendre la sonnerie du téléphone. Madame Lapierre est occupée à jaser avec quelqu'un au bout du fil.

Louis et moi, complices, nous nous regardons, et j'ai l'impression qu'il a quelque chose à me dire.

Soudainement, mon frère file comme une flèche se cacher sous la galerie et m'appelle :

– Viens, petite sœur, viens icitte, j'ai trouvé quelque chose ! Je reste figée, j'ai peur que la bonne femme nous surprenne. Louis insiste :

– N'aie pas peur. Y a pas de danger. Elle est occupée au téléphone.

Je cours le rejoindre sous la galerie. Il me montre sa trouvaille : une patate ! Une simple patate comme la bonne femme en épluche presque tous les jours.

Mon frère me dit :

– J'ai faim. Tu dois avoir faim toi aussi. On va la manger !

– D'accord !

La patate est pleine de terre. Louis commence par la frotter dans ses mains. Ensuite, il la racle avec un bout de vitre qu'il vient de ramasser, la porte à sa bouche, la gratte avec les dents là où s'y colle le moins de terre et me la passe :

– Vite, prends-en un peu, gratte-la avec tes dents.

Je m'exécute. Il me reste dans la bouche un bout de pelure avec de la terre, gros comme un trente sous.

Brusquement, l'aventure prend fin. Louis, trop concentré sur son butin, ne s'est pas rendu compte que la gardienne a raccroché son téléphone. Elle se remet à crier :

– Où qu'y sont ces p'tits crisses-là ?

On sursaute tous les deux, mais Louis tente de me rassurer :

– C'est pas grave, p'tite sœur. Donne-moi la patate, je vais la cacher dans la terre pour une autre fois.

Nous sortons à toute vitesse de dessous la galerie pour reprendre la course autour du poteau.

Une simple patate crue... Trois fois rien. Et pourtant, quel trésor !

Aurons-nous une autre occasion d'aller nous sauver sous la galerie, mon frère et moi ? Je l'espère. En cas de grande faim, nous pourrions nous réfugier là et en croquer des petits bouts. Mais nous sommes constamment surveillés ! La chance de réussir notre coup est mince. Il reste que la moindre lueur d'espoir nous aide à survivre.

Quand ma mère vient nous visiter

Quand ma mère vient nous voir, mon cœur bondit, mais je n'ai pas le droit de l'exprimer ni par des gestes ni même avec les yeux.

Avant chaque visite, la folle nous avertit :

– Pas un mot sur ce qui se passe icitte, c'est pas de ses affaires.

Et moi, idiot, je la crois. Ma mère n'a pas le droit de savoir ce qui se passe ici. D'ailleurs, au moindre mot de ma part, ce serait la fessée le soir.

Ma fête à moi et celle de mon frère tombent le même mois. À cette occasion, ma mère apporte chaque année un gâteau et un cadeau. Le bonheur ! Elle m'a cousu alors une jolie petite robe blanche, et à Louis un bermuda et une belle chemise.

Elle nous met un chapeau de fête sur la tête et on souffle les chandelles du gâteau. Madame Lapierre tient absolument à ce que ses enfants y participent. Elle s'arrange même pour qu'ils se trouvent en bonne place sur les photos, alors que moi, je déteste les voir à nos côtés.

Heureusement, madame Lapierre ne peut pas nous priver du plaisir de cette journée spéciale d'anniversaire, mais elle y met fin dès le départ de ma mère. D'abord, elle nous enlève nos beaux vêtements tout neufs. Puis, la routine de la session sur notre chaise reprend.

Que peut-elle bien faire de ma petite robe et du bermuda de Louis ? Je ne les revois jamais. Habiller Diane ? Impossible ! Même si celle-ci a le même âge que moi, elle n'a pas du tout la même taille. Bien nourrie, la fille de Gertrude Lapierre est plus grande et plus ronde. Le beau linge en cadeau ne sied à personne dans la maison.

Malheureusement, les visites de ma mère ne durent jamais longtemps. Il faut donc s'arranger pour manger le gâteau sans tarder en sa présence, sinon, nous n'en goûterons pas la moindre bouchée. La famille le mangera plutôt sous nos yeux.

Mes rêveries incessantes...

Même si ma mère nous rend visite, même si elle nous apporte des cadeaux et que ça me fait chaud au cœur, je reste convaincue qu'elle m'a abandonnée et qu'elle ne veut pas de moi auprès d'elle tout le temps. Résultat ? Durant mes années de pension, ou plutôt de prison, je suis occupée à penser et à songer jour et nuit.

Quand l'éternelle surveillante ne me regarde pas pendant quelques instants, je tourne les yeux vers la fenêtre de la cuisine et j'aperçois le ciel, beau et bleu, qui représente pour moi la liberté.

J'ai l'impression parfois d'être transportée dans un rêve. Ne sentant plus la pesanteur de mon corps, je monte vers le ciel. Cette sensation d'euphorie ne dure que quelques secondes, mais c'est infiniment doux ! J'aimerais rester dans cet état toute ma vie.

Malgré mon enfermement, malgré les persécutions, dans ma petite tête d'enfant, je garde la certitude envers et contre tout qu'un jour je sortirai de cet enfer.

Quelque chose en dedans de moi me souffle :

– Patiente, Rosalie...

Aujourd'hui, j'ai six ans. Je sais ce que je veux : sortir d'ici à tout prix. Comment ? Je ne sais pas, mais un jour...

Presque toujours immobile sur ma chaise, je me surprends à me parler :

– Un jour, j’aurai le droit d’aller dehors toute seule, sans surveillance. Comme je me sentirai bien ! Je pourrai admirer le ciel immense. Je pourrai marcher et courir quand et comme je voudrai !

Pendant que mes pensées vagabondent, je regarde du coin de l’œil la bonne femme, et dès qu’elle m’oublie un peu, je me replonge dans mon monde imaginaire.

Un jour, oui, elle ne me battra plus, la chipie, je n’aurai plus peur. Je pourrai manger ce que je veux, et rire aux éclats comme tout le monde. Je pourrai enfin confier à quelqu’un ce qui se passe dans cette maison où je suis prisonnière...

Est-ce que quelqu’un me prendra un jour dans ses bras, pour m’amener loin de cet éternel enfer ?

C’est toujours brusquement que la voix criarde de ma geôlière me ramène à la réalité, mais elle ne peut pas me ravir mes rêves, même si elle trouve toujours un prétexte pour me battre et m’engueuler. J’encaisse ses coups sans broncher pour lui enlever le plaisir de me voir souffrir.

Il n’y a pas longtemps, mes rêveries ont été plus intenses que jamais. Voici comment.

Vissée sur ma chaise, j’étouffe, enfermée à l’intérieur d’un gros nuage gris, une espèce de sale fumée.

Puis, surprise ! Je m’échappe de cette fumée, me dirige vers l’extérieur, et rejoins le ciel. Un sentiment de libération et de bien-être m’envahit !

Je persiste à revivre cette escapade mentale. Ces moments privilégiés m’aident à traverser tourments et tortures. Ils me confèrent la certitude qu’un jour j’en sortirai, même si ce n’est pas drôle de retomber les deux pieds sur terre quand on a entrevu qu’il peut y avoir un ailleurs si merveilleux.



Comment ne pas me poser une foule de questions qui se bousculent dans ma tête : pourquoi certains enfants sont aux prises avec ces atrocités-là et pas d'autres ?

Auraient-ils été méchants dans une vie antérieure au point d'être obligés de se racheter aujourd'hui ?

À mes yeux, ciel, purgatoire et enfer, c'est sur terre qu'on les vit.

Seigneur, je sais aujourd'hui que tu es là. Tu m'aides à revivre mon passé sans trop m'écorcher et à vivre le quotidien sans trop de secousses... Merci !



.....

*Si seul, si seul,
si seulement je savais t'aider,
un baume, un pansement au moins
pour cette lune qui saignera dans tes mains.*

RICHARD DESJARDINS, *L'étoile du Nord*

CHAPITRE 10

À SIX ANS, MON PREMIER SAC D'ÉCOLE

Mon frère fréquente l'école du village depuis un an. Ça lui plaît. Le soir, il fait ses devoirs et il apprend ses leçons. Ensuite, c'est la maudite cuve. Celle-ci reste de rigueur pour lui aussi.

Moi-même, j'aurai bientôt six ans. J'irai à l'école ! J'en rêve déjà ! Durant quelques heures par jour, loin de la bonne femme, j'aurai la paix et je pourrai respirer un air de liberté. J'irai toute seule dehors et j'aurai l'occasion de rencontrer du monde. En même temps, l'ambiance ici risque de changer.

Malheureusement, je découvre sans tarder que je rêve en couleurs. Gertrude Lapierre a tout planifié. Elle n'a pas le choix de m'inscrire à l'école. Elle le sait. Mais elle va s'arranger pour transformer ma chance en cauchemar. Un de plus.

Le jour où elle m'a amenée pour l'inscription, elle m'a dit en insistant sévèrement de bien faire attention au chemin pour me rendre à l'école. Et, bien avant la rentrée scolaire, elle m'a mise en garde à répétition sur le ton qu'on lui connaît :

– Si tu cours pas en t'en allant et en revenant de l'école, ça va aller mal à soir. Et de même, si t'arrives en retard ou si tu parles à quelqu'un, même à ton frère. N'oublie pas que Diane, Gérard et Richard vont à la même école que toi. Tu sais qu'ils t'ont à l'œil.

Ça commence mal

À l'école du village, les élèves sont répartis en trois classes : la première regroupe les trois premières années (1, 2, 3); la deuxième accueille les élèves du deuxième cycle (4, 5, 6); la troisième reçoit les plus grands (7, 8, 9).

Comme Diane a le même âge que moi, nous nous retrouvons dans la même classe. Rien ne lui échappe. Mon frère Louis, en 2^e année, se trouve également dans ce groupe.

Le matin, le départ pour l'école se déroule d'une drôle de manière.

Les deux garçons partent quand ils veulent. Habituellement les premiers.

Puis, la bonne femme envoie Diane. Ensuite, bien après, c'est le tour de mon frère. Celui-ci a juste le temps, en courant, d'arriver à l'heure à l'école. Lui non plus n'a pas le droit d'adresser la parole à qui que ce soit en chemin. Malgré tout, il est un peu plus chanceux que moi. La boss le surveille moins.

Pendant tout ce temps, je languis sur ma chaise. J'ai hâte de partir pour l'école à mon tour, sans le montrer, car mon impatience aurait l'effet contraire. Quand finalement la bonne femme est sûre que je n'aurai pas le temps d'adresser la parole à quelqu'un en route, et sûre aussi que je ne pourrai pas arriver à l'heure à l'école, elle me fait sortir de la cuisine, lentement, et m'amène sur la galerie. Là, elle me fait descendre doucement, pas vite, marche par marche. Arrivée en bas de la dernière, mon sac d'école à la main, j'attends le signal du départ. C'est elle qui me dicte son rythme.

Une fois lâchée, je l'entends encore crier au loin :

– T'es en retard comme toujours. Cours jusqu'à l'école ! Tu vas te faire chicaner par sœur Colette !

Tous les jours, c'est un « sprint » ! Pas besoin qu'elle me rappelle que je serai en retard. Je le sais trop et n'y peux rien. J'ai assez de peine comme ça ! C'est de sa faute. Je cours désespérément pour arriver à l'heure, mais c'est peine perdue. La bonne femme m'empêche de partir à temps. À quoi ça sert alors de courir ? Pourtant, je déteste tellement arriver en retard.

Le jour de mon inscription, nous avons fait le chemin à pied, la bonne femme et moi. À partir de notre rang, je traverse d'abord un grand champ pour atteindre le village. Là, il me reste deux, trois rues à parcourir avant d'arriver à l'école. Le premier jour, j'ai hésité. Mais loin devant moi, j'ai vu deux enfants que j'ai suivis à distance pour ne pas me tromper.

Quand j'entre en classe essoufflée, je dérange toute la classe. Les élèves tournent la tête et me regardent. J'aimerais mieux ramper sur le sol pour éviter qu'ils s'aperçoivent de ma présence. Je veux tellement ne pas arriver en retard.

L'école, prolongement de ma prison

Chaque matin, c'est une torture mentale. J'ai le goût de pleurer, de crier, de griffer la sorcière et de partir tout de suite pour arriver à

l'heure. Mais je me bute à son intransigeance. Il faut que je me retienne et que j'obéisse à ses ordres.

Une fois qu'elle m'a lâchée, elle continue à vociférer. Cette femme est une chose ignoble et barbare. Qu'est-ce qui va lui tomber sur la tête un jour ? Un tel comportement ne peut rester impuni. Y a-t-il une justice quelque part ?

La maîtresse d'école est une religieuse, sœur Colette. Évidemment, Gertrude Lapierre la connaît. La bonne femme a prévenu la sœur à mon sujet. Elle m'a dépeinte comme une fille méchante qui n'en fait qu'à sa tête.

Une fois que je suis rendue à l'école en retard, la maîtresse me fait des remontrances en me pointant du doigt :

– Rosalie, t'arrives tout le temps en retard. Pourquoi ne pars-tu pas plus tôt ? Tu m'obliges à appeler chez toi pour faire un rapport.

Si elle savait, sœur Colette, à quel point elle me fait peur quand elle me dit ça. Pas moyen d'avoir la paix, nulle part. Même pas à l'école.

La sœur croit sans doute bien faire en communiquant régulièrement avec madame Lapierre qui lui confie qu'elle a beaucoup de problèmes avec moi à la maison. En réalité, elle veut rendre la sœur complice de son comportement.

Il m'arrive de surprendre des bribes de la conversation au téléphone. Même avec la sœur, la bonne femme s'énervé en parlant de moi. Sœur Colette croit sûrement que je suis une enfant difficile. Elle doit penser également que la bonne femme veut sincèrement mon bien. Elle me dispute donc à son tour en classe et rapporte au téléphone tous mes faits et gestes. Mais comment se fait-il donc que cette maîtresse d'école, une religieuse, ne s'aperçoive de rien ? À voir mon comportement, elle devrait se rendre compte que quelque chose quelque part ne tourne pas rond. Elle devrait au moins se poser des questions. Ou est-ce qu'elle a peur elle aussi de madame Lapierre ? Ou encore, est-elle de la même race que celle-ci ?

Ce que je souhaite, c'est de me cacher dans un trou, de disparaître à tout jamais pour éviter que les gens me voient, pour éviter surtout de retourner à l'école tous les matins. J'ai le cœur en lambeaux. Je suis une enfant martyre. Je vis une tension continue. Désespérée, nerveuse, figée. Je suis juste un zombie.

Et si c'était seulement le matin, mes maudits retards. Mais je suis obligée de revenir pour dîner à midi, toujours en courant. Comme de raison, les membres de la famille mangent en premier, puis la table est desservie. On nous laisse un petit coin de la table, pas plus. Je mets mon nez dans la soupe ou dans un bol pour absorber mon gruau à l'eau. Sans rien boire. Après cette routine, retour à l'école au galop. Départ en retard. Arrivée en retard en conséquence.

Au départ, elle me sert les mêmes menaces, juste pour tourner le couteau dans la plaie :

– Si sœur Colette m'appelle pour me dire que t'es encore arrivée en retard, ou que tu parles en classe, ou que t'es pas correcte, t'auras pas fini avec moi.

Je n'aurai jamais fini avec elle. Quand j'entends ces paroles, je frémis en dedans de moi. Je dois avoir l'air d'une petite chienne battue. Elle le voit et ça la contente.

La sœur ne supporte pas mes retards. Elle est convaincue que c'est de ma faute. Alors, chaque fois, elle me dispute, me sermonne, me punit et m'oblige à me mettre debout devant tous les élèves pour que ceux-ci rient de moi. Et le soir, elle appelle la bonne femme qui me punit elle aussi, même si j'arrive à la maison en courant. Elle m'attend, montre en main. À mon arrivée, elle la regarde et tranche :

– T'as mis ben du temps pour revenir de l'école. J'te gage que t'as parlé à quelqu'un en chemin !

Alors le soir, installée dans ma cuve en bermuda bleu, il me faut frotter les jarrets de plus en plus fort. À ses yeux, c'est juste ça que je mérite.

Pendant ce temps, elle parle régulièrement avec sœur Colette au téléphone. Je l'entends parfois. Incroyable ce qu'elle ment à mon sujet :

– Rosalie, a veut jamais partir pour l'école, pis a n'est jamais prête à l'heure. Il faut que je la pousse dehors.

La chipie prend tous les moyens pour que tout le monde me déteste.

Elle me répète inlassablement les mêmes consignes qui valent aussi pour mon frère.

L'école pour moi, c'est juste une raison de plus pour me faire chicaner et me faire battre. Pourtant, j'aimerais tellement être comme les autres enfants. Je voudrais apprendre comme eux. Ils en savent des choses, je les envie à mort.

Mais quand la sœur donne ses explications, ça ne veut pas rentrer dans ma tête. Alors, je sens comme un déchirement dans mes entrailles. J'ai de la peine. Apprendre, c'est même devenu une obsession, une soif, alors que je me sens stupide. Et ça m'enrage. J'écoute ce que dit la sœur, mais je ne comprends rien. J'ai déjà oublié ce qu'elle vient de dire il y a à peine quelques secondes.

Mais comment une enfant sous-alimentée et terrorisée peut-elle se concentrer ? Cette incapacité me tourmente et je me pose des questions :

– Que font les enfants de ma classe pour apprendre tout ça, calcul, lecture, catéchisme ? Comment se fait-il que les mots n'arrivent pas à sortir de ma bouche comme chez les autres ? Est-ce que je suis vraiment niaiseuse ? Même mon frère réussit à apprendre.

La sœur me répète tout le temps de me servir de ma tête, mais moi, je ne sais pas ce que ça veut dire. Alors, elle perd patience et me fait venir en avant. Elle me dit, tandis que les autres élèves se moquent de moi :

– Tu vas compter jusqu'à 5. C'est facile : un, deux, trois, quatre, cinq.

Je ferme les yeux. Je m'efforce dans ma tête sans réussir à retenir les chiffres de 1 à 5. Je fais tout mon possible, mais où aller les chercher ?

Je m'en veux. Je me hais de ne pas retrouver les mots que sœur Colette me dit de répéter. Je me force avec les bras raides le long de mon corps pour faire sortir les cinq premiers chiffres. La sœur insiste :

– C'est facile, comme ceci : un, deux, trois, quatre, cinq. Au moins, dis quelque chose, Rosalie, ouvre la bouche.

Mais c'est rendu que sœur Colette me fait aussi peur que la bonne femme. J'aimerais qu'elle m'oublie, mais elle ne me lâche pas. Je répète un des chiffres qu'elle veut entendre, mais ça sort tout de travers. Elle veut encore et encore que je compte jusqu'à cinq, mais j'en suis incapable.

La sœur a beau s'acharner sur moi, c'est peine perdue. Alors elle conclut en disant :

– Ce soir, j’appelle ta gardienne.

Pendant ce temps, je vois mon frère compter et lire dans ses manuels d’école. La bonne femme lui a appris comment faire ses devoirs et apprendre ses leçons. Louis est chanceux. Je l’envie, parce qu’il n’est pas tout à fait traité comme moi. Moi, je suis complètement laissée à moi-même. Bien plus, la bonne femme m’enfoncé. Forcément, je me compare à mon frère et je me désolé.

En classe, je suis la plus petite. Quoi de plus normal ? Je ne mange presque pas, je ne bois jamais de lait comme les autres enfants, je vis continuellement dans la peur. Comment grandir dans ces conditions ?

Diane, une Gertrude en miniature

Je suis assise à un pupitre de la première rangée alors que Diane a sa place dans la dernière rangée. Suivant à la lettre les instructions de sa mère, elle me surveille sans me lâcher des yeux, en classe et sur le chemin du retour. Puis, le soir, elle rapporte tout.

Diane se plaît dans ce rôle, elle suit les traces de sa mère. Elle m’a à sa merci, et me joue même de sales tours bien calculés. Par exemple, quand la sœur a le dos tourné pour écrire au tableau, elle chuchote assez fort pour que je l’entende :

– Psitt, Rosalie...

Je tourne la tête pour savoir ce qu’elle me veut et bang ! La sœur, qui a entendu chuchoter elle aussi, se retourne et me voit regarder en arrière. Elle croit que c’est moi qui ai chuchoté. Évidemment, ça ne peut pas rater. Après la journée d’école, elle appelle madame Lapierre pour l’informer qu’en classe, je n’écoute pas, que je tourne la tête, et que je parle à tort et à travers. Résultat : en rentrant tout essoufflée, je me fais engueuler et j’encaisse une raclée. Et quand, après le coup de fil de la sœur, c’est le temps de la cuve, la chipie hurle à travers la cuisine :

– Gauche, droite, gauche, droite... frotte plus fort, toé ma p’tite niaiseuse. Ça va te donner une leçon, pi tu vas écouter à l’école !

Diane, contente de son coup, rit de moi et a un plaisir fou, tandis que sa mère la félicite de m’avoir dénoncée.

Cette fille-là m'enrage en dedans de moi, mais je ne peux pas dire un mot. Bouche cousue, même si ça me brûle.

Et dire que j'essaie d'être fine à l'école et d'écouter tout ce que la sœur explique. Mais ça tourne toujours au vinaigre.

Comble de malheur, je suis gauchère

Et, comble de malheur, je suis gauchère. Décidément, j'ai tout contre moi à l'école. Il y a toujours quelque chose que je ne fais pas comme les autres.

La sœur m'oblige à tenir mon crayon de la main droite. Mais moi, sans m'en rendre compte, je le reprends dans la main gauche en essayant de faire un dessin. Alors, sœur Colette me donne des coups de règle sur les doigts.

Les premières fois, je ne comprenais pas pourquoi elle faisait ça. J'ai fini par le comprendre et je m'efforce maintenant d'écrire de la main droite, mais c'est dur. Ça va contre ma nature.

Ni copains ni copines

Tout est tordu, même ma relation aux autres élèves. Certains veulent me parler à la sortie de la classe, mais moi, je les évite, je ne les regarde même pas. Je n'ai pas le choix. Et s'ils s'acharnent à vouloir me parler, je pars à courir encore plus vite que d'habitude. Et pourtant... Plus d'une fois, j'aimerais leur conter ce qui se passe à la maison. Leur dire aussi que j'aimerais tant leur parler et m'amuser avec eux, mais tout ça m'est défendu. À cause de qui ? À cause de la mère de Diane. Et Diane est leur amie.

Au lieu de m'accueillir dans leur groupe, ils finissent par me traiter de folle, de bizarre, de sauvage et de salope. Selon les jours.

J'avoue que je suis bizarre, mal habillée et sale. Mais à qui la faute ? À la bonne femme et à Diane, déjà une Gertrude en format réduit.

Quand je passe à travers un groupe d'enfants du village, Diane leur dit :

– Approchez, envoyez, sentez comme elle pue !

Parmi mes compagnes et compagnons de classe, il y en a qui ont l'air gentils et pourraient devenir des amis. Mais rien que d'y penser, le fantôme de la sorcière surgit dans mon esprit pour me dire :

– Non ! Ne parle à personne !

Comme je me sens seule, avec mon petit moi désespéré ! Cette solitude atroce est lourde à porter. Je suis malheureuse. Je ne comprends pas ce que je fais dans cette école. Je suis censée apprendre à lire et à écrire, mais en réalité je n'apprends rien.

Il y a des jours où, assise sur mon banc d'école, je me sens complètement découragée. La sœur et les élèves se moquent de moi... Comment faire pour ne pas me sentir inférieure et humiliée, alors que les petits de première année en savent déjà plus que moi en deuxième. Eux autres sont capables d'apprendre. Pas moi.

Je sais que je suis la plus ignorante de toute la classe, et ça me fait mal, sans pouvoir trouver les mots pour l'exprimer. J'aimerais être invisible, me faire oublier à tout jamais, disparaître en un clin d'œil. En fait, sans le savoir, je veux mourir.

Et si je ne comprends rien à rien, c'est parce qu'à la maison je me fais chicaner tout le temps, punir et maltraiter. Au début sans raison aucune, maintenant à cause de ce qui se passe à l'école. Sœur Colette rapporte tout, et Diane moucharde. Cette pression continue me rend tellement nerveuse que je ne saisis rien aux explications de la sœur. Suis-je ailleurs ou nulle part ?

Même mon frère n'a pas le droit de m'aider

Un jour pourtant, en première année, la sœur maîtresse a eu une bonne idée. Elle demande à mon frère de me montrer comment compter et apprendre mes couleurs.

Mon frère accepte. Je n'ai pas peur de lui et je suis heureuse de pouvoir lui parler. Il est patient bien que j'aie de la difficulté. Ça commence à rentrer un peu. Malheureusement, ça ne peut pas rater, Diane rapporte la nouvelle situation à sa mère qui, sans perdre une seconde, défend à mon frère d'intervenir dorénavant. Et elle en profite pour m'enfoncer davantage :

– Toé, t'es stupide ! Si tu veux apprendre, débrouille-toé toute seule !

Devoirs et leçons à la maison

Le soir, la bonne femme fait faire les devoirs à tout le monde, à Diane, ses deux fils, et même à Louis. Sauf à moi, évidemment.

Faire les devoirs. Apprendre les leçons. Je ne sais même pas ce que ça veut dire. La chipie me dit :

– Ouvre au moins tes livres, câlce de folle ! R’gardez donc la niaiseuse, a sait rien, c’est juste une pas d’allure, une sans dessein...

Alors, au premier mois d’école, je fais ce qu’elle me dit de faire. J’ouvre mon sac d’école, je sors mes livres sans savoir lequel prendre. Du coin de l’œil, je regarde comment fait mon frère. Je prends le plus beau livre et je l’ouvre. Je le feuillette sans me rendre compte que je le tiens à l’envers. Évidemment, c’est l’occasion pour la bonne femme de hurler :

– Ostie de fille, r’gardez-la ! A sort tous ses livres, la pas d’allure. A pourrait en sortir un à la fois, a l’apprendrait un peu mieux. A sait même pas que le livre est à l’envers. A saura jamais rien, c’tte folle-là.

Un soir de devoirs, quand ils ont tous fini, quelle mouche l’a piquée ? Elle sort un plat de popcorn en récompense. Elle m’explique :

– Regarde comme ils sont tous intelligents. Eux y savent ce que c’est les leçons et les devoirs.

Elle ajoute à l’intention de mon frère :

– Montre-lui comme ça sent bon. Approche-toé d’elle...

Puis elle conclut en me regardant :

– Toi, ma maudite folle, t’en auras quand t’auras fait tes devoirs et tes leçons.

Mais elle sait bien qu’elle ne sera jamais obligée de m’en donner, car elle ne veut rien me montrer.

Je regarde les autres manger leur popcorn. Ça sent bon et j’en suis privée.

À force de me le faire dire, je me sens vraiment imbécile. Je ne connais même pas la différence entre un livre de français et de calcul. Je ne

sais pas reconnaître les lettres, ni même compter jusqu'à 5 et encore moins jusqu'à 10.

À l'école, une chose m'a frappée : dans le livre de français, il y a des dessins de souris, exactement les mêmes que celles que je vois dans mon lit la nuit. Alors, comme j'ai appris à la longue à reconnaître dans mon livre de français des be, be, be et que j'aime réciter ces lettres, j'ouvre le soir mon livre de français à la page des souris.

Je suis tout excitée ! J'ai déjà entendu mon frère réciter et répéter ces lettres-là en première année. Moi aussi, à mon tour, je sais quelque chose ! Je commence ma récitation.

Pensez donc. La bonne femme va éteindre la petite étincelle :

– R'gardez-la, elle fait croire qu'a lit cette niaiseuse-là !

Une fois de plus, elle enfonce le clou de mon cercueil, et je me sens à part des autres, même de Louis.

Ma mère est mise au courant

Un jour de visite de ma mère, la bonne femme ne rate pas l'occasion de me noircir auprès d'elle :

– Ta fille ne comprend rien à l'école. Elle n'est même pas capable de compter jusqu'à cinq.

Dès son retour en ville, ma mère téléphone à l'école pour s'informer de ce qui se passe. Elle apprend entre autres qu'il me faut des petits bâtons en plastique de toutes les couleurs pour apprendre à compter.

Tous les élèves en ont, sauf moi, Rosalie. Elle m'en achète et me les apporte. Je les adore tout de suite. Les couleurs me fascinent.

La maudite bonne femme n'avait pas voulu m'en acheter. Elle a trop peur que j'apprenne quelque chose à l'école ou que j'en sache plus que sa fille. Elle veut juste me garder ignorante, stupide et angoissée.

Ah ! ces petits bâtons ! Je les mets devant moi sur le pupitre, je veux les avoir tout le temps sous les yeux. Ils sont tellement beaux ! C'est le cadeau le plus précieux que j'aie reçu de ma vie.

Mon frère a même commencé à me montrer le nom des couleurs au moyen des petits bâtons quand la sœur lui a demandé de m'aider.

Mais la méchante folle y a mis fin. Elle me bouche le moindre accès à l'apprentissage.

Une belle robe en cadeau et des camisoles

Un jour, après mon bol de gruau en guise de dîner, je retourne au pas de course à l'école. Tout à coup, j'entends une voix de femme au village qui m'appelle :

– Rosalie !

Cet appel me fait peur et je me mets à courir plus vite. Je viens de passer devant la maison où une dame continue de m'appeler au loin. Moi, non, je ne veux pas répondre ni me retourner. Plutôt m'éloigner au plus vite.

Tous les jours, après le dîner, cette même dame se tient sur la galerie de sa maison. Elle me regarde passer, me dit gentiment bonjour, et moi, je fais semblant de ne pas la voir. En réalité, je la vois très bien de loin. Mais quand je m'approche d'elle, je baisse la tête et j'accélère ma course.

Méfiante, je me pose des questions :

– Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir, cette dame-là ? Est-ce qu'elle est de mère avec la bonne femme pour me tester et me faire tomber dans le panneau ?

Le même scénario se répète jour après jour. À la longue, ça commence à m'énerver beaucoup, d'autant plus que les voisins commencent à être au courant. Ils font la remarque :

– Est-ce qu'elle va lui répondre un jour, cette petite sauvage ?

Diane, bien sûr, aurait aimé m'entendre répondre pour le rapporter à sa mère et me faire cadeau d'une fessée. Et moi, je me demande :

– Est-ce que je peux faire confiance à cette dame ? Elle a l'air gentille. De plus, je la trouve tenace. Mais pour moi, c'est un supplice : sa maison est sur mon chemin, je ne peux l'éviter.

Un jour quand je reviens de l'école, la dame me dit :

– Viens ici, Rosalie, je ne te mangerai pas. J'ai juste quelque chose à te montrer.

Ça me tente, mais je passe. Un autre jour pourtant, en pensant que personne ne m'observe, j'ose lui adresser la parole :

– Non, madame, arrêtez de me parler s'il vous plaît !

– Écoute, ma petite fille. J'ai vraiment quelque chose à te montrer. Ma fille a grandi. Une de ses robes te ferait peut-être. Viens vite, juste le temps d'essayer, ce ne sera pas long.

Oh ! elle vient de parler d'une chose qui me touche, une belle robe pour moi. Alors, je me décide, je prends la chance d'entrer chez cette femme accueillante, même si je me sens nerveuse.

Elle m'enlève mon linge et me fait monter sur une chaise. Je vis des sentiments contradictoires : je suis gênée parce que mes sous-vêtements sont sales, mais en même temps, je suis excitée.

La dame m'essaie la robe. Elle me fait ! Après quoi, elle sort des camisoles et m'en met une sur le dos. Ces camisoles sont belles et blanches. Je n'en ai jamais vu d'aussi belles. À la fin, elle met tout dans un sac, sans trop se presser. Mais moi, je m'impatiente :

– Vite, madame, il faut que je m'en aille. Je risque de me faire chicaner par ma tante.

En sortant, je dis merci. Je cours de toutes mes forces jusqu'à la maison. Pendant ma course, je me rends compte que je viens de commettre une grosse erreur. Je n'aurais pas dû accepter l'invitation de la dame. Malgré ce remords, je suis enchantée en pensant :

– Je pourrai mettre la belle robe pour me rendre à l'école et pour la première fois, je serai aussi belle que les autres petites filles de ma classe !

J'arrive à la maison. La bonne femme m'attend de pied ferme comme je m'y attendais. Elle fait sa crise :

– J viens de recevoir un appel de madame Blanchette. Elle m'a dit ce qu'elle t'a donné. De toute manière, j'étais déjà au courant. Diane t'a vue entrer dans sa maison.

Tout en criant, la sorcière m'arrache le sac des mains et m'enlève la camisole. Elle est au courant de tout. Madame Blanchette, de bonne foi, lui a tout conté, convaincue que Gertrude serait contente.

La sorcière enchaîne :

– R’garde ben c’que j’vais faire de c’linge-là. Je t’avais ben avertie de ne parler à personne. Pis, en plus, t’es rentrée dans cette maison, ma p’tite crisse. Pour qui a se prend c’tte femme de te donner du linge ? Regarde-moé ben avant de t’assire sur ta chaise.

Bang ! Elle jette les vêtements à la poubelle. Pour moi, c’est un choc terrible et je ressens une peine immense. Une nouvelle porte se ferme.

Tout un village sur le dos

Nous vivons dans un village. Tout le monde se connaît. La chipie m’a dépeinte comme une pas d’allure. Ma réputation est faite. Résultat : presque tout le village m’observe, me surveille et rapporte à madame Lapierre mes moindres mouvements. Un seul mot à un passant dans la rue est de trop.

J’entends parfois des gens faire des remarques à mon sujet :

– R’gardez-la ! C’est la fille gardée par madame Lapierre. C’est vrai qu’elle a l’air niaiseuse. Voyez donc comment qu’est attriquée, pis a ben l’air bête. J’l’ai jamais vu rire, c’tte fille-là...

Ces gens-là ne savent pas ce qu’ils disent. C’est leur seule excuse. Si seulement ils se doutaient un peu combien ils me causent du chagrin...



Gertrude Lapierre m’a fait tant de mal. Je suis marquée à vie. L’angoisse que je ressentais sous sa fêrule était presque palpable. J’aurais voulu la supplier pour qu’elle arrête de me torturer, et crier haut et fort au secours.

Aujourd’hui, même si je réussis à soigner mes plaies, les cicatrices demeureront pour le reste de mes jours.

Cette femme tortionnaire était un résidu de la société, un être sans la moindre humanité. Les émotions que j’ai dû garder en dedans de moi continuent à me brasser. Je déteste cette femme au plus haut point. Il y a une part du diable en elle.

Je veux aller jusqu’au bout dans la dénonciation de ce que j’ai vécu durant des années dans le but de m’en libérer avant de passer à autre chose.

Par ailleurs, ces dernières années, bien des gens m'ont posé la question :

– Pourquoi n'as-tu pas tenté de te sauver ? Moi, je ne me serais jamais laissé battre comme ça, j'aurais trouvé n'importe quel moyen pour fuir.

Je leur pose alors une question à mon tour :

– Je serais allée où, pour faire quoi ? Mettez-vous dans les petits souliers d'une enfant. La sorcière connaissait tout le monde dans le village. Elle y avait même de la parenté. Et nous avions la réputation d'être des enfants méchants. Si je m'étais sauvée, je ne serais jamais passée inaperçue et les villageois m'auraient ramenée chez la gardienne. Mon sort aurait été pire encore.

De plus, je n'aurais pas réussi à trouver ma mère. Je ne savais même pas où elle demeurait.

En dehors de ma mère, mon frère et les gens de la pension, je ne connaissais personne. Et je vivais dans la terreur. Je n'étais même pas une enfant révoltée. J'étais soumise. Ne connaissant rien d'autre, je pensais que c'était ça, la vie.

Ma mère non plus ne connaissait pas ses droits. Et la tortionnaire, la geôlière, elle nous faisait constamment subir un lavage de cerveau.

Dès mon arrivée et pendant des années, elle m'a répété que je n'étais qu'une bâtarde. Je ne savais même pas ce que ce mot voulait dire. Mais dans ma tête, je me disais : ça doit être une chose épouvantable. Et je la croyais. À l'époque, c'est ainsi que l'on qualifiait des enfants nés hors mariage. Bâtarde, moins que rien, rebut, déchet, mioche.

Me sauver ? Mais à force d'entendre la sorcière, je commençais à croire que le traitement qu'elle me réservait était normal et que nous le méritions. L'idée d'injustice m'effleurait quelquefois en constatant que ses enfants n'étaient pas traités de la même façon. Mais je me disais :

– Nous, c'est pas pareil. Nous ne sommes pas ses enfants.

Comment pouvais-je savoir que le comportement de Gertrude Lapierre était criminel ?

Elle voulait nous dresser comme de jeunes chiens. Elle a réussi. Elle voulait nous mettre à sa main. Elle a obtenu ce qu'elle voulait. Notre horizon se limitait pratiquement à la cuisine. Et l'école n'était que le prolongement de la maison.

Je n'étais qu'une petite fourmi minuscule, habitée par la terreur d'être écrasée par un géant puis abandonnée. Comment penser seulement à une fugue ?

Si tout se joue avant six ans, comme certains le prétendent, avec quel bagage ai-je dû affronter les orages de la vie plus tard ?

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai deux garçons. Le premier a 17 ans, l'autre 23. Je ne les ai jamais maltraités.

Ça me choque d'entendre dire par des gens instruits que les enfants battus sont portés à battre leurs enfants à leur tour. Ce n'est pas mon cas. Je ne nie pas toutefois que cela puisse arriver.

Je ne me prétends pas une mère parfaite. J'avoue même que je me suis montrée plutôt trop patiente et trop bonne. Mes enfants ont pu me le reprocher. Mais j'ai fait de mon mieux.



.....
*Yes, 'n how many seas must a white dove sail
Before she sleeps in the sand ?*

BOB DYLAN, *Blowin' In The Wind*

CHAPITRE 11

SURPRISE : LE DÉBUT DE LA FIN

J'ai environ sept ans. Nous sommes en plein été.

Un matin, la bonne femme nous annonce que ma mère est en route pour nous rendre visite. Comme d'habitude, elle ajoute :

– Ne parlez pas, ne bougez pas, sinon vous savez ce qui vous attend après son départ.

À chaque visite, la bonne femme ordonne à son mari :

– Cache les cuves quelque part, faut pas qu'elle les voie.

Ma mère arrive. Surprise ! Elle n'est pas seule. Elle est accompagnée d'un homme qui fait monsieur.

Des idées me passent par la tête :

– C'est qui cet individu ? Serait-ce quelqu'un de méchant ? Vient-il nous chercher, peut-être pour nous changer de pension ?

Madame Lapierre les invite à s'asseoir sur une chaise en plein milieu de la cuisine et nous fait signe de nous approcher d'eux. Au cours de toutes les années chez elle, nous n'avons pas eu le droit de nous lever de notre chaise sans son autorisation expresse.

Ma mère nous dit :

– Mes enfants, je vous présente monsieur Frégeault, mon ami.

Celui-ci nous salue.

Notre seule réaction est de regarder le plancher. Pas un mot. J'aurais pourtant aimé crier à m'en arracher la gorge, mais la consigne n'admet aucune contradiction.

Ce monsieur Frégeault remarque notre inhibition tout de suite et ne se gêne pas pour nous le faire savoir :

– Mais les enfants ! Vous ne dites même pas bonjour à votre mère ? Vous ne l'embrassez pas ? Voyons ! Regardez-la au moins !

Malgré cette remontrance, pas un mot de notre part. L'ami de ma mère nous regarde d'un air intrigué. Il doit nous prendre pour des sauvages. Mais il essaie de nous mettre à l'aise et de créer un contact en posant des questions :

- Qu'est-ce que vous faisiez avant notre arrivée ? Nous, bouche bée.
- Êtes-vous allés jouer dehors aujourd'hui ? Toujours pas de réponse.
- Êtes-vous contents au moins de voir votre mère ?

J'ai la réponse affirmative au bout des lèvres. Mais je me retiens. Pas le droit de parler.

À chaque question, je me tourne vers la bonne femme avant de baisser à nouveau les yeux. C'est elle ou ses enfants qui répondent à notre place, peu importe de qui vient la question, de monsieur Frégeault ou de ma mère. La gardienne reste plantée là. Elle a trop peur que nous dévoilions la moindre chose. Et au cas où elle doit s'absenter pendant un court instant, ses enfants prennent la relève.

Résultat : la belle visite ne dure pas longtemps. Nous n'avons rien d'intéressant avec notre silence obstiné et nos yeux baissés. Nos visiteurs se trouvent en face de deux statues.

Il est vrai que nous sommes bizarres et d'une retenue anormale. Embrasser quelqu'un ? Nous ignorons ce que c'est. Faire une caresse à ma mère ? Comment faire ?

Au cours d'une des visites subséquentes, un des fils de la bonne femme nous surveille sans cesse. Monsieur Frégeault, qui n'a pas froid aux yeux, lui demande :

- Cou donc, travailles-tu pour la police ?

Le garçon est gêné, il tourne les talons et sort de la cuisine.

Après leur première visite commune, à peine embarqués dans l'auto de monsieur Frégeault, celui-ci dit à ma mère :

- Cette femme m'a l'air sournoise. Il y a quelque chose de louche dans cette maison. Tes enfants ont un comportement bizarre.

Depuis cette visite de ma mère en compagnie de monsieur Frégeault, je me pose des tas de questions, assise sur ma chaise dans le coin de la cuisine :

– C'est qui ce monsieur ? Qu'est-ce que nous avons pu faire pour que ma mère ait besoin de lui ? S'en vient-il vérifier si nous sommes gentils ?

La réponse à ces questions, je l'aurai quelques mois plus tard. En attendant, l'air me semble un peu plus respirable.

Une petite lumière au bout du tunnel

À quelques reprises, les deux reviennent nous rendre visite. Chaque fois, ils nous posent des questions. Commencent-ils de plus en plus à se douter de quelque chose ?

Plus tard, j'apprendrai que l'ami de ma mère essayait de nous analyser, et même de nous apprivoiser. Il voulait découvrir la raison de notre étrange comportement. C'est normal, il aimait ma mère et prévoyait sans doute une cohabitation avec elle et nous deux.

La dernière visite du couple est survenue au cours des vacances d'été. En arrivant, ma mère dit à la gardienne :

– Aujourd'hui, nous avons décidé d'amener les enfants se baigner au lac. Je leur ai acheté un costume de bain. Ils pourront s'amuser dans l'eau et jouer sur la plage.

La sorcière répond du tac au tac :

– Non, madame, il n'est pas question qu'ils sortent de la maison. Vous ne les amènerez nulle part, vous n'avez pas le droit.

C'est le tour de monsieur Frégeault d'intervenir. C'est un homme de prestance qui ne cherche pas ses mots :

– Madame Lapierre, écoutez-moi bien. Madame Marie-Anne Robillard est la mère de ces enfants. Elle a parfaitement le droit de les amener où elle veut lors d'une visite. Vous n'avez aucun droit de l'en empêcher. Nous les sortons et les ramènerons en fin d'après-midi, un point c'est tout.

Puis il poursuit à notre intention :

– Venez les enfants, on part !

Ce monsieur, à l'air sérieux et sévère, en impose. Il parle comme un homme en autorité. Et ce qui me surprend et soulage en même temps, il ne donne pas l'impression d'avoir peur de ma tortionnaire.

Je me dis :

– Comme cet homme fait bien de s'exprimer ainsi, même s'il a l'air un peu mauvais ! Je constate pour la première fois que la maudite folle recule. Quelqu'un résiste à ses interdits. C'est à son tour d'avoir peur. Elle en perd la parole.

Cette sortie, quelle joie inattendue ! Pour la première fois de ma vie, je découvre une plage et un lac tout bleu. Je me sens comblée de passer tout un après-midi loin de ma prison, en train de m'amuser en présence de mon frère et de ma mère.

Mon costume de bain, choisi et apporté par ma mère, est un bermuda blanc de ratine extensible. Au contact de l'eau, il s'étire au point qu'au moment de sortir du lac, je dois le remonter jusqu'en dessous des aisselles. Voyant ça, ma mère s'en fait, car elle n'a pas choisi la bonne grandeur. Mais moi, peu importe, je trouve ce costume de bain amusant.

De plus, nous avons reçu chacun trois autres cadeaux : une pelle et une petite chaudière pour jouer dans le sable, et un chapeau de paille pour nous protéger du soleil. J'ai enfin quelque chose qui m'appartient à moi toute seule pour tout un après-midi !

Ma mère et monsieur Frégeault nous permettent de nous amuser dans l'eau et sur la plage jusqu'à épuisement. J'en profite pleinement !

Pendant ce temps, Louis et moi pouvons échanger quelques mots dans l'eau, même si nous restons prêts à réagir à la moindre alerte. La méfiance est devenue une seconde nature.

En fin de journée, je saisis mon bonheur d'être à la plage ! Je peux regarder le ciel bleu qui m'a tant permis de rêver, loin de la maudite maison du diable, loin aussi de la brume qui m'enveloppe tout le temps, m'isolant de ce qui m'entoure...



Au cours de mes années de prison, j'étais convaincue, envers et contre toutes les apparences, que quelqu'un viendrait m'arracher à cet emprisonnement. Mais qui ? Quand ? Mystère.

Comme j'ai attendu ce jour en silence ! Cet espoir était associé à un coin du ciel bleu que j'entrevois parfois. J'ai alors rêvé de liberté, et ce rêve m'a aidée à tenir le coup, repliée sur moi-même, entourée aussi d'une brume grise qui m'isolait tout en atténuant les coups de strappe, la douleur de mon corps, les regards de dédain et les paroles blessantes. Ces sentiments sont difficiles à exprimer avec des mots.

En même temps, je vivais également comme dans une dimension quasi mystique, réelle mais inexplicable.



Toutes ces années, Seigneur, j'ai senti une présence protectrice. Tu savais qu'il fallait quelqu'un à mes côtés pour traverser ce passage douloureux et désertique de ma vie d'enfant. Tu m'as accordé la force d'espérer. Cette épreuve dépasse les capacités d'un enfant laissé à lui-même.

C'était donc toi, Seigneur, et nul autre, qui m'as permis de survivre au naufrage.



.....

*Ce n'était qu'un orage
Ce n'était qu'une cage
Tu reprendras ta course
Tu iras à la source
Tu boiras tout le ciel
Ouvre tes ailes
Liberté, liberté
Liberté
Oh, liberté*

RICHARD DESJARDINS, *Le cœur est un oiseau*

CHAPITRE 12

SUR LA PLAGE, L'HEURE DE VÉRITÉ

Ah ! que c'est le fun la plage !

Jamais je n'aurais pu m'imaginer un endroit aussi merveilleux sur terre. Jamais je ne me suis autant amusée. Des photos en garderont le souvenir pour toujours. Je pose fièrement avec mon costume de bain trop grand.

J'aurai souvent le goût de revoir ces photos. Pour quelques heures, j'ai été inondée par une joie indicible. Et ça se lit sur mon visage. Je bouge tous les membres de mon corps sans être épiée. Je regarde les gens autour de moi sans contrainte. J'ai le droit de rire sans me faire traiter de tous les noms. Quand je scrute ces photos, je me vois légèrement pensive, mais si heureuse.

Sur la plage, je remarque près de moi une petite fille rayonnante que je n'oublierai jamais. Un peu plus grande que moi, elle a de beaux traits avec ses cheveux bruns très foncés, et est bronzée dans son costume de bain couleur léopard.

Je n'ose pas la regarder franchement. Je lui jette plutôt des regards furtifs comme quand je regarde en catimini le ciel par la fenêtre de la cuisine chez la bonne femme. J'aimerais lui adresser quelques mots, mais la gêne m'en empêche. Je remarque ses yeux de couleurs différentes: l'un est gris pâle, l'autre brun foncé. J'envie sa beauté, et je devine que celle-ci reflète un bonheur intérieur. Pour moi, ce doux rayonnement est nouveau.

Pour la première fois depuis des années, je n'entends pas les criaileries de la bonne femme. Je ne me sens pas un zombie plaqué sur une chaise ou tournant sans arrêt et sans raison autour d'un poteau.

Quel trésor ! Toute un après-midi à moi, simplement concentrée sur ce que je fais, sans frayer. Sur ce sable fin, je n'ai pas à me protéger des coups qui peuvent s'abattre sur mon dos à l'improviste, ni à espérer la fin des insultes.

J'ai le loisir d'observer de loin les autres enfants. Ils jouent dans le sable avec leurs pelles et leurs chaudières. Je les imite, construis des châteaux comme eux et creuse des rigoles.

Comment ne pas me souvenir à jamais de ces premières heures de liberté totale ? Elles resteront gravées dans mon cœur. Depuis l'âge de trois ans, placée chez cette maudite sorcière, je n'ai connu aucun moment de bonheur.

Tout en m'amusant dans le sable, je jongle avec l'espoir de revenir un jour sur cette plage du bonheur. C'est un plaisir fou de jouer avec mon frère dans l'eau, tandis que ma mère et monsieur Frégeault nous regardent d'un œil amusé. Mais en même temps, les deux discutent de manière animée. Ils n'ont pas l'air du même avis. Faisant semblant de ne m'apercevoir de rien, je soupçonne qu'ils parlent de nous deux.

Toutes sortes d'idées et de questions me trottent dans la tête :

– Cet après-midi, incroyable ! Je me sens libre, il ne faudrait pas que ça finisse... Mais eux là-bas, que disent-ils en nous regardant ?

En fin d'après-midi, pas habitués à jouer ainsi, nous sommes à bout. Nos énergies sont épuisées. Il reste que je n'ai jamais vécu une expérience aussi emballante. Comment ne pas en profiter pleinement ?

Arrive brusquement le signal de la fin. Trop tôt. C'est à ce moment précis que je réalise que la roue du temps ne cesse de tourner, et que tout passe.

Ma mère nous annonce :

– L'après-midi tire à sa fin. Nous allons vous ramener chez madame Lapière. C'est le temps de vous habiller.

Du coup, je me sens précipitée dans un trou noir. L'enchantement s'éteint. Quel choc ! Je ne veux pas croire que ces heures privilégiées sont déjà passées. Mon sentiment de liberté, ma joie, mon sourire volent en éclats. L'après-midi n'a duré qu'un instant. J'ai très mal en dedans.

J'essaie de cacher mon immense déception, mais ma mère et son ami s'en aperçoivent. Et je ne me doute pas encore qu'ils sont décidés à nous faire parler.

Ils veulent nous faire parler

Ils nous font d'abord enlever notre costume de bain que je regarde une dernière fois. Malgré ma peine, je fais ce qu'ils demandent sans un

mot de protestation. J'aurais bien voulu prendre tout mon temps pour me rhabiller et ainsi étirer notre présence sur la plage.

Dès que nous sommes prêts, ma mère nous demande de venir nous asseoir auprès d'eux. Ils cherchent le moment idéal pour nous faire parler et ainsi apprendre ce qui se passe chez madame Lapierre. Mais sont-ils prêts à entendre la vérité ?

Nous sommes sur la défensive, nullement habitués à nous asseoir proche de quelqu'un, et à dévisager les interlocuteurs, même pas notre propre mère. La bonne femme nous a tellement inculqué que nous sommes crasseux, niaiseux et puants, que nous craignons de nous approcher.

Ce qui me passe par la tête est horrible :

– Personne ne voudra de moi, jamais, car j'ai mangé du caca.

Ils permettent de nous asseoir à une certaine distance. Pour nous, c'est la bonne manière de faire avec le monde. Il me faut cette distance, car je me crois vraiment une petite fille laide et répugnante, une bâtarde, même si je m'interroge encore sur le sens de ce dernier mot affreux.

Et s'enchaînent les questions

Monsieur Frégeault commence par une première question :

– Est-ce que vous êtes heureux chez votre gardienne ? Silence. Nous regardons par terre.

– Se pourrait-il qu'il y ait quelque chose de bizarre dans cette maison ? Pas de réponse.

– Ou est-ce que vous êtes maltraités ?

Pas plus de réaction de notre part.

Ma mère, très à l'écoute, commence à s'inquiéter. À son tour de poser des questions :

– Est-ce que vous êtes battus ? Dites-le-moi, est-ce que quelqu'un vous frappe ?

Comme pour les questions de monsieur Frégeault, aucune réponse, ni de ma part ni de la part de Louis.

Elle enchaîne avec d'autres questions. Face à cette insistance, je commence à avoir peur, d'autant plus qu'ils parlent parfois tout bas entre eux, et il y a des mots qui m'échappent.

Chez ma mère, je sens une impatience grandissante. Et je saisis ce qu'elle vient de dire au monsieur :

– Non, non, ça ne se peut pas. Ils m'en auraient parlé quand j'allais les voir.

Elle se doute de quelque chose, mais continue à s'en défendre.

Louis et moi continuons à fixer le sable, nous avons trop peur de parler.

Leur première conclusion, à ma mère et à monsieur Frégeault, c'est que nous portons un lourd secret dont nous voulons éviter la révélation à tout prix. Ils craignent aussi que notre situation soit plus grave que ce qu'ils avaient d'abord imaginé.

À certains moments au cours de leur interrogatoire, nous nous regardons du coin de l'œil, Louis et moi, en penchant un peu la tête à chaque question.

Les deux essaient encore. À un moment donné, je faillis parler, car je commence à avoir l'impression qu'ils veulent vraiment nous aider. Je jette un regard à mon frère. Il me fait un signe de la tête. Je comprends. Il ne veut absolument pas que je dévoile quoi que ce soit. Danger !

La réaction de Louis me fait réfléchir. Si je dévoile tout, qu'est-ce qui arrivera ? La bonne femme nous a bien mis en garde :

– Si vous ouvrez le moindre menton, je vous tue au retour de votre sortie !

Je me remets à douter :

– Que veut-il au juste ce monsieur-là ? Pourquoi pose-t-il toutes ces questions ? Ne travaille-t-il pas pour la bonne femme et ne vient-il pas gâcher la plus belle journée de ma vie ?

Et plus je me pose des questions, plus j'ai l'impression qu'il est engagé par la sorcière pour nous tendre un piège. Si je parle, il va le rapporter, et la conséquence sera terrible.

Rien n'échappe à ma mère. Elle devine mes pensées et nous assure que monsieur Frégeault est un très bon ami à elle à qui nous pouvons faire confiance.

Au moment précis où nous avons appris qu'il nous faut retourner chez la bonne femme, le ciel sur notre tête s'est assombri. Et dès la première question, nous sommes devenus muets comme des carpes et craintifs, exactement comme à chacune de ses visites.

Pour quelqu'un qui essaie de nous comprendre, comme monsieur Frégeault, ces observations sont des indices. Cet homme fait preuve de perspicacité.

Pendant une heure et demie, ça continue à tergiverser. Rien de concluant n'en sort. Je vois que ma mère commence à être mal à l'aise, et se met à craindre que monsieur Frégeault ait peut-être raison quand il prétend qu'il se passe quelque chose de louche dans la pension de madame Lapierre. Elle veut et ne veut pas l'admettre, c'est ce qui explique qu'elle dit à plusieurs reprises à voix basse :

– Non, ça ne se peut pas. Je ne pourrai pas le supporter.

Monsieur Frégeault reprend :

– Rassurez-vous, les enfants, nous ne sommes pas méchants. Ce que votre mère vous a dit est vrai : je suis un très bon ami à elle et je l'aime. Nous ne posons pas de questions pour le compte de madame Lapierre. D'ailleurs, personne n'est au courant que nous sommes ici. Elle ne sait même pas à quel lac nous sommes allés. Personne ne nous entend ici, et personne ne viendra nous trouver.

Je l'écoute et je n'arrive pas encore à le croire. Il poursuit :

– Nous ne mettrons personne dans le secret. Vous pouvez tout nous dire en toute sécurité. Nous ne travaillons pas pour la police non plus. Si vous êtes maltraités, nous allons nous arranger pour vous sortir de là. Le plus tôt possible ! Vous savez, personne n'a le droit de maltraiter des enfants. La police peut les arrêter et les mettre en prison.

Je tends l'oreille. Mais je ne suis toujours pas prête à faire confiance à ce monsieur.

Ma mère est sur le point de se décourager. Je l'entends faire une réflexion :

– Qu'est-ce que cette femme a bien pu leur faire pour qu'ils aient peur d'elle à ce point ?

J'essaie de regarder mon frère du coin de l'œil pour voir s'il est prêt à parler, car moi, oui, l'envie me prend de tout dire. Les mots me brûlent dans la bouche. Je suis tannée de me faire battre, de me faire insulter et d'être emprisonnée. Et la promesse de ce monsieur et de ma mère de nous sortir de là vient appuyer mon envie de parler.

Mais chaque fois que je regarde furtivement mon frère, il me fait de gros yeux tout en se serrant les dents. Je comprends son attitude : il a peur et refuse de se livrer.

De son côté, monsieur Frégeault ne capitule pas. Il apporte d'autres arguments :

– Ni la famille Lapierre, ni aucune autre personne n'a le droit de vous maltraiter. En aucun cas. Si quelqu'un vous fait des menaces, vous nous le dites. Vous n'avez pas de raisons de vous inquiéter. Votre mère et moi-même nous nous occuperons de vous sortir pour toujours de cette maison. Bien plus, nous allons informer la police. Elle va arrêter la femme qui ne fera plus jamais de mal à aucun enfant.

Ce qui fait pencher la balance

En entendant le mot police, j'ai peur. Mais ce qui me touche et fait pencher la balance, c'est qu'il affirme que, même si la bonne femme nous a fait mal à nous, elle ne pourra plus jamais le faire à d'autres enfants grâce à l'intervention des deux, celle de la police et de l'organisme qui nous a placés là.

À la suite de ces arguments, je branle vraiment et je me dis :

– Finalement, ce qu'ils disent a l'air d'être vrai. Je veux les croire. Un sauvetage est peut-être proche. N'ai-je pas toujours voulu sortir de cette maison ? Le moment que j'ai le plus souhaité au monde durant toutes nos années de torture est peut-être sur le point d'arriver... Cette famille du diable, je ne veux plus jamais la voir.

Mais les questions se bousculent encore dans ma tête. Parler ? Ne pas parler ? Je suis confuse.

Je jette une fois de plus un regard sur mon frère, comme si je voulais lui signifier :

– C'est peut-être vrai ce qu'ils disent. Si toi tu ne veux pas parler, moi je vais le faire. Je suis écœurée de me faire battre.

Tiens, il hoche la tête et hausse les épaules. J'en déduis qu'il veut dire oui et non en même temps. Il est encore indécis, mais commence à branler lui aussi.

Moi, pourtant plus jeune que lui, je suis davantage capable de prendre une décision. Alors, je me risque et m'adresse à l'ami de ma mère :

– Est-ce réellement vrai qu'il n'y a pas de danger si on vous conte tout ? Est-ce bien sûr que vous ne direz pas un mot à la bonne femme ? Et surtout, est-ce certain que vous allez nous sortir de là ?

Monsieur Frégeault n'a aucune hésitation :

– C'est vrai. Je vous le jure.

Ma mère ajoute d'une voix tremblante :

– C'est sûr et certain. Ne soyez pas inquiets. Conte-nous simplement ce que la femme vous fait.

Je ne suis pas complètement rassurée pour autant :

– On n'a le droit de parler à personne. Si elle apprend que nous avons conté tout ce qui se passe dans sa maison, elle va être plus furieuse que jamais et nous battra à mort.

Ma mère et son ami se regardent. Ils sont abasourdis et ne disent plus un mot. J'en profite pour ajouter :

– À plusieurs reprises, ma tante, enfin, la bonne femme, nous a bien avertis : si vous dites la moindre chose à qui que ce soit, je vais vous tuer. Et surtout si vous parlez à votre chienne de mère et à ce monsieur.

À ces mots, leur surprise est totale. Ils veulent tout savoir maintenant. En ai-je trop dit ? Je me sens mal. Je viens de me rendre compte qu'il est désormais trop tard pour reculer. Mon frère me regarde de travers. Il veut me faire comprendre que j'ai dépassé les limites. Il a peur pour nous deux.

Ma mère surtout est bouleversée. Elle se met à pleurer, car elle commence à soupçonner ce qui s'annonce. Mais la réalité va largement dépasser ses appréhensions.

Je me débats intérieurement :

– Là, c'est trop tard pour faire marche arrière. Tant pis ! Ça fait tellement longtemps que j'attends quelqu'un pour me sortir de cet enfer. J'ose croire qu'ils vont nous venir en aide.

Ma mère pleure tout bas. Mais quand elle apprend que ses craintes se révèlent vraies, elle se met à pleurer de plus en plus fort. Alors, j'hésite, mais me convainc :

– Il faut que je parle. N'est-ce pas l'unique chance que j'ai de le faire ? Mais c'est dur ! Je n'ai même pas commencé à dévoiler un début des méchancetés que ma mère pleure déjà à chaudes larmes. Quand elle va tout savoir, elle ne pourra plus s'arrêter, alors que moi, depuis des années, je n'ai même pas le droit de verser une larme. Ma mère, une personne adulte, peut pleurer sans retenue... cette situation me trouble.

J'ai de la peine et du chagrin de devoir tout livrer. Entendre le récit de toutes les atrocités que la maudite sorcière nous a infligées sera pour ma mère une épreuve terrible.

Mais ma décision est prise. Je vais tout dévoiler. Mon frère va finalement acquiescer et parler à son tour.



La découverte que la maison de madame Lapierre était pire qu'une prison a profondément ébranlé ma mère à l'époque.

Si elle ne s'en est pas doutée plus tôt, c'est qu'elle faisait pleinement confiance à l'organisme gouvernemental qui nous avait placés là. L'ayant su, jamais elle n'aurait accepté cette situation.



.....
*C'est un douloureux labeur
que la rupture des sombres attaches du passé.*

VICTOR HUGO, *Les Misérables*

CHAPITRE 13

LE GRAND DÉBALLAGE

Une fois la décision prise, les vannes s'ouvrent toutes grandes. Nous en avons tellement à dire que ça sort pêle-mêle, à grand débit. À tour de rôle, tantôt mon frère, tantôt moi, et souvent les deux en même temps.

– Tous les soirs, la maudite bonne femme nous plonge les fesses dans une cuve d'eau glacée et nous nous frottons sans arrêt les jarrets avec une guenille.

– Nous avons passé des heures, assis en petit bonhomme, sur la galerie.

– Et la bécosse ! Pour nous, c'est celle du dehors, été comme hiver, et même sous la pluie battante. Et nous n'y allons pas quand nous avons envie, non, c'est juste quand la folle décide que c'est le moment.

– Puis, nous devons faire nos besoins à toute vitesse. Le pipi, une minute. Le caca, trois.

– Une fois, j'ai été forcée de manger mon propre caca. Le comble de l'horreur.

Le trop-plein de la marmite saute. Nous parlons tellement vite que ma mère et son ami en sont étourdis, tandis qu'il y a des mots qui leur échappent.

Ils nous ralentissent :

– Doucement, les enfants ! Prenez une grande respiration avant de continuer.

Mais nous reprenons de plus belle :

– On a faim tout le temps. Nous n'avons droit qu'à un seul bol de gruau ou de soupe par jour. Une fois, on a même mangé des bouts de saucisse brûlés exprès.

– Nous passons nos journées assis sur une chaise dans un coin de la cuisine. Sans prononcer un mot, sans bouger. Nous ne connaissons presque rien d'autre de la maison à part cette cuisine.

– Assis en pyjama à la journée longue. Jamais de bain. Des cheveux peignés ? Jamais non plus. Et quand toi, maman, tu nous apportes du linge neuf, dès que tu as le dos tourné, la bonne femme nous l'arrache. Retour au pyjama.

Monsieur Frégeault n'en croit pas ses oreilles et ma mère pleure de plus en plus. Elle n'est pas capable d'arrêter. À travers ses larmes, elle ne cesse de répéter :

– Ça ne se peut pas, faire des choses aussi atroces à des petits enfants. Et ça pendant des années. Comment est-ce possible que personne ne s'en soit rendu compte ? C'est épouvantable. Et le pire, c'est qu'au cours de mes visites, je n'aie rien remarqué. C'est à n'y rien comprendre.

Nous continuons à déballer notre sac :

– Certains jours, nous tournons machinalement autour d'un poteau dehors, en courant ou en marchant. Des heures et des heures.

– Et la nuit, si on fait un cauchemar, c'est la fessée sans pardon. Les coups d'ailleurs peuvent nous tomber dessus n'importe quand. La strappe et le bâton également.

– Et surtout, nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Jamais. Sinon, le tarif est doublé.

– Notre lit est une couchette de bébé avec des barreaux depuis le jour de notre arrivée.

– Et on ne se lève que sur ordre de la chipie.

– Et tout ce qui a rapport à l'école. Affreux ! Je me sens harcelée et livrée à moi-même. Rien ne me rentre dans la tête.

La longue litanie pourrait se poursuivre, mais ma mère et monsieur Frégeault en savent assez pour l'instant. Ils n'ont jamais entendu des choses pareilles. Maintenant, ils se concertent.

Ce que j'entends d'abord me soulage énormément :

– Il faut les sortir de là le plus tôt possible et prévenir la police. Cette maudite femme ne s'en sauvera pas comme ça.

Ma mère surtout est catégorique :

– Maintenant qu'ils ont tout dit, ils ne peuvent pas retourner dans cette maison. Ils sont en danger.

Enfin, quelqu'un a compris. On est sauvés. La page est tournée sur cinq ans d'enfer.

Mais monsieur Frégeault met une sourdine à cette idée de ma mère. Il réfléchit tout haut :

– Elle ne va quand même pas les tuer, elle n'est pas folle à ce point-là.

Je tends l'oreille. Est-ce que j'ai bien entendu ? Monsieur Frégeault précise :

– Il ne faut pas créer de soupçon. La dame ne doit absolument pas savoir que les enfants ont parlé. Mais je crois qu'ils doivent y retourner.

Est-ce que j'ai vraiment bien entendu ? J'étais sûre que je n'y retournerais plus jamais. Et là, j'entends le terrible mot retour.

Je tends encore davantage l'oreille pour que rien ne m'échappe des échanges entre ma mère et son ami.

Ils prétendent qu'ils doivent se marier d'abord pour nous sortir ensuite de la pension. Mais nous sommes déjà sortis ! Ils ont juste à nous amener avec eux... Ils semblent aussi avoir un problème de logement. Rien n'est prévu jusqu'à présent.

Il est vrai que ma mère travaille encore chez le docteur Janson où elle est logée et nourrie. Elle y est engagée comme femme à tout faire : cuisine, ménage, garde des enfants. Et monsieur Frégeault n'a qu'un petit appartement.

Ils veulent donc procéder par étapes: trouver un appartement pour eux et nous deux, le meubler, se marier.

Mais nous là-dedans ? Retourner chez la tortionnaire et attendre notre délivrance incertaine après tout ce que nous venons de dévoiler ? Je ne peux pas, je ne veux pas le croire. Et j'en fais part :

– Si nous y retournons, elle va nous tuer, car elle saura que nous avons parlé.

J'essaie de comprendre ce qui se passe. Comment ce revirement est-il possible ? N'ont-ils pas promis, clairement promis, juré même,

qu'ils nous protégeraient et qu'ils nous sortiraient de là ? Non, je ne veux plus revoir la face de cette sorcière ni celle de son mari et de ses enfants. J'ai horreur de cette maison d'enfer.

Plus grande déception ne peut exister sur terre. Les larmes me noient les yeux, mais il faut que je les retienne, même si j'ai le cœur gros, très gros. Je me force comme toujours pour cacher mes sentiments et ne rien laisser paraître.

Cet effort de camouflage n'enlève pas ma panique. Les coups dans la maison de la geôlière se remettront à pleuvoir, accompagnés de ses insultes.

Un rêve merveilleux et une nouvelle vie à peine amorcée viennent de s'écrouler. L'immense joie ressentie tout au long de la journée s'éteint. J'aimerais mieux disparaître complètement au lieu d'être condamnée à passer ma vie sous la férule d'une sorcière impitoyable et cruelle.

Je suis profondément choquée et désappointée, et je ne peux écarter la conviction qu'ils m'ont menti. Ils m'ont poussée à tout dire, je l'ai fait. Et maintenant, ils vont me ramener en prison où la geôlière va me tuer. L'avoir su, je n'aurais pas dit un mot.



J'ai eu longtemps énormément de ressentiment envers les Lapierre, femme, mari, enfants. Également envers tous ceux et celles qui ont fait preuve d'une négligence inexorable. Je pense en particulier aux fonctionnaires de l'organisme gouvernemental.

Mais je n'en ai jamais voulu à ma mère. Jamais !

De tout mon cœur, j'essaie de ne plus haïr les Lapierre, même si je l'ai fait pendant longtemps. Je pense surtout aux trois enfants qui ont vieilli comme moi. Ils se reconnaîtront peut-être dans ce récit. Pourquoi leur en vouloir ? Ils n'ont fait qu'obéir aux ordres de leur mère. Ils n'ont même pas été témoins de toutes les atrocités que leur mère nous a fait subir.

J'essaie de comprendre Gertrude Lapierre, la sorcière du diable. Je l'imagine foncièrement malheureuse. Je n'aimerais pas être dans sa peau. Elle doit avoir énormément de frustrations et de rage accumulées. Envers qui, envers quoi ? Sans doute envers des personnes et des situations qui lui ont causé des blessures profondes au point qu'elle s'est à son tour acharnée sur nous, pauvres enfants, pour se venger du sort que la vie lui a réservé.

Où s'est-il passé autre chose? L'intimité de chaque être humain reste souvent un mystère, même pour ses proches.

Moi, je puise un sens dans la spiritualité chrétienne qui me donne la sérénité intérieure et la force dont j'ai besoin pour rédiger ce récit de mon enfance. Dans cette perspective, je veux partager la très belle prière de la paix, attribuée à saint François d'Assise. En voici les paroles.

Un instrument de paix

Seigneur, fais de moi un instrument de la paix.

*Là où est la haine, que je mette l'amour.
Là où est l'offense, que je mette le pardon.
Là où est la discorde, que je mette l'union.
Là où est l'erreur, que je mette la vérité.
Là où est le doute, que je mette la foi.
Là où est le désespoir, que je mette l'espérance.
Là où sont les ténèbres, que je mette la lumière.
Là où est la tristesse, que je mette la joie.*

*Ô Seigneur, que je ne cherche pas tant
à être consolé qu'à consoler,
à être compris qu'à comprendre,
à être aimé qu'à aimer.
Car c'est en se donnant qu'on reçoit,
c'est en s'oubliant qu'on se retrouve,
c'est en pardonnant qu'on est pardonné,
c'est en mourant qu'on ressuscite à l'éternelle vie.*

Le Seigneur m'a aidée à accepter et à pardonner.

Ma mère et monsieur Frégeault se rendent compte de notre amère déception concernant notre retour à la maudite pension malgré les événements de la journée. Ils tentent de nous rassurer :

– Si c'était possible, on vous amènerait avec nous aujourd'hui même. Pour le moment, c'est prématuré. Mais ça ne saurait tarder. Nous allons nous marier, nous installer en appartement et préparer votre place. Ensuite, nous irons vous chercher et vous vivrez avec nous définitivement.

Ils continuent :

– Maintenant, ramassez-vous. Il faut partir. Mais attention! La dame posera des questions. Elle cherchera à savoir si vous avez parlé. C'est simple. Vous dites que nous n'avons rien demandé. Et que vous n'avez rien révélé.

J'écoute cette recommandation. Facile à comprendre. Difficile à respecter. Mais c'est sûr qu'il faut absolument éviter de parler.

Louis et moi, nous nous consultons. Habités à être soumis, à nous taire et à faire semblant, nous allons respecter la consigne dans l'espoir d'être libérés le plus tôt possible.

Je me dis quand même :

– Bientôt ? Tout est incertain. Ça prendra combien de jours, de semaines, de mois ? Et s'ils ne tiennent pas leur promesse ?

Mon rêve de libération s'effrite...

Pour le retour, nous prenons un autobus. Tout au long du trajet, je me parle :

– Si le conducteur pouvait se tromper de chemin et nous amener n'importe où, sauf dans le village de la maudite sorcière !

Comment ne pas être embrouillée ? Il reste l'espoir d'une libération ce qui signifie, malgré l'incertitude, une petite lumière dans la nuit. Mais il persiste en même temps un doute qui ne veut pas se dissiper.

Les bonnes intentions de ma mère et de son ami sont probablement sincères. Mais la bonne femme est futée. Elle a bien des tours dans son sac.

Nous sommes sur le point d'arriver. J'ai de plus en plus peur. La sorcière va deviner que nous l'avons trahie. En guise de punition, elle nous gardera peut-être toute la vie.

Je me colle contre mon frère sur la banquette de l'autobus. Nous vivons le même cauchemar. Au moins, avec lui, je ne suis pas tout à fait seule, malgré la peine et la peur.

Arrivée à la prison Lapierre

Évidemment, le conducteur de l'autobus ne s'est pas trompé de chemin. Nous arrivons au terminus dans le centre du village. Il nous reste un

bout de chemin à faire à pied. Comme toutes les recommandations ont été faites, il n'y a plus rien à dire. Il règne un lourd silence.

On finit par arriver. Après les politesses, ma mère s'adresse à madame Lapière :

– Nous les avons amenés au lac. Ils se sont bien amusés, mais là, ils sont pas mal fatigués.

Puis elle ajoute à notre intention, car elle aussi doit jouer le jeu :

– Nous reviendrons vous voir bientôt, monsieur Frégeault et moi.

Ils ne nous laissent ni costume de bain ni pelle ni chaudière. Ils sont au courant que tout risque d'être confisqué.

Les deux nous quittent. À peine ont-ils fermé la porte derrière eux que la bonne femme regarde par la fenêtre pour vérifier s'ils ont bien quitté la cour pour nous régler notre compte.

Première intervention de sa part, d'une voix tonitruante :

– Allez vous asseoir sur votre chaise comme d'habitude, mes écœurants ! C'est pas parce que vous êtes allés à la plage que vous allez faire vos p'tits frais !

Puis elle nous cuisine pour extorquer des aveux :

– R'gardez-leur la face à ces p'tits câlices-là ! J'mettrais ma main au feu qu'y ont parlé à leur maudite mère... Avez-vous dit quelque chose à votre mère, mes maudits p'tits baveux ?

Notre réponse tombe sans hésitation :

– Non, ma tante.

– Est-ce que votre chienne de mère pis cet homme vous ont posé des questions ?

– Non, aucune.

Elle n'a pas l'air de nous croire, malgré l'effort de notre part de ne rien laisser paraître comme d'habitude. En réalité, quelque chose a changé dans notre comportement depuis notre retour de la plage. Je me sens moins crispée et plus légère.

En effet, de retour du lac, dès que nous avons mis les pieds dans la maudite maison, je ne me suis pas sentie comme d'habitude. Les murs me semblaient moins épais. J'ai même eu le goût de rire d'elle, mais je me suis retenue.

Maintenant, elle pousse son interrogatoire plus loin :

– R'gardez-moi dans les yeux.

Aïe ! Ça fait un effet bizarre de la regarder dans les yeux, alors que je n'ai jamais eu le droit de l'envisager. Je me sens petite, et j'ai surtout peur qu'elle s'aperçoive que nous avons parlé. Mais je réussis à ne rien avouer.

Le dévoilement sur la plage de notre long calvaire laissera une empreinte indélébile dans mon cœur. Cette journée est un tournant capital. Il y a désormais l'avant et l'après. Et dans cet après s'entrecroisent des sentiments contradictoires.

Je me sens moins seule, un rayon de lumière s'est infiltré, l'espoir d'effacer pour toujours ces années d'enfer est né. Une joie durable et une sensation d'urgence se reflètent sûrement sur mon visage.

Mais cette renaissance n'enlève pas la peur. La peur que la sorcière me tue avant mon départ de chez elle. Une peur paralysante. Jour après jour, j'aspire à une intervention de sauvetage qui ne veut pas venir.

En même temps, il me reste un doute. Est-ce que ma mère et son ami vont vraiment tenir leur promesse ?

Par-dessus tout, je rêve de sortir à tout prix de ce trou noir. Je veux revivre la joie ressentie sur la plage et retrouver un air de liberté. Me sentir enfin libre, oui, c'est pour moi désormais le comble du bonheur.

Mais il n'a pas échappé à la geôlière que mon visage sombre d'avant la plage s'est éclairci au retour. Ça la contrarie au plus haut point. Elle bâche encore et encore sur nous pour extorquer des aveux. Serai-je capable de résister et de ne pas tomber dans le piège qu'elle me tend ? D'opposer un *non* net, alors que de tout mon être j'ai le goût de crier *oui* ? Et d'ajouter : oui, bientôt je quitterai cet enfer et tous vous autres, dans un grand cri de victoire.

Mais tant que ce n'est pas arrivé, je continuerai à végéter à l'ombre de la tortionnaire.



Plus haut, j'ai énuméré une série de sévices dont je me souviens aujourd'hui. Ce sont sans doute ceux qui m'ont le plus marquée. Toutefois, je sais qu'il y en a eu d'autres. L'imagination de Gertrude Lapierre dans le domaine de la correction était pratiquement sans limites. Mais pour moi, c'est sans doute mieux d'en avoir oublié.

Quant à ma mère, elle s'est sentie coupable pendant plusieurs années. Je me mets à sa place. Elle travaillait très dur et faisait confiance aux fonctionnaires de l'organisme gouvernemental qui nous avait placés. Ces derniers lui avaient assuré que nous serions heureux à la campagne au sein d'une famille avec trois enfants. Elle n'avait pas à s'inquiéter. Plus tard, la découverte de la réalité a été brutale. Mais n'avait-elle pas fait tout son possible ? Dans les circonstances, avait-elle un autre choix ?



.....
*Ils ne vivent plus, n'ont que l'espoir
N'ont plus le temps, juste des yeux
Ils n'ont plus que leurs yeux
Ne fermons pas les yeux*

GIL COURTEMANCHE, *Les yeux de la faim*

CHAPITRE 14

BON DÉBARRAS

J'attends une délivrance. Aurions-nous tout dévoilé pour rien ?

Puis, coup de tonnerre inattendu ! Le lendemain de notre journée de plage, la bonne femme nous lance un cri :

– Debout ! Quelqu'un vient vous chercher pour vous amener ailleurs, dans une autre maison, mes p'tits crisses ! Je suis sûre que vous avez lâché quelque chose à votre chienne de mère. J'veux plus vous voir icitte.

Elle a dû sentir la soupe chaude et commençait à avoir peur. Elle savait donc bel et bien que ses agissements, durant des années, étaient condamnables.

Chose inhabituelle, elle nous a fait mettre dans la matinée les vêtements que nous portons habituellement pour tourner autour du poteau.

Soudain, elle jappe comme une enragée :

– J'viens pas à bout de vous autres, vous êtes trop tannants. Sacrez votre camp d'icitte ! J'suis ben contente. Bon débarras ! Une femme est sur le point d'arriver en auto. Tenez-vous près de la porte. Et que ça grouille !

Nous quittons les mains vides. Même pas une petite valise ! Ça me rappelle notre départ de chez les parents de mon père. Même scénario. On s'était sauvés à toute vitesse quand je m'étais brûlée. Pour la deuxième fois, nous partons à la sauvette, dépouillés de tout.

Et pourtant ! Est-ce que ma mère ne m'a pas fait cadeau d'une belle poupée et d'une robe toute neuve ? Je n'en ai jamais rien revu. Nous quittons avec des vieux vêtements sur le dos.

Ce que la bonne femme vient de nous annoncer s'avère. J'entends le bruit d'une auto dans la cour et le claquement d'une portière. Ça frappe à la porte. Une femme blonde se tient sur la galerie. La gardienne nous pousse dehors et nous suit en expliquant à la dame :

– Ya rien à faire avec eux, c'est juste des bons à rien ! J'espère que la prochaine famille saura les dresser mieux que moi parce qu'icitte y veulent pas m'obéir, c'est juste des têtes de cochon !

La dame demande :

– C'est bien les deux enfants dont vous me parlez ?

La bonne femme n'entend même pas la question. Elle continue à nous engueuler :

– Envoyez, descendez les marches, embarquez dans l'auto, ça presse ! Crissez-moi votre camp d'icitte, et vite, j'veux pus vous voir. Y a rien à faire avec ces deux-là. J'en veux plus.

Et nous deux, nous ne disons pas un mot. Elle nous terrorise jusqu'au dernier moment. Il vaut mieux exécuter à la lettre ses derniers ordres.

Tout se déroule à la vitesse de l'éclair. Des questions traversent ma tête de petite fille de sept ans et quelques mois :

– Cette dame, où veut-elle nous conduire en auto ? Qu'est-ce qu'elle sait, qu'est-ce qu'elle ne sait pas ? Est-ce que ma mère et monsieur Frégeault y seraient pour quelque chose ? Auraient-ils averti la police pour nous changer de maison ?

Tout de suite après l'embarquement dans l'auto, la dame nous parle :

– C'est bien vous, n'est-ce pas, Louis et Rosalie Robillard ? Madame Lapierre ne veut plus de vous. Elle dit que vous êtes trop tannants, elle n'arrive pas à bout de vous autres. Alors, je vous amène dans une autre famille.

Cette Lapierre, quelle maudite menteuse ! Elle nous a décrits comme des moutons noirs : réfractaires à tout, imbéciles, impossibles à élever. Aucune autre famille ne réussira à nous montrer quoi que ce soit.

Ce faux portrait explique les mises en garde de la belle dame blonde au volant :

– Je compte sur vous pour être gentils avec les gens chez qui je vous conduis aujourd'hui. Sinon, je devrai encore une fois vous changer de maison. Et si alors ça ne fonctionne pas, ou que personne ne veut plus de vous, ce sera l'orphelinat, et vous serez séparés.

La dame fait partie de l'organisme gouvernemental auquel ma mère a fait appel. Les seules informations qu'elle possède sur nous, ce sont celles que la bonne femme lui a fournies au téléphone. Celle-ci a dû avoir le pressentiment d'un changement imminent, même si elle n'est pas au courant que ma mère a entrepris des démarches auprès de la police pour nous sortir de sa maison, un vrai camp de concentration, et non un foyer d'accueil.

Chemin faisant, même si la dame blonde est avenante, la peur me prend. Des idées noires m'assaillent :

– Ma mère va nous chercher, et elle risque de ne pas nous trouver. Est-ce que je la reverrai un jour ? Aurai-je sa visite ?

J'ose poser une question à la dame :

– Madame, on s'en va bien trop loin. Ma mère ne sait pas qu'on est partis, elle ne nous trouvera jamais. Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Ne t'en fais pas, Rosalie. Je vais téléphoner à ta mère, et je lui dirai où vous serez.

J'ai tout mon temps pour inspecter la voiture, une belle décapotable rouge et blanche. Les sièges sont très confortables et les couleurs à l'intérieur, rouge clair, me plaisent.

Mais mes pensées restent embrouillées. Tout se passe trop vite. Je n'ai pas encore saisi que mon séjour chez les Lapierre est vraiment terminé. J'ai l'impression que c'est la bonne femme qui nous envoie provisoirement chez quelqu'un de sa parenté pour nous reprendre après, le temps que les choses se calment.

En route, la dame nous explique par bribes ce qui se passe :

– Je vous amène dans la maison d'une famille très gentille. Il est donc important que vous aussi, vous soyez gentils et fins. Il ne faut surtout pas causer de trouble comme vous l'avez fait chez madame Lapierre.

Ça y est, l'ombre de la chipie nous suit encore.

La dame se répète et précise :

– Si vous n'êtes pas corrects, il va falloir trouver une autre famille. Et en trouver une pour placer des enfants tannants comme vous, c'est un tour de force.

Entendre pareille réflexion me chagrine et me choque. Si elle savait !

La dame enchaîne :

– La nouvelle famille vous attend avec impatience. Elle cherche depuis très longtemps à accueillir des enfants de votre âge.

Est-ce le fantôme de la bonne femme qui plane encore autour de nous, je ne sais pas, mais j’ai perdu confiance. Je ne crois plus personne. Je me fiche finalement de ce que la belle dame blonde me raconte.

Ne sachant pas ce qui se passe dans ma tête, elle continue :

– Vous aurez de la chance. La famille a deux enfants, un garçon et une fille, du même âge que vous.

Je ne réagis pas, mais n’en pense pas moins :

– Je la connais, l’histoire de la famille qui nous veut du bien et qui a une fille de mon âge. C’est exactement ce qu’ils nous ont dit quand on nous a amenés chez la maudite sorcière.

Non, je ne veux aller nulle part. Pour me faire maltraiter encore ? J’aimerais mieux disparaître à tout jamais.

La dame qui nous conduit n’est au courant de rien. Elle ne sait pas que le problème c’était la bonne femme, et pas nous. C’est elle la faiseuse de trouble. Nous ne sommes que des boucs émissaires.

Quel dialogue de sourds ! La dame parle, et moi je me tais. Deux longueurs d’onde différentes.

Elle poursuit allègrement :

– Vous allez découvrir une très belle maison de ferme avec une grange pleine de vaches.

Elle parle encore toute seule, et moi je continue à ruminer mes idées noires :

– Ça va être du pareil au même. Encore une maison au fond d’un rang, loin de tout. Ils pourront faire de nous ce qu’ils veulent, eux aussi vont nous battre en cachette. Et personne n’en saura rien.

En dedans de moi, le dernier espoir semble éteint. Toutes sortes de choses sinistres me passent par la tête... Ne serai-je pas détestée dans cette nouvelle maison, battue et affamée ? Ne sera-ce qu'un changement de prison ? Les gens de cette nouvelle maison n'oseront même pas s'approcher de nous, car nous sommes des bâtards et moi, j'ai avalé mon caca.

Plus j'y pense, et plus je crois que c'est la bonne femme qui nous a trouvé un autre point de chute en guise de punition parce que nous avons révélé ses mauvais traitements. Je suis même convaincue que la chipie a trouvé le moyen de nous envoyer tellement loin que ma mère ne nous trouvera plus. Et le couple de cette nouvelle maison se mettra à nous maltraiter à la place de l'ancienne tortionnaire.

À force d'y penser, sur le siège arrière de cette belle décapotable, je crois dur comme fer que les deux maisons sont complices.

Même à distance, ma geôlière continue à hanter mon univers.



.....
*Je m'appellerais la peur
Que je te défendrais
Je m'appellerais la nuit
Que je t'illuminerais
Je m'appellerais la mort
Que je t'épargnerais*

FÉLIX LECLERC, *Douleur*

CHAPITRE 15

SIX MOIS DE BONHEUR

Nous nous approchons de notre nouvelle demeure. Je n'en reviens pas ! Je pousse Louis du coude pour lui montrer la grande maison toute blanche au milieu d'un immense terrain avec, un peu à distance, une grange. La dame a dit vrai.

À travers les vitres ouvertes, j'entends le beuglement de vaches.

La dame stationne sa décapotable près de la galerie et la porte d'entrée. Mon cœur se met à battre très fort, les larmes me montent aux yeux. J'ai le goût de me cacher ou de disparaître.

Les propriétaires nous attendent sur la galerie à l'arrière de la maison. Du coup, je me rappelle la maudite bonne femme. Elle aussi nous attendait de la même manière la première fois que je l'ai vue.

Alors, des pensées sombres m'assaillent :

– C'est trop beau pour être vrai ! Ces gens-là doivent cacher leur jeu. On va voir. Chez la sorcière, ils nous attendaient aussi avec un grand sourire.

Oui, visiblement, ils nous attendent. Ils sont quatre : un couple et leurs deux enfants.

Avec mon nez fin, je me rends compte que nous sommes vraiment sur une ferme. Ça sent un peu fort, pour ne pas dire que ça pue, mais qui sait, j'y serai peut-être mieux que chez la bonne femme.

Un rayon d'espoir s'infiltré, mince mais réel.

Nous débarquons. Je me sens gênée. J'aimerais mieux m'endormir et ne plus me réveiller.

Est-ce que la bonne femme les a prévenus? Notre mauvaise réputation nous a-t-elle précédés ? Je le crains.

La dame et son mari nous sourient, mais manifestent aussi quelque nervosité. La petite fille de mon âge aux beaux cheveux blonds a l'air un peu soupçonneuse, ce qui me dérange déjà. Elle me fait penser

à la méchante Diane qui me jalousait. Est-ce que le même manège m'attend ici ? Cette crainte me donne des frissons.

La dame accompagnatrice salue le couple et nous introduit :

– Je vous présente les enfants que vous attendiez avec impatience. Ils s'appellent Robillard, Louis et Rosalie.

Puis, elle s'adresse à nous :

– Voilà ! Vous êtes ici chez les Limoilou, une famille très accueillante. Madame Hélène et monsieur Gilbert. Les enfants s'appellent Pierre et Mélanie. Ils vous reçoivent de grand cœur. Je vous répète ce que j'ai déjà dit : n'oubliez pas d'être gentils avec eux, sinon ce sera un autre changement de famille ou plus probablement l'orphelinat. Je compte sur vous... Et maintenant, il faut que je m'en retourne. Bonne chance à tout le monde !

Madame et monsieur Limoilou sont tellement heureux qu'ils n'arrêtent pas de sourire. Madame explique à ses enfants qu'ils auront dorénavant des compagnons de jeu, chose précieuse à la campagne où les maisons sont éloignées les unes des autres, et donc les amis également.

Les parents, faussement prévenus, s'attendaient à voir arriver des enfants malcommodes. Pour qu'un foyer d'accueil se débarrasse de nous du jour au lendemain, il devait y avoir une raison grave à laquelle ils étaient prêts à faire face. Or, ils découvrent avec une heureuse surprise que nous n'avons pas du tout l'air méchants, mais seulement méfiants et maladroits comme des petits animaux farouches.

Je me sens dans mes petits souliers. Gênée, peureuse, ne sachant pas quoi faire ni quoi dire.

Ils rentrent tous par la porte qui donne sur la cuisine. Louis et moi restons sur la galerie. Que vont-ils faire de nous ?

Monsieur Limoilou revient et nous dit :

– Entrez, les enfants ! Vous demeurez ici maintenant, c'est votre maison à vous aussi.

Bizarre ! Il ne nous interdit pas de parler, il ne m'empêche pas de regarder mon frère. Et il n'est pas question de règlements dès que nous mettons les pieds sur le pas de la porte.

La cuisine est très spacieuse. Ses murs sont blancs. Il y règne une ambiance d'harmonie et de bonheur. Je m'y sens bien tout de suite, malgré ma crainte et ma méfiance.

Spontanément, une question me vient :

– Ces gens-là vont-ils pouvoir m'aimer, même si je suis sale, même si je suis une bâtarde et que la bonne femme m'a forcée à manger mon caca ?

Un premier vrai repas à vie

Tiens, la table est mise. C'est sans doute l'heure du repas.

Madame Limoilou nous dit :

– Venez vous asseoir à table avec nous.

La grande table ovale, couverte d'une nappe blanche, est mise. Que de bonnes choses à manger ! Pommes de terre, viande, légumes, tout dans de beaux plats. Du pain dans une corbeille et du beurre dans un beurrier. Jusqu'à un verre devant chaque couvert.

Parents et enfants prennent place. Je regarde et je trouve ça tellement charmant. Je peux promener mon regard partout, et même contempler tranquillement la table mise.

Pour moi, ce moment est excitant et unique. Je ne me souviens pas de m'être déjà assise à une table pareille à côté d'autres convives pour prendre un repas en commun, tout en jasant sans contrainte avec les personnes attablées.

Je me dis :

– Pourquoi ne pas en profiter pour tout observer tranquillement en attendant qu'ils finissent de manger. Ensuite, ce sera notre tour de manger rapidement une bouchée sur un coin de la table, discrètement. Comment m'imaginer autre chose ? Durant toutes les années dans l'ancienne maison, c'est à peu près comme ça que ça se passait. Nous n'étions que des déchets.

En attendant, ne sachant pas trop comment nous comporter, Louis et moi, nous restons debout derrière les deux chaises restées inoccupées... pour nous ? Nous n'osons même pas trop approcher. Hier encore, nous étions isolés et rejetés dans un coin.

Madame Limoilou nous invite à nouveau à table. Elle insiste :

– Oui, oui, les enfants, asseyez-vous ! Vous avez votre place. C'est le temps de manger. Allez, bon appétit !

Évidemment, la dame ignore notre histoire. Elle se demande sans doute encore si nous sommes des cas.

Hésitants, nous prenons place, un peu en retrait. Nous ne savons pas encore que nous pourrions manger à volonté de toutes ces bonnes choses. D'ailleurs, la maudite sorcière n'a pas encore complètement disparu de mon univers mental. La question lancinante me revient :

– Une connivence entre les deux maisons... c'est toujours possible.

Je ne cesse de regarder la table. Je m'imagine encore que l'intention derrière le couvert apparemment préparé pour nous n'est là que pour nous tenter et faire saliver, avec interdiction de toucher à quoi que ce soit.

Je continue à regarder et admirer ce décor. À mes yeux, c'est un festin préparé pour des invités de marque. Je ne sais pas encore qu'ici, chaque repas est comme un repas de fête, bon et abondant.

Même si je reste instinctivement sur mes gardes, une joie indicible m'inonde. Je ne m'y trompe pas : les parents me font signe de manger. Je vis un moment prodigieux. J'ai ma place à une table de fête ! Et à cette place, un couvert m'est destiné. L'assiette déborde de choses délicieuses. Que souhaiter de plus ? J'ai même devant moi un verre rempli d'un liquide tout blanc. Je reconnais le lait, mais je n'en ai jamais bu depuis l'âge de trois ans. J'en ai même oublié le goût !

Toutefois, c'est trop à la fois ! Dans ce tourbillon, je me sens un peu dépassée.

Louis et moi, nous nous regardons, sans trop oser envisager la famille autour de la table. La peur d'une fessée à l'improviste refait surface, c'est devenu une seconde nature... Et nous asseoir comment ? Quoi faire de notre chaise ? L'avancer ? La reculer ? Ne plus y toucher ?

La chose la plus importante, c'est de ne pas causer de trouble. Il ne faut surtout pas qu'ils nous prennent en grippe dès le départ. Et moi, j'hésite à toucher à toutes ces bonnes choses qui me sont offertes. Rien qu'à les voir et les sentir, je me sens comblée.

Madame Limoilou, qui remarque nos hésitations, insiste :

– Allez, les enfants, il faut manger !

Quelle affaire ! La seule chose que nous osons faire à présent, c'est de regarder. Regarder parents et enfants, la table mise, les plats appétissants, et tout autour les murs blancs qui éclaircissent la grande pièce.

La côte de pain

Puis, soudain, mon regard s'attarde sur la petite fille aux longs cheveux blonds, si belle dans sa petite robe. À côté d'elle, je me sens franchement laide.

La petite prend une tranche de pain dans la corbeille, coupe au couteau un gros morceau de beurre qu'elle étend sur le milieu de la tranche. Ensuite, elle la porte à sa bouche et avale le beurre avec un peu de mie. La large croûte restante, elle la jette sur la table avec une moue dédaigneuse.

Son père lui fait la remarque :

– Mélanie, pourquoi ne manges-tu pas la tranche au complet ? Ce que tu ne veux pas manger est aussi bon que la partie beurrée.

La petite réplique :

– Non, je n'en veux plus, papa. C'est pas bon !

Je me fais la réflexion qu'elle n'est pas fine d'agir de la sorte. Elle est tellement chanceuse de vivre ici et d'être la fille de parents si prévenants. J'aimerais bien être à sa place, et manger comme elle à ma faim tous les jours.

Dès cet instant, curieusement, je ne lâche pas des yeux la grosse croûte de pain que la petite fille gâtée a laissée de côté puis lancée sur la table, moi qui devais me contenter d'un bol de gruau.

Ce petit incident me frappe et m'interpelle :

– Jeter un beau morceau de pain à la poubelle, c'est un péché. Je n'ai jamais goûté de ce bon pain blanc que je fixe avec envie.

Monsieur Limoilou l'a remarqué :

– Aimerais-tu manger cette croûte de pain que Mélanie a laissée ? Je lui réponds :

– Euh, oui, monsieur.

Alors, il me l'accorde :

– Mange-la, Rosalie, si ça peut faire ton bonheur. Mais sa femme ajoute son grain de sel :

– Rosalie pourrait bien prendre une tranche de pain entière !

– Bien sûr, Hélène, mais en ce moment, c'est juste cette croûte qui la tente. Alors, laissons-la !

Le papa dit à sa fille :

– Tu vois, Mélanie ? Rosalie prend ta croûte de pain. Elle va la manger. Penses-tu qu'elle va en mourir ?

Mélanie fait la sourde oreille.

La situation est délicate. Je ne veux surtout pas semer la discorde au sein de cette famille.

Mélanie, bien entendu, n'aime pas ce qui arrive. Mais je n'ai rien fait intentionnellement pour l'indisposer. Commence-t-elle déjà à me détester ?

J'ai réellement peur de commettre une erreur, et voici que je viens d'en faire une monumentale. Et je me trouve seulement depuis quelques minutes dans cette maison. Je le regrette amèrement.

Je contemple ce morceau de pain dans ma main. J'arrive même à sentir son odeur sans le rapprocher de mon nez. Il est à moi maintenant. Je peux le manger. Ou peut-être pas ? Avant d'en prendre une bouchée, je regarde les parents pour m'assurer que je peux le manger, vraiment. Ils comprennent mon interrogation, me font un sourire chaleureux accompagné d'un signe de la tête. Je comprends que c'est oui. Le moment est émouvant. Pas besoin de mots.

Je mange la croûte de pain lentement. C'est si bon ! Mais comme je ne suis pas habituée à un repas et que le pain est peut-être un peu lourd

pour mon estomac fragile, je ne la mange pas au complet. Quelques petites bouchées me contentent. Je suis émue, gênée, un peu mal dans ma peau. Je n'ai plus faim. Je ne touche même pas au verre de lait... Pour aujourd'hui, je suis pleinement rassasiée.

Mon frère prend deux, trois bouchées dans son assiette, mais ne la termine pas non plus. Lui aussi sent le besoin de s'adapter progressivement.

Ce soir, heureusement, je ne suis pas au courant que l'assiette pleine à laquelle je n'ai pas touché ira à la poubelle. Si je l'avais su, je me serais rendue malade pour la manger et ainsi éviter le gaspillage...

Il me reste tant d'autres découvertes à faire !



.....
*Il existe un paradis quelque part
Un monde à l'abri de l'âge
Un lieu béni où plus rien ne sépare
Les jeunes fous et les vieux sages*

LYNDA LEMAY, *Un paradis quelque part*

CHAPITRE 16

UNE NOUVELLE VIE

Mon premier vrai repas à vie se termine. Madame Limoilou se lève en disant :

– Venez, les enfants, je vais vous montrer votre chambre.

Nous la suivons en montant un grand escalier. La maison est spacieuse, belle et propre. Pas de traîneries nulle part.

Mais la peur s'insinue à nouveau dans mon esprit :

– En bas, à table, ils ont été très gentils, c'est indéniable. Mais à présent... S'ils se sont arrangés avec la bonne femme, ils risquent de nous enfermer à clef dans une chambre en haut.

Je n'arrive pas à me défaire de cette suspicion qui me colle à la peau. Et pourtant, il s'avère de plus en plus que mon appréhension est purement imaginaire.

Madame Limoilou reprend :

– Vous allez voir. Je vous ai préparé une chambre. J'espère que vous allez l'aimer.

On arrive au palier du deuxième étage.

– Louis, attends ici un moment. Je serai à toi dans deux minutes. Et toi, Rosalie, regarde.

Elle m'invite à entrer dans un appartement et me dit :

– Voilà, c'est ta chambre.

J'ouvre les yeux tout grands. C'est beau. Mais est-ce que je saisis bien ce qui se passe ? Prise au dépourvu, je demande :

– Qu'est-ce que vous dites, madame ?

– Eh bien, oui, c'est ta chambre. Elle est à toi toute seule.

Je n'arrive pas à le croire. La dame vient de me dire que cette belle pièce est désormais la mienne, qu'à partir de maintenant, c'est ma chambre à moi qui n'ai jamais rien eu en propre. Ébahie, j'hésite sur le pas de la porte.

Elle poursuit :

– Viens, Rosalie, rentre ! La chambre est un peu petite, mais c'est la tienne. J'espère qu'elle fera ton affaire.

Toute surprise, je me dis :

– Petite ? Moi, au contraire, je la trouve grande.

Je rentre sur la pointe des pieds dans cette pièce qui est désormais la mienne. Je suis impressionnée. Je n'ai jamais vu un appartement aussi beau. Les murs sont blancs. Au milieu trône un grand lit avec une couverture couleur pastel. À côté se dresse un bureau également blanc, surmonté d'un grand miroir.

Mais, ce qui me frappe et m'émerveille avant tout, c'est une chose dont je rêve depuis des années, liée à mon amour du ciel bleu et à mon désir de liberté. Cette chose tant souhaitée est une belle et grande fenêtre avec vue sur l'extérieur. La lumière perce à travers les rideaux dont les couleurs s'agencent avec le couvre-lit. Une grande clarté inonde la pièce... Et dire que madame Limoilou craignait que je ne l'aime pas.

Je suis bouleversée et émue. Mais j'ai été tellement entraînée à renfermer mes émotions qu'au lieu de pleurer de joie, je reste apparemment de marbre. Dans un coin de ma tête traîne encore une dernière trace de méfiance : sait-on jamais, une belle chambre en guise d'appât pour mieux me maltraiter par la suite ?

Pauvre madame Limoilou. Elle doit être déçue, convaincue que je n'aime pas la chambre qu'elle m'a préparée avec tant de prévenance.

Je risque tout de même une question :

– Est-ce que je pourrai regarder dehors des fois ?

– Mais Rosalie, tu peux regarder dehors tant que tu veux ! C'est ta fenêtre à toi, nous, on a les nôtres.

– Cette chambre avec tout ce qu'il y a dedans, vous dites que c'est à moi, vraiment ?

– Tout à fait ! Et tu peux faire ce que tu veux ici. Tiens, regarde dans les tiroirs du bureau. Il y a des vêtements pour toi et deux pyjamas. Ça te permettra de te changer quand tu le voudras.

Elle-même ouvre les tiroirs et me montre les vêtements.

Je n'arrive pas à comprendre ce qui m'arrive. Et je demande timidement :

– Est-ce que je pourrai les mettre des fois, ces beaux vêtements dans les tiroirs ?

– Mais oui, Rosalie, c'est sûr que tu peux les mettre. Ils sont à toi, et tu peux même te changer tout de suite si tu veux.

M'habiller tout de suite, impossible ! Je ne veux même pas toucher ces vêtements maintenant. Ils sentent trop bon, ils sont trop propres et trop beaux pour moi, car je suis sale. La bonne femme m'a lavée deux fois en cinq ans, et évidemment il n'était pas question de décrochage avant de me jeter à la porte ce matin !

Je pense à Louis et pose la question :

– Et mon frère, où va-t-il se coucher, lui ?

– Pour lui aussi, j'ai préparé une chambre. Et pendant que tu te mets à l'aise dans la tienne, je vais la lui montrer.

Me mettre à l'aise ? Je ne sais même pas ce que ça signifie.

Elle dit à mon frère de la suivre. Elle ne s'éloigne pas beaucoup, car je les entends parler.

Me voici debout au milieu de ma chambre, l'air un peu idiote. Je ne sais pas de quel bord me tourner. Finalement, je m'assieds au pied du lit, avec précaution. Et là, je prends le temps de promener mon regard, du lit au bureau avec son miroir, de la fenêtre lumineuse aux murs immaculés tout autour.

Je ne touche à rien. Est-ce que tout ça n'est pas trop beau pour moi ? La bonne femme m'a tellement inculqué que je suis une bâtarde, une bête puante, une salope et une vache comme ma chienne de mère.

Madame Limoilou a fini de montrer la chambre à mon frère. Elle descend l'escalier. S'engage une conversation à voix basse entre elle et son mari. Je ne comprends que des bribes de leur échange, mais je saisis quelques mots qui nous concernent :

– Ils n'ont jamais rien vu, ces enfants. On dirait qu'ils ont peur de nous. Il va falloir s'informer sur ce qui s'est passé dans leur ancienne pension.

Quoi ? Ces mots sont pour moi incroyables. Incroyables et libérateurs ! Je ne suis donc plus à la merci de cette sorcière qui nous a maltraités pendant des années. À présent, j'ai la certitude que nos nouveaux hôtes ne permettront jamais qu'on nous retourne chez elle. Ainsi, mes dernières craintes fondent comme neige au printemps. J'ai déjà le goût de rester ici pour toujours.

La chambre de mon frère

Curieuse de nature, je voudrais voir la chambre de mon frère et j'ai hâte de lui montrer la mienne.

Je sors en cachette de ma chambre et je vais voir. Presque de biais à la mienne, la porte de sa chambre est entrouverte. Je l'appelle à voix basse. Il m'entend, sort et me dit :

– Viens voir !

Dès que je me trouve en face de lui, je lui dis spontanément que nous avons de la chance d'être ici. Puis, je rentre.

Sa chambre est plus grande que la mienne et différente. Elle me donne l'impression d'être une ancienne bibliothèque. Pour y accéder, il faut descendre une ou deux marches. Il y a beaucoup de boiseries : une partie des murs, des étagères et la tête et le pied du lit sont en bois massif.

Au moment où je descends la marche pour entrer, j'entends quelqu'un monter l'escalier à toute vitesse. C'est madame Limoilou qui vient me dire :

– Rosalie, on n'entre pas dans la chambre d'un garçon, même pas dans celle de ton frère.

Cet avertissement me laisse perplexe. Du temps de ma petite enfance, nous étions confinés à trois au salon de mes grands-parents paternels.

Chez la bonne femme, nos couchettes étaient très proches l'une de l'autre dans la chambre sous le toit. Alors, aujourd'hui, à l'âge de sept ans et demi, c'est un avertissement bizarre... Il y en aura sans doute d'autres, je dois m'y attendre.

Mon premier bain

Monsieur et madame Limoilou qui nous observent mine de rien, se rendent compte à quel point nous sommes sales. Ils nous invitent donc gentiment à prendre un bain.

Madame me prend à part. Elle ne me trouve pas répugnante et n'a pas peur de s'approcher de moi, même si moi je recule un peu.

– Rosalie, si tu veux, tu peux barrer la porte de la salle de bain.

Quel bonheur que ce bain ! Je suis plongée dans de l'eau chaude et le savon sent bon. Ma peau rugueuse et encrassée s'assouplit tout doucement. Détendue, j'ai un plaisir fou et je pourrais rester des heures à jouir de ce bien-être inconnu.

Ce qui est une nouvelle expérience également, c'est de pouvoir aller à la toilette comme tout le monde au moment où j'en ai envie. C'est tellement plus propre que la bécosse malsaine dehors qui nous était réservée hier encore.

Ici, tout brille et il n'y a pas de mauvaise odeur. Je ne sais pas encore qu'il faut tirer la chaîne. Madame Limoilou me montre comment.

Sous les draps

Et maintenant, au lit ! Elle m'accompagne dans ma chambre, baisse la toile de la fenêtre et m'explique :

– Dors bien, Rosalie, et fais de beaux rêves, ma belle. Demain matin, tu te lèveras à l'heure que tu voudras. Tu pourras monter la toile de la fenêtre. Regarde comment. Tu verras combien le coup d'œil est superbe. Des champs cultivés à perte de vue ! Après quoi, tu peux descendre pour prendre le petit déjeuner avec nous et ensuite aller jouer dehors ou te promener.

Tout est silencieux maintenant. Je n'entends même plus le beuglement des vaches. Pour la première fois de ma vie, je me sens libre sans avoir peur. Le grand lit m'impressionne et m'attire. Je tire délicatement les

couvertures sans trop les défaire, je me glisse en dessous, m'allonge doucement sur le dos, sans friper ni draps ni couvertures. Je m'y perds un peu...

Quelle sensation douillette ! Je pourrai dormir toute une nuit sans me faire déranger, sans peur d'un cauchemar qui attirerait les foudres de la bonne femme dans l'autre maison.

Encore un peu sur mes gardes malgré moi, je me lève sans faire de bruit pour éviter de me faire chicaner. Je ferme la porte de ma chambre et me recouche doucement. La noirceur de cette première nuit dans ma nouvelle maison ne m'effraie pas. Elle m'enveloppe plutôt.

Je n'arrive pas à m'endormir tout de suite. Tant d'événements se sont succédé et défilent dans ma tête. Comment et pourquoi tout ça m'est arrivé à moi ? Me revient hanter aussi la crainte de ne pas revoir ma mère. Avant d'arriver ici, nous avons fait un long trajet. Va-t-elle nous retrouver ? Est-ce que la dame de l'organisme l'informerait comme elle l'a promis ? Si au moins ma mère savait que, pour la première fois de ma vie, je suis heureuse, elle serait rassurée. Mais j'aimerais tant pouvoir le lui dire moi-même.

Le retour de ma mère

Ma mère, mise au courant de notre transfert, vient nous visiter souvent. Elle constate que nous sommes heureux dans notre nouvel environnement.

Sa relation avec les Limoilou est excellente. J'ai appris qu'en notre absence, elle a expliqué dans le détail ce que nous avons subi dans l'ancienne maison. Évidemment, ces gens n'en reviennent pas. Mais ces révélations leur ont fait comprendre pourquoi, à notre arrivée, nous étions tellement méfiants, craintifs et ignorants.

Ma nouvelle école, je l'adore

Dans ma nouvelle école, on m'a classée en deuxième année à cause de mon âge, malgré mon retard important sur les autres.

Avant de me mettre en route le matin, madame Limoilou glisse une pomme, une banane ou autre chose dans mon sac d'école en guise de collation.

Je pars toute joyeuse, en me dandinant et en sautant. Comme je peux quitter la maison à l'heure que je veux, je n'arrive jamais en retard.

Le soir, les Limoilou supervisent mes leçons et mes devoirs. Ils me montrent comment étudier et se rendent compte que j'adore l'école et toutes les matières enseignées. Pourtant, il m'a fallu mettre les bouchées doubles. Mais j'ai appris à me servir de ma tête comme me le demandait sans succès sœur Colette, et j'ai découvert que je suis capable de réussir autant que les autres. Résultat : je passe sans problème en troisième année.

À côté de mon goût pour apprendre, une autre motivation m'anime. Je me sens terriblement choyée dans la famille Limoilou, et sans trop m'en rendre compte, j'ai même commencé à appeler monsieur et madame papa et maman. Alors, une des manières de leur exprimer ma reconnaissance, c'est de travailler fort à l'école et d'arriver avec un beau bulletin. Ça leur fait tellement plaisir !

Ma mère, qui n'est pas encore prête pour nous prendre, observe cette belle relation au cours de ses visites. Elle doit bien ressentir un brin de jalousie.



Inévitablement, mes lecteurs doivent se poser des questions relatives à la dernière étape de mon histoire d'enfance. Je vais essayer de les deviner et d'y répondre.

Première question : après la journée de plage et nos révélations, qu'ont fait ma mère et monsieur Frégeault, et comment a réagi madame Lapierre ?

Le lendemain, ma mère, accompagnée de son ami, s'est d'abord rendue au poste de police. Elle y a fait un rapport circonstancié sur notre sort dans la maison des Lapierre. Les policiers ont compris immédiatement la gravité de la situation et ont promis d'intervenir dans les meilleurs délais.

Ensuite, ma mère s'est rendue aux bureaux de l'organisme gouvernemental qui nous avait placés chez les Lapierre. Elle a relaté la scène sur la plage et les a informés du comportement criminel du couple de la pension, en particulier de la femme.

De plus, elle leur demande comment il était possible que des soi-disant foyers d'accueil opèrent sans la moindre vérification de leur part. Où conduit cette confiance aveugle ?

Puis, elle a conclu que nous ne pouvions pas rester une journée de plus dans cette pension, pire qu'une prison, d'autant plus qu'un changement de notre comportement pourrait alerter madame Lapierre et provoquer des supplices plus graves encore.

Ils ont consulté notre « dossier ». Qu'apprend ma mère ? Après notre retour de la plage, madame Lapierre a eu la puce à l'oreille. Sur le champ, elle a appelé la direction de l'organisme. Son message était clair et tranchant :

– Je ne suis plus capable de garder les enfants Robillard un jour de plus. Ils sont tellement tannants que je n'en viens pas à bout.

L'organisme a réagi instantanément. Une dame fonctionnaire est partie pour nous transférer ailleurs, dans une famille qui avait formulé la demande d'accueillir deux enfants, à peu près de l'âge des leurs.

Ma mère a reçu l'adresse de cette nouvelle famille d'accueil, avec l'assurance que c'étaient des gens très bien, et qu'elle pourrait venir nous visiter quand elle le voudrait.

Tout s'est déroulé en l'espace d'une demi-journée, ce qui a déjoué la police.

En effet, le lendemain de la plainte de ma mère, deux policiers porteurs d'un mandat se sont rendus sur place. Malheureusement, nous venions de quitter. Semble-t-il qu'en notre absence, il était difficile d'établir des preuves de mauvais traitements.

Plus tard, ma mère et monsieur Frégeault sont retournés dans le village de la pension Lapierre. Ils y ont rencontré bien du monde, entre autres le curé de la paroisse, sœur Colette, des coiffeuses et des restaurateurs. Ils ont tenu à divulguer les pratiques répugnantes de madame Lapierre. Leur intention était de s'assurer que l'opinion publique fasse en sorte que plus jamais d'autres enfants subissent le même sort.

Deuxième question : pourquoi madame Lapierre et son mari n'ont jamais été traduits en cour ?

Il n'y a pas de doute que leur comportement, et celui de madame Lapierre en particulier, était de nature criminelle et donc passible d'une condamnation en cour, sanctionnée par une peine exemplaire. En fait, la cause n'a jamais été introduite.

Ma mère voulait avant tout nous procurer un milieu de vie adapté à notre âge et faire autant que possible table rase du passé. Ainsi, nous pourrions grandir dans un foyer harmonieux, et bouger, jouer et apprendre comme les autres enfants de notre âge.

En même temps, elle voulait nous éviter le traumatisme de revivre le passé, de répondre à l'interrogatoire serré d'un juge et d'avocats, et surtout de nous retrouver en présence de notre ancienne tortionnaire.

Était-ce vraiment la meilleure chose à faire ? Après coup, on peut approuver ou non la décision de ma mère de ne pas porter plainte. Personnellement, je retiens qu'elle a agi au meilleur de sa connaissance et surtout que sa préoccupation principale a toujours été notre bien et notre bonheur. En d'autres mots, elle voulait nous procurer les meilleures chances de nous armer en vue du « struggle for life » et, plus largement, en vue de notre réussite dans la vie.

Quant à l'organisme gouvernemental, c'est une autre histoire...



.....
*Alors j'apprends à me tenir debout
J'apprends à me tenir debout
Je n'ai rien contre personne
Et je tendrai l'autre joue
Mais j'apprends à me tenir debout.*

DAVID PORTELANCE, *Tenir debout*
chanté par FRED PELLERIN, *Silence*

CHAPITRE 17

LE DÉCHIREMENT

Quand on est heureux, le temps file vite. Ça fait maintenant six mois que nous demeurons au sein de la famille Limoilou. Ce séjour est régulièrement ponctué par les visites de ma mère et de monsieur Frégeault.

La famille Limoilou respire le bonheur. Dès notre arrivée, les parents nous ont traités comme leurs propres enfants. Nous sommes déjà très attachés à ce couple, ce dont ils se rendent parfaitement compte. Le train de vie d'une ferme et l'odeur des animaux ne me dérangent pas.

Aussi, je regarde aller mon frère. Il s'entend à merveille avec Pierre, le fils de la maison. Ils ont du plaisir ensemble, jouent et courent dans les champs, et rient de bon cœur. Cette franche camaraderie me réjouit.

Avec Mélanie qui a mon âge, je n'ai pas la même complicité, mais ça ne me dérange pas outre mesure.

Le premier jour, sa mère a voulu que j'ouvre le coffre à jouets pour voir ce qu'il contenait. Mais la petite s'est mise à crier comme si quelqu'un lui arrachait le cœur. Ça m'a fait de la peine. Quand madame Limoilou a insisté pour que je l'ouvre quand même, j'ai préféré ne pas accepter son offre :

– Laissez faire, madame, je peux me passer de jouets. Si j'ai la chance d'aller dehors, je n'ai pas besoin d'autre chose !

C'était la vérité. Ce couple me donne tout ce que je désire le plus au monde : une grande liberté. Liberté de regarder autour de moi, de parler, de rire et de jouer. La liberté également de marcher et de courir dans les champs. Tout ça me comble.

Moi, qui ai été privée de tout, je me contente d'une vie simple et saine. Une vie que d'autres considèrent comme banale et peut-être terne, me plaît : pas obligée de demander une permission à tout bout de champ, être bien habillée sans me faire remarquer, manger à ma faim, aller à la toilette quand j'en ai envie, prendre un bain ou une douche tous les jours, m'endormir en paix dans une belle chambre qui donne sur les champs à perte de vue.

Que demander de plus et de mieux ? La dame me donne même des petites collations dans la journée. Et surtout, je peux m'installer sur la galerie pour regarder le bleu du ciel, le vert du gazon, et les champs de blé. Cette vision m'inspire des rêves. J'envisage l'avenir en couleurs.

D'autres fois, j'ai le goût d'aller me promener dans les champs et de cueillir des fleurs sauvages. Et quand je reviens, je n'ai de compte à rendre à personne.

Puis, il y a la grange. Elle m'est accessible quand je veux. Il y a un troupeau de vaches et surtout un petit veau. Monsieur Limoilou m'a montré comment le nourrir au moyen d'une bouteille de lait avec une grosse suce rouge. C'est presque tous les jours que je vais lui donner à boire. Je le taquine, il me poursuit et me lèche le visage. Au début, j'en avais peur, mais nous nous sommes apprivoisés. Il grandit à vue d'œil, est rendu presque aussi grand que moi et court de plus en plus vite.

Il m'arrive aussi de monter au grenier de cette grange. Je grimpe les barreaux de la grande échelle, et je m'installe dans les balles de foin. Ça sent bon ! Que de rêves échafaudés dans une ambiance de détente et de liberté !

Je ne vois pas le temps passer. Les vacances d'été sont sur le point de se terminer. La rentrée scolaire approche. J'ai hâte.

Un autre revirement à l'horizon

Une belle fin de semaine, ma mère revient nous voir comme c'est son habitude. Ça nous fait plaisir. Mais cette fois-ci, elle a quelque chose d'important à nous communiquer. Nous l'écoutons :

– Mes enfants, vous connaissez bien monsieur Frégeault. C'est en bonne partie grâce à lui que vous êtes sortis de l'autre maison. Je vous confirme ce que j'ai déjà laissé entendre : j'aime monsieur Frégeault. Nous avons le projet de nous marier. Les bans sont déjà proclamés à l'église.

Vous comprenez que ce projet vous concerne. Nous avons trouvé un logement qui est presque meublé. Dès que nous serons mariés, nous nous ferons une joie de venir vous chercher et vous pourrez vivre avec nous définitivement.

À quelle réaction s'attend ma mère ? Cette annonce, même appréhendée, me cause un choc et un déchirement. Ça doit se lire sur mon visage, même si j'essaie de ne pas le laisser paraître...

En réfléchissant, je suis capable de me mettre à la place de ma mère. Nous sommes ses enfants. Elle a toujours fait le maximum pour Louis et moi dans des conditions de vie éprouvantes. Les derniers temps, elle s'est rendu compte que nous nous attachons de plus en plus au couple Limoilou. Nous les appelons même père et mère, ce qui ne peut que la rendre jalouse. Maintenant que sa situation le permet, elle veut agir vite avant de nous perdre pour toujours.

Même si je la comprends, mon point de vue à moi est diamétralement opposé au sien. Dès notre arrivée ici, j'ai aimé ces gens. Au cours des mois, le lien réciproque s'est renforcé. Je connais présentement monsieur et madame Limoilou mieux que ma mère et monsieur Frégeault. Celui-ci surtout me rend récalcitrante. Il est appelé à devenir mon père adoptif, mais je le trouve un peu sévère, ou pour le moins autoritaire... Rien pour m'attirer spontanément.

Madame Limoilou, discrète, a été témoin de la conversation entre ma mère et nous. Le soir venu, elle en parle à son mari. Ils s'entretiennent à voix basse, mais assez fort pour que je comprenne l'essentiel de l'échange. Madame Limoilou se met même à pleurer en disant :

– Je ne veux pas que les deux enfants s'en aillent. Je ne suis pas prête à les perdre, je les aime trop. Et je suis sûre qu'eux aussi...

La conversation se poursuit. À un moment donné, monsieur Limoilou nous appelle et nous demande de les rejoindre dans la cuisine.

Nous allons nous asseoir avec eux. Contrairement à leurs habitudes, ils ont l'air tristes et préoccupés. Madame Limoilou pleure encore. C'est le monsieur qui entame le dialogue. Il parle lentement, pesant tous ses mots, et commence par nous poser une question qu'il n'a jamais posée auparavant :

– Ça fait maintenant six mois que vous vivez chez nous. Est-ce que vous êtes heureux ici ?

Ma réponse tombe sans hésitation :

– Oui, papa.

– Vous savez que votre mère aimerait vous reprendre. Ça nous fait beaucoup de peine. Vous êtes réellement fins avec nous. Nous aussi, nous aimerions vous garder à l'avenir.

Et moi, de répondre sans la moindre hésitation :

– Je ne veux pas m’en aller d’ici, je suis trop bien.

Puis, il se met à jaser plus librement en rappelant notre arrivée, une période d’observation, la surprise d’avoir affaire à des enfants contraires à leur réputation, et l’attachement grandissant à nous deux de toute la famille.

Finalement, dans un climat de confiance, il risque le tout pour le tout tandis que sa femme retient son souffle et s’arrête de pleurer. Il la regarde. L’ambiance est empreinte de gravité.

– Rosalie et Louis, aimeriez-vous grandir ici et rester avec nous tout le temps ?

Nous répondons ensemble :

– Oui, c’est ça que nous voulons.

À son tour, madame Limoilou repose la même question :

– C’est bien sûr que c’est ça que vous voulez ? Même réponse de notre part :

– C’est sûr et certain ! On est heureux ici.

Très émue, à travers ses larmes, madame reprend :

– Si c’est ça que vous voulez, et que vous n’avez pas peur de vous tromper, il y a peut-être un moyen d’y arriver. Nous sommes prêts à vous adopter tous les deux. Vous seriez nos enfants ! Rien ne changerait, sauf que vous porteriez notre nom : Louis et Rosalie Limoilou. Ça veut dire aussi que plus tard nous paierions vos études. Et pour votre mère, pas de problème de notre côté. Elle pourrait venir vous voir quand elle le voudrait.

Ces mots nous impressionnent. Nous ne répondons pas, mais Louis et moi, nous nous regardons un instant et faisons un signe de la tête en guise d’accord. Nous sommes un peu gênés, mais visiblement heureux.

Les parents Limoilou concluent :

– Nous allons donc demander à votre mère si elle accepte la proposition d’une adoption de notre part. Nous trouverons bien les arguments pour la convaincre.

Quant à moi, dans mon for intérieur, c’est très clair :

– Encore une fois être ballotés d’une maison à une autre, même vers celle de ma mère ? Non, assez c’est assez. D’ailleurs, nous ne savons pas trop comment ça se passerait avec elle, et surtout pas avec son monsieur...

Aujourd’hui, je suis heureuse, et je ne veux à aucun prix lâcher ce bonheur précieux. J’ai le cœur brisé rien qu’à penser que je pourrais perdre tout ce qui compte pour moi. Mon souhait le plus cher, c’est que ma mère réponde oui pour me laisser ici.

Ce souhait de ma part... n’est-il pas normal ? Tout va de mieux en mieux à tous les points de vue. Même à l’école, je réussis !

Bien sûr qu’il y a encore des séquelles. Des années de maltraitance aux mains d’une tortionnaire ne s’effacent pas en quelques mois. Mais je suis sur la bonne voie...

À l’école, une visite inattendue...

L’année scolaire s’est mise en marche. Le va-et-vient entre la maison et l’école, entrecoupé des fins de semaine, a repris. Cette sécurisante routine me plaît.

Un soir, après les leçons et devoirs, monsieur Limoilou nous retient. Il a des nouvelles à nous communiquer. Sa femme se tient à ses côtés.

– Les enfants, vous souvenez-vous de notre conversation au sujet de votre avenir ici ou auprès de votre mère ? Nous avons jaser avec elle plus d’une fois. Elle avait un projet de mariage avec monsieur Frégeault. C’est fait maintenant. Ils sont mariés. Et les préparatifs sont presque terminés pour vous accueillir chez eux. C’est désormais une question de jours ou tout au plus de semaines.

Ces mots me bouleversent et je veux en savoir plus :

– Vous aviez promis de parler à ma mère, même d’essayer de la convaincre de nous laisser ici...

– En effet. Nous l'avons fait. Mais votre mère, c'est votre mère. Elle tient absolument à jouer son rôle. Elle est sur le point de venir vous chercher.

Je devine parfaitement ce qui se passe dans la tête de ma mère. Elle veut assumer ses responsabilités, et se rend compte que les liens entre nous et les Limoilou se resserrent de plus en plus. Elle a peur de nous perdre affectivement.

Cette intuition est juste. Mais moi, je ne veux pas qu'elle vienne nous chercher. Je tiens absolument à rester ici.

Depuis cette conversation, il y a des brèches dans mon bonheur. J'attends le jour fatidique avec inquiétude.

Le jour de peur et de peine arrive

Un beau jour d'automne, en classe, je suis en train d'écouter la maîtresse. Tout d'un coup, ça frappe à la porte vitrée du local. Comme les autres élèves, je tourne la tête. Non, ce n'est pas la directrice. Qui est-ce que je vois ? Ma mère en personne, toute rayonnante ! Alors que la maîtresse lui fait signe de rentrer, moi, je fige. Le temps s'arrête. Je me dis « pas déjà » !

À l'intérieur de moi, c'est un tremblement de terre. Tant de choses s'effondrent. C'est la fin de la plus belle période de ma vie qui ne reviendra plus jamais. Je le sais. Je le sens. Un rêve se brise en mille morceaux.

Tout s'embrouille. Autour de moi, je ne perçois que des fantômes. Comment et où me cacher pour que ma mère ne me trouve pas ? Que le temps s'arrête, et que ma mère disparaisse de mon horizon !

Finalement, je reviens un peu à moi, assez pour voir le sourire de ma mère. Je n'y réponds pas. Puis, elle prononce quelques mots :

– Voilà, chérie ! Le moment que tu attends depuis tellement longtemps est arrivé.

Ces mots tombent dans le vide. Ce n'est pas moi qui ai attendu ce moment, c'est elle. Ma mère vient me récupérer. En dedans de moi, je résiste. Une drôle de chaleur et une angoisse menaçante me paralysent. Je me sens engourdie et au bord de l'évanouissement.

Je ne suis pas capable de prononcer un mot. De toute façon, c'aurait été un mot de refus. Je ne veux pas, je ne peux pas quitter le foyer chaleureux où les gens m'aiment tellement.

Je regarde ma mère. Je vois qu'elle comprend mon désarroi et qu'elle compatit. Je l'aime, elle aussi, et je ne veux pas lui faire de peine. Sa vie a été un long chemin de croix dont elle sort à peine. Mais en même temps, je la connais peu. Plusieurs années durant, dans l'autre maison, elle est venue nous visiter, mais nous n'étions jamais seuls avec elle. Ses visites étaient bonnes, car elle essayait de nous gâter, mais brèves, et ses petits cadeaux étaient toujours confisqués. Et après ses visites, son travail chez le Dr Janson l'attendait.

Puis son monsieur, son ami, son mari maintenant, nous le connaissons encore moins. Qu'est-ce qu'il nous réserve ?

Finalement, c'est elle qui brise le silence :

– Ma fille, tu sais que ta vraie mère, c'est moi. C'est donc avec moi que tu es supposée habiter.

Le ton de sa voix n'admet aucune contradiction. Ses mots me ramènent à la réalité et je mesure la profondeur des déchirures qui m'affectent. Je ne veux pas faire de peine à ma mère en lui disant que je veux rester chez les Limoilou, mais en même temps, je ne veux pas partir avec elle.

Malgré ce combat intérieur, mes vieux réflexes prennent le dessus. Habitée à l'obéissance et à la soumission, je me tais et je la suis en dehors de la classe en m'efforçant de montrer le moins d'émotions possible. Je ne veux surtout pas me laisser aller devant la maîtresse et les autres élèves.

Mais à peine sortie de la classe, incapable de me retenir plus longtemps, je laisse tomber :

– Écoute, maman, chez les Limoilou, je suis tellement bien. Ils sont fins avec moi. Comprends-tu que ça ne me tente vraiment pas de les quitter ? S'il te plaît, est-ce que je peux y rester ?

Je crois, j'espère encore qu'elle me laissera choisir, car je suis trop heureuse dans cette famille.

– Je comprends ton souhait, Rosalie, mais ne t'inquiète pas, tu seras très bien avec moi.

Elle reste gentille mais ferme. Je n'insiste plus et la suis en silence.

Et maintenant, c'est le tour à mon frère.

Nous allons le chercher dans sa classe. Lui non plus ne veut pas. Mais lui non plus n'a pas le choix.

Les trois ensemble, nous nous rendons à la ferme des Limoilou. Ils comprennent tout de suite et sont atterrés. Ils aimeraient tellement nous garder. D'ailleurs, ils nous lancent des fleurs à l'adresse de ma mère :

– Vos enfants sont tellement gentils. On n'a jamais eu de problème !

Pour eux, le moment est décisif. Monsieur Limoilou qui pèse ses mots dans les grandes circonstances, fait une dernière proposition à ma mère :

– Vos enfants, madame Robillard, nous sommes prêts à les adopter.

– Monsieur Limoilou, c'est très gentil de votre part, mais mettez-vous à ma place... Je ne peux pas.

– Écoutez quand même, madame. Si vous les laissez, nous les traiterons exactement comme nos propres enfants. Nous prendrons même en charge le coût de leurs études sans vous demander un sou. Et, bien sûr, vous aurez le droit de venir les voir quand vous le voudrez.

Je regarde ma mère du coin de l'œil. J'aimerais tellement qu'elle dise oui, alors que c'est un non poli mais tranchant. Toutefois, comme elle sait vivre, en partant, elle trouve les mots qui conviennent :

– Je tiens à vous dire merci pour tout ce que vous avez fait. Je sais que mes enfants ont été très heureux ici dès leur arrivée... Leur séjour chez vous a été déterminant. J'en suis pleinement consciente et je ne l'oublierai jamais.

Tournant à marquer en lettres noires sur le calendrier. Jour de déchirement. J'aime ma mère. Elle veut à tout prix nous garder auprès d'elle et c'est son droit. Elle le considère même comme son devoir. Ça part d'un noble sentiment. Mais de l'autre côté, les Limoilou tiennent à nous au point d'être prêts à nous adopter. Leurs derniers mots me résonneront toujours dans les oreilles et dans le cœur :

– Ils sont tellement faciles à aimer, vos enfants. Alors sachez, madame, que quoi qu’il arrive, nous resterons prêts à les reprendre. En tout temps.

Un autre changement de nom

Jusqu’au dernier moment, je souhaite que ma mère change d’idée et fasse demi-tour... Mais nous nous éloignons de plus en plus de notre belle maison, et il n’arrive rien. Une page dramatique vient d’être tournée pour toujours. J’aurai un deuil à faire.

Pas un mot dans l’auto sur la route des adieux. J’ai le temps de jongler... Encore un départ. Ma mère n’a pas voulu que nous emportions des objets rappelant la famille Limoilou. Elle a été expéditive pour éviter l’effusion de sentiments et de pleurs. Elle veut autant que possible effacer le passé et nous le faire oublier.

Oublier monsieur et madame Limoilou et leurs enfants ? Jamais !

Nous filons tout droit en direction de la grande ville : Montréal. Nous allons y affronter une nouvelle étape de vie. Pire que ça. Nous allons une fois de plus changer de nom.

À la naissance, j’ai reçu le nom de Rosalie Leduc.

Ensuite, on m’a donné le nom de ma mère pour rayer définitivement celui de mon père, indigne. J’étais devenue Rosalie Robillard.

Et bientôt, je porterai le nom de Frégeault, Rosalie Frégeault. Bizarre.

Changer de nom c’est bien plus qu’un changement de demeure.

Il est vrai que je dois beaucoup à monsieur Frégeault. C’est grâce à lui que nous avons été retirés de cette maison du diable où nous avons été emprisonnés durant cinq ans.

Il reste qu’aujourd’hui, à l’âge de huit ans, j’ai déjà vécu trois périodes de vie, chaque fois marquées par des fractures. D’abord, un début de vie passé à l’ombre de mon père naturel, un ivrogne violent. Ensuite, vers l’âge de quatre ans, un placement dans une famille qui m’a étouffée et martyrisée. Et troisièmement, cinq ans plus tard, une vie de château rêvée. J’y ai découvert le grand bonheur. La joie. Cette étape peut s’appeler le printemps de mon existence.

Et aujourd'hui même, je suis arrachée à cette vie de château. Une quatrième étape avec ma vraie mère et son deuxième mari m'est imposée. Une fois de plus, je suis devant l'inconnu. Et cet inconnu me fait peur.



Un dernier mot. J'adore ma mère. Et je n'ai jamais eu de doute sur ses bonnes intentions et son amour à mon égard. Tenant compte des contraintes de sa vie, elle a toujours donné le meilleur d'elle-même et elle a fait beaucoup plus que ce que d'autres mères auraient fait à sa place.

Quant à la cruelle madame Lapierre, j'aimerais être capable de lui pardonner. C'est un long processus...

C'est ici que s'arrête le récit des dures années de mon enfance. À travers l'écriture, je les ai revécues. Cette rédaction a eu un effet de thérapie. Il me reste des séquelles de mon passé tourmenté, sans doute définitives, mais j'ai acquis les armes pour traverser victorieusement les tempêtes de l'existence.

POSTFACE

Claudette Gauvreau est décédée le mardi 26 octobre 2010 à 11h55 aux soins palliatifs de l'Hôpital général juif de Montréal à l'âge de 61 ans à la suite d'un cancer du poumon détecté en décembre 2008.

En février 2009, elle a subi une opération difficile, une lobectomie, pour lui retirer le lobe supérieur droit. Le cancer diagnostiqué en était alors au stade 1, le niveau le plus bas, et offrant une bonne chance de guérison.

En mai 2010, son pneumologue détecte une aggravation de son cancer à un niveau 4 avec des métastases aux deux poumons.

Ainsi, de mai à octobre 2010, à la fin de sa vie, elle vivra à nouveau de la douleur physique à la limite du supportable, ainsi que de l'anxiété, en plus de la détresse respiratoire. Sa peur de mourir s'accrochait toujours à l'espoir de s'en sortir comme elle le fit enfant, lors de son incarcération dans la maison de pension dès l'âge de 3 ans... Allait-elle être libérée ?

Lorsque Claudette, âgée de 7 ans et demi, fut enfin libérée de sa geôlière, elle alla vivre avec sa mère et le nouveau mari de celle-ci. Sa nouvelle famille grandit au fil des années et Claudette avait maintenant deux sœurs et un frère de plus. Ils vivaient à Montréal dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve dans un logis de la rue Leclair. Quelques années plus tard, son père adoptif acheta une maison dans le quartier Pointe-St-Charles sur la rue Knox, car mieux loger toute sa famille était devenu une priorité.

Claudette obtint beaucoup de succès à l'école, elle était parmi les meilleures élèves de sa classe. Ses activités parascolaires l'amenaient à pratiquer beaucoup de sports, comme le patin et la course à pied.

Elle s'est mariée tôt. Qui prend mari prend pays, elle se retrouva à Sept-Îles pendant quelques années avec ses deux garçons, Marc et François. Comme les choses n'ont pas bien tourné dans son couple, elle a divorcé quelques années plus tard. Claudette retourna alors à Montréal prendre logis et accepter des emplois peu rémunérés, manière de reprendre les rênes de sa vie.

Toujours fière et voulant donner le meilleur à sa famille, elle retourna sur les bancs d'école étudier la comptabilité et l'informatique. Puis

elle décrocha des emplois plus rémunérés comme la tenue de livres dans une entreprise exportatrice. Claudette gravit les échelons très rapidement et devint chef de section-comptabilité.

À la suite de la décision de l'entreprise de quitter le Québec pour l'Ontario, elle choisit de rester à Montréal et de se lancer en affaires en acquérant un restaurant-brasserie avec un partenaire. Son entreprise connut beaucoup de succès jusqu'à ce qu'elle se fasse poursuivre par l'ancien propriétaire qui avait toujours un lien légal au bâtiment.

Claudette décida de poursuivre dans la restauration, mais cette fois comme locataire dans une entreprise manufacturière. Ainsi les employés de cette usine allaient déjeuner et dîner à sa cafétéria.

Cette entente fonctionna bien pendant plusieurs années, puis l'usine ferma ses portes à la fin des années 80. Ne se laissant pas décourager, elle alla solliciter des emplois dans une agence de placement et obtint par ce biais des emplois variés dont le dernier à titre de directrice des activités spéciales à la Nouvelle résidence McGill pour étudiants en médecine.

Ses fils, devenus adultes et autonomes, quittèrent la maison familiale, ce qui fut l'occasion pour ses parents vieillissants de lui demander de venir vivre au deuxième étage de la maison sur la rue Knox à Pointe-St-Charles. Elle accepta généreusement, veillant sur eux jusqu'à son décès.

En bref et sans ordre précis, voici les nombreux visages de cette personne exceptionnelle à travers les années après son calvaire en maison de pension et qui permettent de conclure que Claudette fut un être hors du commun...

- **La mère** de François et de Marc. En 2010, ils sont âgés de 39 et de 41 ans et ont donné vie à cinq petites filles.
- **L'entrepreneure** opère une brasserie et un restaurant pendant plusieurs années à Montréal.
- **L'étudiante douée**, experte en informatique avancée, arrive première de classe dans ses études de haut niveau en Excel.
- **La chef culinaire** aime préparer des repas de toutes sortes. Depuis plusieurs années, elle avait accumulé de nombreuses recettes, la plupart écrites à la main. Ses spécialités : les biscuits maison aux canneberges et sa fameuse lasagne.

• **L'artiste** peint une vingtaine de toiles grâce à un talent naturel sans formation de base. Quelques-unes apparaissent dans ce livre. Elle figure également dans plusieurs films québécois dont *Léolo* et *Les Plouffe*. Son portfolio de photos témoigne de sa grande beauté. On en trouvera plusieurs dans ce livre.

• **L'athlète** participe dans les années 60 à des compétitions locales en course à pied, organisées par la Ville de Montréal et décroche quelques championnats sur de courtes distances. En 2008, elle s'adonne à la pratique de la danse africaine et du baladi. Remise de sa lobectomie pulmonaire en février 2009, elle se remet en forme grâce à la marche semi-rapide à partir du Lac-aux-castors jusqu'au pied de la croix du Mont-Royal.

• Claudette **la coquette** crée sa propre penderie où l'on trouve plusieurs centaines de costumes, de robes, de souliers de tous les types, bien alignés et suspendus selon les catégories de besoin. Elle est toujours bien mise et possède un ensemble pour toutes les occasions. Ainsi, elle s'habille en vert lorsqu'elle va prendre connaissance des résultats de ses scanographies à l'hôpital. Pas étonnant que les gens du bureau l'envient quand elle part le vendredi soir pour aller souper au resto, bien coiffée, le bon bijou assorti à son ensemble. Cette coquetterie lors des soupers du vendredi soir entre 2002 et 2010 était sa façon de retrouver son ami de cœur après une semaine de travail bien remplie et stressante.

• **La consultante** est acheteuse en chef de tous les aliments pour le *Reine-Élisabeth* à Montréal et pour le *Château Frontenac* à Québec, en plus d'une série d'autres hôtels dans la province. Elle prend aussi des contrats de peinture. À une occasion, elle entreprend la peinture de la voûte d'une église tout en hauteur, du fait que personne d'autre ne veut le faire. Elle dirige également un bureau de comptabilité, travaille pour une firme importatrice de poissons exotiques et trouve un emploi au salon de la femme. Au cours de sa période difficile, notamment après son divorce, elle accepte de faire des ménages.

• **La personne attentive**, celle qui sait écouter, qui prend des nouvelles de la famille, des voisins, des collègues de travail, des gens malades et dans le besoin.

• **La bénévole** visite le soir après son travail, pendant plusieurs années, des gens âgés en centre d'hébergement à la Pointe-St-Charles. S'intéresse au Centre social d'aide aux immigrants, la maison qui accueille des personnes en difficulté dans leurs pays d'origine et qui

les aide à s'intégrer à la société québécoise. S'implique également au Nichoir de Hudson qui vient en aide aux oiseaux sauvages en détresse.

• **La jardinière**, aimante des plantes, pouce vert. Qui n'a pas vu ses concombres géants et ses plants de tomates grand format ? Sans oublier sa fascination pour compléter des casse-tête et résoudre des mots croisés.

• **La mystique** fait des voyages astraux.

Si Claudette avait été une coureuse, elle aurait été une coureuse de fond, une marathonnienne. Si elle avait été un animal, elle aurait été une tigresse, belle, rusée, patiente, réfléchie avant de passer à l'action. Si elle avait été un oiseau, elle aurait été une oie sauvage, libre et parcourant les grands espaces.

Ses dernières semaines furent sans conteste son plus grand défi et sa plus grande peur, la peur de mourir... mais dans les derniers instants, elle a démontré à son fils François et à son compagnon André, présents à son chevet, qu'il y avait aussi une autre Claudette, celle qui a décidé ce matin du 26 octobre 2010 de tenter le tout pour le tout et de faire le grand saut, le saut final qui l'a propulsée dans son autre vie.

Et maintenant, il y a Claudette **l'ange** au paradis qui veille sur ses proches.

*André Piette,
son ami de cœur
de 2002 à 2010.*

REMERCIEMENTS

Je remercie Frans Van Dun, ami et auteur du livre *Tout quitter pour la liberté*, Libre Expression 2005, qui a accepté de réviser le contenu du livre tout en respectant les intentions de l'auteur. Il a été la bougie qui a démarré ce beau projet et qui l'a mené à terme.

Je remercie François Lecompte, fils de Claudette ainsi que Murielle sa demi-sœur pour leurs supports continuels à faire les recherches qui ont permis de bien documenter le livre particulièrement quant aux photos et aux toiles qui s'y retrouvent.

Je remercie Claire Gauvreau, la mère de Claudette qui fut une inspiration pendant tous ces mois passés à faire revivre le livre.

Je remercie Aïcha et Shanti, filles de Frans Van Dun pour avoir révisé le contenu final du livre et pour y avoir apporté leurs commentaires.

Je remercie Edna McGrath, amie et auteur de *La Fille de Moley*, Fides 2009 et de *Ray, le fils de Moley*, Fides 2012, pour avoir accepté de relire le manuscrit final une dernière fois et de m'avoir soutenu dans ce projet.

Je remercie Monique Jutras pour avoir pensé à la *Fondation Rêves d'Enfants*.

UN DERNIER MOT

J'ai toujours encouragé la rédaction de ce livre dans l'espoir de voir ma mère grandir à travers ce projet et même se libérer de la peur et du mépris dont elle a souffert durant tant d'années, même si au départ de cette initiative, j'étais loin de me douter de l'extrême gravité de ses épreuves.

Elle s'est montrée une femme forte, très forte au point d'avoir affronté la mort sans peur comme d'autres supplices sur son chemin.

Quelques jours avant son décès, alors que je pleurais à son chevet, elle m'a chuchoté à l'oreille :

– Ne pleure pas. J'ai demandé de partir dans mon sommeil, je ne souffrirai pas.

Elle a tenu promesse. Même dans un moment de grande souffrance et de détresse face à la mort, elle a fait preuve d'une force qui dépasse de loin le commun des mortels.

Ceux qui ont connu ma mère personnellement savent que le pardon, l'amour et le respect faisaient tellement partie de sa personnalité qu'elle ne pouvait comprendre que certaines personnes puissent s'injurier juste pour rire, comme s'il y avait quelque chose de drôle là-dedans selon ses mots.

C'est seulement aujourd'hui que je comprends vraiment combien sa blessure intérieure était profonde au point qu'elle avait besoin d'amour pour atténuer sa douleur. À ses yeux, pourquoi se faire du mal quand on peut avec un simple geste d'amour ou d'amitié se faire tant de bien ?

Je profite de l'occasion pour remercier tout particulièrement André Piette qui a rendu possible la réalisation de ce projet d'envergure de ma mère. En fait, n'était-ce pas leur projet commun ?

Maman, je t'aime très fort, un petit câlin me ferait tellement de bien.

*De ton bébé,
François*

TÉMOIGNAGES

TON FILS MARC

*À travers les paroles d'André j'ai appris à te connaître.
Va en paix, maman, je t'aime,*

.....

ANDRÉ PIETTE

*Tu as été mon soleil et ma joie pendant toutes ces années,
ta droiture et ton amour vont demeurer avec moi pour toujours.
Profite de ta période de transition entre terre et paradis
pour visiter tous les lieux que tu n'as pu visiter auparavant.*

.....

MICHEL LECOMPTE

*Merci, Claudette, de m'avoir donné huit années de ta vie et deux beaux garçons.
Ton passage dans ma vie a été heureux.
Repose en paix, tu le mérites pour l'éternité.*

.....

TA P'TITE SŒUR MURIELLE

*J'espère du plus profond de mon cœur que maintenant tu es bien et en paix.
Je garde toujours avec moi une petite partie de toi ...
malgré le vide créé par ton départ qui est arrivé beaucoup trop tôt.
Une fleur, la couleur rose, un bijou, la ville de Paris, certains vêtements ...
sont tous des occasions pour moi de te faire un clin d'œil ...
puisqu'ils me font penser à toi.
Bien que tu sois partie, tu es toujours la bienvenue.
Je t'aime ... mon ange CloGo.*

.....

GAÉTAN ESSIAMBRE, COLLÈGUE DE TRAVAIL

*Chère Claudette, tu nous quittes trop vite.
Repose en paix, loin de ce brouhaha humain.
Merci pour tous les services rendus et ta personnalité si joyeuse,
tu étais toujours souriante.
Sincères condoléances à la famille et aux proches.*

.....

MARIE ET CLAUDE

*Nous sommes bien heureux de t'avoir connue.
Tu es partie beaucoup trop jeune, mais le destin en a décidé autrement.
De là-haut, je sais que tu nous feras des clins d'œil.
Nous aurons toujours une pensée pour toi.
On ne t'oubliera pas.*

EDNA ARSENEAULT-McGRATH

*Claudette, femme de toutes les saisons, belle de partout,
je t'ai rencontrée trop peu souvent.
Je ne t'ai connue qu'à travers tes écrits; tu m'as touchée profondément.
En apprenant tout ce que tu as réalisé, tu m'as inspirée.
Par ton caractère en fer trempé, par ton courage, ta résilience,
ton amour de la vie et du prochain, ton ouverture d'esprit, ta joie de vivre,
tu as fait une différence dans la vie de nombreuses personnes.
Le monde était meilleur à ton départ qu'à ton arrivée.
Bravo et merci, Claudette.*

.....

KATHY ET GORD NICHOLSON, AMIS DE TORONTO

*Notre connaissance de Claudette fut trop courte.
Nous sommes désolés que nous n'ayons pas eu le plaisir
de faire davantage connaissance avec elle.
Le temps que nous avons vraiment passé avec elle
nous a donné de grands plaisirs et de bons souvenirs.
Elle nous manquera.*

.....

VOTRE BRU NATHALIE

*Je garderai de vous
toute la douceur, tout l'amour que vous aviez pour vos proches
ainsi qu'une immense beauté autant intérieure qu'extérieure.
Un jour j'irai faire ce voyage à Paris que l'on devait faire
et je vous y emmènerai avec moi en pensée.
Tous les jours vous êtes dans mes pensées.
Je vous aime. xxx*

.....

TA « CHUM » JOCELYNE

*Ma chère Claudette,
Il y a plus de treize ans que nous nous sommes rencontrées
et cette journée nous sommes devenues des amies.
J'ai eu la chance de te fêter à tes 50 ans. Merci pour l'opportunité.
Je n'ai jamais rencontré une personne
qui était aussi bonnête, loyale et généreuse.
Claudette, tu étais unique.
C'est pour cette raison que ton amitié était précieuse.
Tu seras toujours dans mon cœur.
Repose en paix, ma belle Claudette.*

CONTACTEZ-NOUS

Contactez-nous et donnez-nous vos commentaires et témoignages sur le livre en nous écrivant sur les sites suivants :

www.lafenetredelaliberte.com

Facebook.com/lafenetredelaliberte

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	11
AVANT-PROPOS	13
INTRODUCTION	15
AU PIED DU CALVAIRE.....	19
COMMENT SE SAUVER ?.....	31
LE CAUCHEMAR DE LA NOUVELLE MAISON	43
L'ENFERMEMENT	51
LE SUPPLICE DE L'EAU GLACÉE.....	65
COMMENT S'HABITUER À UN JEÛNE PERMANENT ?.....	73
LA BÉCOSSE.....	81
COMMENT OUBLIER CETTE NUIT ATROCE ?	89
HALLUCINATIONS NOCTURNES, PETITES JOIES ET RÊVERIES	107
À SIX ANS, MON PREMIER SAC D'ÉCOLE.....	121
SURPRISE : LE DÉBUT DE LA FIN	137
SUR LA PLAGE, L'HEURE DE VÉRITÉ.....	143
LE GRAND DÉBALLAGE.....	153
BON DÉBARRAS	163
SIX MOIS DE BONHEUR.....	169
UNE NOUVELLE VIE	177
LE DÉCHIREMENT	187
POSTFACE	197
REMERCIEMENTS	201
UN DERNIER MOT.....	203
TÉMOIGNAGES.....	205
TABLE DES MATIÈRES	209

Les Éditions Belle Feuille
68, chemin Saint-André
Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6
Tél. : 450.348.1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : www.livresdebel.com

Distribué par BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

Titres par catégorie	Auteurs	ISBN
<u>Anecdotes de vie</u>		
<i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
<u>Autobiographies</u>		
<i>Le crapuleux violeur d'âmes</i>	Monique Richard	978-2-923959-50-4
<u>Autofictions</u>		
<i>Tout peut arriver</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
<u>Biographies</u>		
<i>Maman et la maladie</i> « d'Eisenhower »	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
<u>Cas vécus</u>		
<i>Enveloppez-moi de vos ailes</i>	Huguette Lemaire	978-2-923959-48-1
<i>L'insomnie une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8
<u>Essais</u>		
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>Les Jardins,</i> <i>expression de notre culture</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1
<u>Nouvelles</u>		
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0
<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

Poésie

<i>À la cime de mes racines</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Un miroir sur ma tête</i>		
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

Récits

<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
-------------------	----------------	-------------------

Récits autobiographiques

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

Recueils de contes

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
<i>Contes de l'au-delà</i>		

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Romans

<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Oscar et les</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5
<i>Vendanges du Seigneur</i>		
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

Sciences-fictions

Collection Espadia		
<i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Récueil d'événements</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8
<i>au sein de l'espace</i>		



*«Aujourd'hui, mercredi 30 juin 1993,
première journée d'écriture.*

C'est une date très importante à mes yeux.

*Je sais pertinemment que je vais blesser ou
bouleverser certaines personnes de mon
entourage en écrivant ces lignes, mais c'est
un cri du cœur et des tripes, il faut que je le
fasse. J'espère qu'elles comprendront. Tant pis pour celles qui
n'y verront que du sensationnalisme... »*

C'est en ces termes que Claudette Gauvreau s'est lancée dans le récit de cinq longues années de son enfance volée. Se souvenir, trouver les mots pour le dire était pour elle à l'âge adulte une démarche thérapeutique dont elle ressentait un besoin impératif.

De trois à huit ans, Claudette, appelée dans le livre Rosalie, a été victime de l'indicible cruauté d'une famille d'accueil. N'importe quel enfant aurait été broyé à vie et étouffé définitivement. Or, la petite a résisté, a rebondi et en est sortie grâce sans doute à l'amour de sa mère, mais surtout grâce à une rare nature de battante... C'est au lecteur de découvrir et d'interpréter ce parcours exceptionnel qui débouche sur l'espoir.

C'est durant plusieurs années que l'auteure a travaillé à la réalisation de ce projet qui lui tenait tant à cœur. Malheureusement, elle n'a pas disposé de suffisamment de temps pour s'occuper elle-même de l'édition de son récit. D'autres ont pris l'heureuse initiative de le faire à sa place et en son nom.

